

MAX DU VEUZIT

# Sa maman de papier



BeQ

**Max du Veuzit**

**Sa maman de papier**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 383 : version 1.0

*De la même auteure, à la Bibliothèque :*

Un mari de premier choix

L'homme de sa vie

Vers l'unique

La Châtaigneraie

Amour fratricide

Petite comtesse

Les héritiers de l'oncle Milleux

Sainte-Sauvage

L'inconnu de Castel-Pic

John, chauffeur russe

Arlette et son ombre

Sainte-Sauvage

Mon mari

Châtelaine, un jour...

Max du Veuzit est le nom de plume de Alphonsine Zéphirine Vavasseur, née au Petit-Quevilly le 29 octobre 1876 et morte à Bois-Colombes le 15 avril 1952. Elle est un écrivain de langue française, auteur de nombreux romans sentimentaux à grand succès.

# **Sa maman de papier**

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier, 1972.

# **Première partie**

# 1

– Bonjour, Delphie, ma bonne Delphie !  
Comme je suis contente de te voir !

Debout au seuil de la maison d'où elle guettait l'arrivée de ses maîtres, la vieille servante joignit les mains dans un geste de surprise émerveillée :

– Mam'zelle Nicole ! C'est-y Dieu possible que vous reveniez enfin ? Vous v'là ! C'est-y ben vous ?

– Mais oui, Delphie ! me voici ! Je t'assure que c'est bien moi, et bien vivante !...

Vivante, certes, elle l'était, la fraîche jeune fille qui venait de sauter lestement de la voiture arrêtée devant la porte ! Maintenant, elle s'avavançait vive et légère vers Delphie et, la prenant dans ses bras, elle embrassait joyeusement les vieilles joues ridées comme des pommes sèches.

– Oui, ma bonne Delphie, je reviens pour toujours vivre à la maison. Finis le pensionnat, les braves religieuses et les camarades de classe ! Vivent papa et la liberté ! Vivent ma vieille Delphie et tous les hôtes du Ragon, y compris les chiens, les poules et les canards !

Une profonde révérence ponctua la fin de ce joyeux vivat.

Un sourire épanoui élargissait le visage de la vieille.

– Ah ! mam'zelle Nicole, toujours la même ! C'est ben vrai que vous êtes restée la chère mignonne d'autrefois... toujours gaie, toujours cajoleuse et me faisant faire toutes vos volontés !... Vous étiez ma toute petite !... Mais quand même, continuait-elle tout attendrie, vous n'êtes plus une enfant ! C'est une vraie jeune fille... bien belle et bien grande que vous v'là devenue !

– Bien sûr que je suis une vraie jeune fille ! s'écria Nicole en riant. Je viens d'avoir dix-huit ans, ne l'oubliez pas, Delphie... ! Une vraie jeune fille, c'est certain... Quant à être belle et grande,

ajouta-t-elle avec une petite moue comique, ça, c'est une autre histoire !

– Oh ! si on peut dire ! murmura la vieille femme presque indignée. Moi qui n'ai jamais rien vu d'aussi mignon !

Il faut reconnaître que le dernier terme convenait, en effet, beaucoup mieux à Nicole que ceux de grande et belle. Elle était, en vérité, mignonne à souhait avec une figure régulière et douce, d'un charme indiscutable. Elle possédait de beaux yeux clairs et une chevelure châtain presque dorée ; mais elle était plutôt petite et son expression avait quelque chose de très enfantin encore.

Si elle n'avait pas proclamé aussi fièrement ses dix-huit ans, on aurait pu ne lui en donner que quinze. Son corps, cependant, était bien proportionné, et tous ses gestes, souples et vifs, étaient harmonieux.

Elle répéta :

– Oh ! Delphie ! comme je suis contente !

Et, avant de franchir le seuil de la maison, elle

se retourna vers un homme encore jeune, au visage énergique, à la peau bronzée, qui venait de descendre de la voiture et qui s'occupait à rassembler les bagages.

– Viens vite, mon papa chéri ! Laisse tous ces colis et viens me faire les honneurs de chez toi.

Elle parlait d'un ton impérieux et câlin d'enfant gâtée.

L'homme releva la tête et sourit, les yeux soudain illuminés par la grâce printanière de la petite.

– De chez nous, mon Nicou, rectifia-t-il avec tendresse.

Il entoura de son bras les épaules fragiles et c'est ainsi que tous deux entrèrent dans la grande salle du rez-de-chaussée.

– Tu vois, petite fille... rien n'est changé. Ta chambre est prête : la maison t'attend, elle aussi !

Après la belle clarté de ce matin ensoleillé, la grande salle paraissait plutôt sombre, et ce qu'on percevait avant toute chose, en entrant, c'était cette odeur particulière aux vieilles maisons de

campagne où l'on conserve, très proches, les fruits du verger et où l'on fait, la majeure partie de l'année, de grands feux de bois dans un âtre séculaire.

Ce matin-là, un bon arôme de pêches mûres dominait et Nicole retrouvait, dans ce parfum aux relents de fumée, l'atmosphère accueillante de la maison qui la charmait à chacune de ses arrivées pour les vacances.

C'était bon, cela : ce plaisir de revoir les meubles familiers, si simples, en chêne noir ; le naïf bouquet de fleurs cueillies par Delphie, et jusqu'à cette impression bizarre de trouver chaque pièce de la maison plus petite qu'elle n'était restée dans son souvenir... Cela provenait, sans doute, de ses yeux habitués aux grandes salles d'étude et aux immenses dortoirs du pensionnat... une comparaison qu'involontairement sa rétine enregistrait.

Ordinairement, Nicole attachait peu d'importance aux choses familières ; elle ne venait au Ragon que pour quelques jours, ou quelques semaines, le temps des vacances. Cette

fois-ci, la jeune fille examinait les aîtres avec plus d'attention ; ils prenaient pour elle un nouvel aspect... parce que la maison n'était plus un cadre passager, mais parce qu'elle allait vraiment y vivre... parce que le logis allait devenir son domaine.

Déjà, elle jetait sur les choses un coup d'œil réformateur et organisateur... Les deux mois qu'elle venait de passer en Allemagne, pour s'y perfectionner un peu dans la langue qu'elle avait apprise au pensionnat, lui avaient ouvert de nombreux aperçus sur l'utilité de certains arrangements et la commodité précieuse de quelques aménagements nouveaux.

Sa tête, à ce sujet, était farcie de projets ; mais, pour le moment, elle était toute à la joie du retour... S'il y avait des modifications à apporter dans la vieille demeure, on verrait plus tard.

Ce jour-là, elle se contentait d'être heureuse pleinement... Si heureuse, surtout, de retrouver son père !

Elle lui jeta câlinement les bras autour du cou ; et l'obligeant à se pencher un peu pour

pouvoir l'embrasser, elle murmura dans un baiser, à son oreille :

– On ne va plus se quitter, mon petit papa ? As-tu pensé à ce prodige ? Je ne viens plus en vacances, cette année ! Je viens pour rester toujours auprès de toi ! C'est ça qui va être chic !

Elle se blottissait contre la solide épaule paternelle, heureuse de cette affection profonde et de cette confiance réciproque qui les unissaient tous deux et qui satisfaisaient entièrement tous les besoins de tendresse de son jeune cœur.

– Oh ! oui, mon Nicou, ta présence auprès de moi va m'être douce ! Il y a longtemps que je désire ce moment, je t'assure.

– Alors, pourquoi m'as-tu laissée, si longtemps, loin de toi ? Tu aurais dû me reprendre aussitôt après que j'avais passé mon brevet.

– Il ne le fallait pas, mon petit. Je l'ai compris et te l'ai expliqué, à ce moment-là. Notre pavillon du Ragon est un endroit charmant... quand on aime la solitude et la forêt ! Mais, enfin, il est

perdu en plein bois, isolé de tout, et il faut avouer qu'il n'offre aucune ressource pour l'éducation d'une jeune fille... J'ai fait le sacrifice de me séparer de toi deux ans de plus... je peux te le dire maintenant que c'est fini...

– Oh ! père chéri ! Je l'ai bien compris... cependant...

– Il le fallait, Nicou... je voulais que tu te perfectionnes dans les arts d'agrément et, aussi, que tu vives dans un milieu gai, avec des compagnes de ton âge. À présent, tu as des amies avec qui tu correspondras et que tu inviteras ici... Je ne veux pas que tu te trouves isolée ni que tu t'ennuies auprès de ton vieux papa...

– Chut ! s'écria Nicole en mettant sa petite main sur la bouche de son père. Chut ! mon papa. Ne dis pas de vilaines choses, je ne peux, nulle part, être plus heureuse qu'auprès de toi...

Lucien Grammont sourit avec un peu de mélancolie.

« Cette enfant était sincère, aujourd'hui ; mais il savait bien qu'un jour elle désirerait autre

chose... un autre amour, une autre présence...

Est-ce que cette autre tendresse serait aussi le bonheur ?

« Ah ! lui, il l'aimait tellement ! Il avait concentré sur cette unique enfant toute l'affection qu'il avait eue pour la jeune femme trop tôt ravie à son amour... pour la mère de Nicole que celle-ci avait à peine connue...

« Pour l'enfant, il avait voulu être à la fois, le père et la mère ; il avait désiré lui donner la forte protection de son cœur d'homme avec toutes les douces caresses que l'absente aurait prodiguées... Il ne fallait pas, n'est-ce pas ? que la petite fille souffrît du vide laissé, au foyer, par la mort de la maman ?... »

L'homme embrassa Nicole et conclut :

– Nous allons être aussi heureux l'un que l'autre, de ne plus nous quitter... Allons, mon petit Nicou, viens renouveler connaissance avec ta chambre et faire les ablutions nécessaires après ton long voyage... Ensuite, nous déjeunerons !

Dans sa chambre, la jeune fille trouva des

roses sur la table près du lit et sur la cheminée. C'était son père lui-même qui les avait cueillies et disposées dans les vases qu'elle aimait.

Nicole sourit, un peu émue de cette attention presque féminine qu'on ne se serait pas attendu à trouver chez un être aussi énergique que l'était Lucien Grammont, premier piqueur du duc de la Muette, dont la volonté un peu rude dominait tous ses sous-ordres.

Grammont, en effet, par métier plutôt que par tempérament, était obligé de déployer une ferme autorité avec tout le personnel de chasse et de garde du puissant châtelain, il avait la haute main sur tout ce qui avait trait à la chasse, et son activité inlassable ne devait laisser rien passer qui pût nuire à la bonne tenue des équipages, pas plus qu'à la surveillance des terres et des bois dont il fallait observer le gibier.

De bonne famille, sorte de gentilhomme-fermier, Grammont avait autrefois connu des jours prospères et vécu librement sur une propriété léguée par ses parents et dont il gérait lui-même les terres.

La guerre, en le ruinant complètement, l'avait contraint à se placer chez les autres pour subvenir à son existence et aux frais d'éducation de sa petite Nicole.

Il devait sa situation actuelle à l'un de ses anciens compagnons d'armes, camarade des mauvais jours, le duc de la Murette, propriétaire d'un immense domaine, magnifiquement organisé pour les grandes chasses, et qui lui avait offert de remplir chez lui les fonctions de garde général et de premier piqueur.

Le duc était maître de l'un des derniers beaux équipages de France et se montrait aussi fier de son titre de lieutenant de louveterie que ses ancêtres l'avaient été de celui de grand veneur, porté par plusieurs d'entre eux, sous l'ancienne monarchie.

On chassait à courre sur les terres de la Murette, plusieurs fois l'an. Cela nécessitait une des plus belles meutes de ce temps et tout un personnel de gardes, de valets, de limiers et de valets de chiens, ainsi que des éleveurs et des rabatteurs, car le duc de la Murette, très moderne,

ne dédaignait pas la chasse à tir et les élevages de son domaine étaient soigneusement agencés.

Gens et bêtes étaient donc sous la surveillance du père de Nicole. C'était une situation qui convenait à merveille à celui-ci. Il y jouissait d'une certaine liberté, en même temps qu'il pouvait employer son besoin d'agir, son esprit d'initiative et ses qualités d'énergie un peu rude.

On le savait juste, parfaitement probe, et aussi dur pour lui-même que pour les autres ; aussi, était-il aimé autant que respecté de ses subordonnés.

De bons appointements et le logement dans ce joli pavillon du Ragon, bâti au XVIII<sup>e</sup> siècle, en pleine forêt, à une heure à pied du château, lui assuraient une complète indépendance.

Somme toute, Grammont était content de son sort et, le bien-être assuré pour Nicole, il ne désirait rien au-delà de l'amicale confiance que lui réservait le duc.

Parfois, il se plaisait à dire de lui-même qu'il n'était, en réalité, qu'un simple garde-chasse ;

mais il faisait cette constatation sans aucune amertume et avec bonne humeur. Il avait toujours aimé la terre et les bois et ne se sentait ni gêné dans ses goûts, ni humilié devant son maître, qui, avec une simplicité de grand seigneur, le traitait en camarade comme lorsque tous deux étaient frères d'armes, dans la tranchée, et menacés des mêmes périls.

Mais ce que Grammont avait apprécié surtout dans les avantages pécuniaires de sa situation, c'était la possibilité de faire donner à sa chère Nicole une éducation digne de leur rang d'autrefois, digne surtout de la femme exquise et raffinée qu'avait été la mère de sa fillette. Il avait donc envoyé celle-ci dans un des meilleurs pensionnats des environs de Paris.

C'était un milieu de bon ton, mais assez peu ouvert à la vie moderne. La proximité de la capitale ne lui avait enlevé en rien un caractère provincial et légèrement désuet. Nicole en sortait, à dix-huit ans, suffisamment instruite, parlant l'allemand, sachant broder et coudre ; elle peignait à ravir, chantait et jouait du piano avec

habileté, mais ne connaissait rien du monde et des réalités de l'existence.

Son père, d'ailleurs, la trouvait charmante ainsi. À toute la science des conventions mondaines que la petite ignorait avec tant d'insouciance, il préférait cette ingénuité, ce charme et cette aisance naturelle qu'elle apportait en toute chose.

Assis en face d'elle, à la table du déjeuner, il la contemplait avec satisfaction.

Sur la nappe éblouissante de blancheur, les assiettes de faïence fleurie, le pain frais et les fruits savoureux voisinaient avec le pichet de vin nouveau.

Au milieu de ce décor campagnard, vêtue d'une robe légère de mousseline à pois roses, Nicole avait l'air d'une petite princesse de légende, venue d'un pays lointain pour illuminer de jeunesse le pavillon silencieux sous les pins noirs.

Cependant, comme elle racontait avec gaieté une aventure qui lui était arrivée durant son

voyage en Allemagne, son sourire et son entrain parurent l'harmoniser davantage encore avec ce milieu campagnard mais de bon ton.

Lucien Grammont perçut cette faculté d'adaptation chez sa fillette, et en fut ravi. Il traduisit son plaisir en ces mots :

– C'est drôle, mon petit Nicou, ce que j'éprouve à te voir là, en face de moi. Il me semble que tu y étais hier... avant-hier... toujours... Tu es si bien à cette place que je ne peux plus me rappeler comment était cette table quand tu n'y étais pas assise... Ton sourire, ton babillard... je ne peux plus me figurer que j'aie pu vivre sans mon cher petit pinson !

– Tant mieux, papa ! s'écria l'enfant joyeusement. Comme ça, tu ne penseras plus jamais à me séparer de toi. Je suis contente, moi aussi d'être ici, je t'assure ! Tu vas voir comme je vais nous organiser une délicieuse vie à deux. Je veux que ton bonheur, comme ton repos, soit d'être auprès de ta Nicou.

L'homme sourit, si soudainement ému qu'une humidité eut du mal à ne point ternir son regard.

Derrière les volets à demi fermés, le soleil d'août fanait les passeroses. On entendait le joyeux bourdonnement des abeilles dans la grande lumière... Au Ragon, tout était paisible, joyeux, depuis que Nicole était assise, là, en face de l'homme...

Et Lucien Grammont souriait, n'envisageant rien d'autre que la continuation de ce tranquille bonheur.

## 2

L'une après l'autre, chaque fenêtre fut ouverte...

Les volets claquaient contre le mur, le minois tout rose de Nicole apparaissait un instant dans l'embrasure, puis c'était le tour d'une autre fenêtre de s'ouvrir à la clarté et à l'air vif. Au bout d'un moment, le pavillon tout entier aspirait la brise matinale par toutes ses ouvertures bâillant sur la forêt.

L'heure était encore fraîche, et Nicole profitait de ce moment où la chaleur n'était pas encore accablante pour faire la grande revue de son nouveau fief.

Évidemment, elle connaissait bien son cher pavillon du Ragon où chaque coin évoquait pour elle les meilleures heures de son enfance. Tout en souhaitant le rendre plus confortable par un aménagement intérieur plus approprié aux

exigences nouvelles de la vie moderne, elle n'aurait voulu, pour rien au monde, modifier l'harmonie simple et gracieuse de la façade du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec ses trois grandes portes-fenêtres au rez-de-chaussée et ses lucarnes rondes éclairant les chambres du premier étage.

Le Ragon était un ancien rendez-vous de chasse comme les vieilles forêts de Sologne en cachent encore sous leurs frondaisons. C'était petit, simple et élégant.

Une seule pièce avait d'assez grandes proportions. C'était l'ancienne salle de réunion des chasseurs. Grammont y avait établi une sorte de bureau, chargé de papiers plus ou moins en ordre et où se dressaient encore la table sur laquelle il mangeait tous les jours et son vieux fauteuil, posé près du feu en hiver, près de la porte en été, où il fumait sa pipe rêveusement tous les soirs.

Cette pièce et la chambre monacale où il entrait juste pour dormir étaient les seuls endroits de la maison qu'il habitât.

Le reste du pavillon restait clos, sauf la cuisine

de Delphie et la chambrette de celle-ci sous les combles.

Avec Nicole, la vie et la jeunesse étaient entrées au Ragon. Tout s'ouvrait et riait au soleil du matin, ou à la brume impalpable et légère, annonciatrice d'une splendide journée.

Dès le lendemain de son arrivée, la jeune fille avait fait son inspection, examiné les ressources cachées dans les greniers, ou le contenu précieux oublié dans les grandes armoires.

Maintenant, assise sur le parquet de sa chambre, au milieu de monceaux de mousseline blanche, la fillette combinait et taillait.

Cela dura plusieurs jours...

Au bout d'une semaine, elle alla chercher son père et le prenant par la main, elle l'entraîna jusqu'au seuil de sa petite chambre : tout y était transformé.

Le bois de lit démodé avait disparu. Un divan formé du sommier et du matelas l'avait remplacé. Les vieux rideaux de mousseline empesée, rajeunis et recoupés, voilaient les deux fenêtres

rondes, tandis qu'un ancien bonheur-du-jour, un peu déverni mais d'une jolie forme, et une petite commode galbée achevaient de donner du style à cette chambrette toute simple.

– Bravo, ma Nicou ! Tu es une vraie fée !

– Et tu me permets d'aménager un peu la grande salle ?

– J'en serai enchanté, mon petit... C'est toute ma jeunesse, du temps où ta maman vivait, que tu feras renaître...

Si bien encouragée, la jeune fille s'attaqua au reste de la maison.

Tout fut bouleversé.

Par politique – et surtout parce que la cuisine était très bien en tant que cuisine – Nicole s'abstint de toucher au domaine de Delphie.

Elle fit, au contraire, beaucoup de gentils compliments à la vieille femme et obtint ainsi son aide pour ses déménagements.

Il fut convenu que le père et la fille mangeraient dans une petite pièce plus proche de l'office que la grande salle.

– De cette façon, Delphie, vous aurez moins de chemin à faire pour porter les plats...

Et la bonne vieille, toute contente, aidait de son mieux la jeune maîtresse de maison à poursuivre ses arrangements. Elle lavait et repassait, sans se plaindre, les vieilles toiles de Jouy à personnages, avec lesquelles Nicole allait donner un joli cachet à la nouvelle salle à manger.

– Oh ! not' demoiselle ! C'est point croyable de faire tout ça si propre et si coquet, avec de vieux chiffons...

Mais le chef-d'œuvre de la jeune fille, ce fut le studio !

Ainsi s'appela, désormais, la grande salle transformée et rajeunie de la plus moderne façon possible.

Un grand divan, dans un coin couvert de cretonne fleurie ; quelques étagères pour poser les livres contre les murs ; une autre vieille cretonne, décorée d'oiseaux rouges et bleus pour faire de gais rideaux aux portes-fenêtres ; partout,

sur le divan, sur les fauteuils, des coussins de couleurs vives ; partout, de grands vases de terre vernie remplis de fleurs...

Naturellement, tout cela n'avait pas été fait en un jour.

Les semaines avaient passé, les mois aussi !

Lucien Grammont, heureux de voir sa fille s'intéresser si fort à l'embellissement de la maison, l'aidait autant qu'il le pouvait. Il lui avait même fait la surprise de faire installer la T.S.F., ce qui, dans ce coin perdu de forêt, était une distraction précieuse.

Le père avait eu, un moment, la crainte de voir Nicole s'ennuyer au Ragon.

Absent la plus grande partie de la journée, très pris par ses tournées d'inspection sur tous les points de l'immense domaine où étaient disséminés les maisons des gardes et les enclos d'élevage, il avait redouté la solitude pour la jeune fille.

Mais Nicole déployait une telle activité, que le temps ne devait guère lui peser ; chaque fois que

L'homme rentrait à la maison, il entendait sa fille rire ou chanter et Grammont s'était vite rassuré.

Véritablement, Nicole était heureuse. Pour le moment, cette vie active et libre suffisait à tous ses désirs...

Octobre était venu, la forêt avait revêtu son manteau d'or somptueux et la pourpre des châtaigniers se mêlait au jaune vif des platanes, à l'ocre sombre des chênes majestueux.

Pour la première fois, Nicole voyait les bois dans toute leur splendeur et elle se plut à accompagner son père dans ses tournées. Ils faisaient ainsi de longues promenades dans cet admirable décor d'automne.

Puis, quelques bourrasques vinrent secouer les futaies, et ce fut sur le sol un tapis merveilleux, toute la gamme des coloris aussi bien sous les pieds que sur les cimes.

Les premières bises arrivèrent, précédant les grandes chasses. Nicole attendait ce moment avec une impatiente curiosité...

Son âme, émerveillée, palpait d'émoi au récit que lui faisait son père des pompes fastueuses d'une grande chasse à coudre... Et l'enfant se demanda si elle n'avait pas apporté tant d'ardeur à l'embellissement de son logis, tout simplement parce qu'elle savait que le duc et ses invités venaient, parfois, s'y reposer...

Sans s'en rendre compte, Nicole avait peut-être tout au fond d'elle-même la nostalgie d'une autre vie... d'une vie plus riche... celle que son père et ses ascendants avaient connue autrefois...

Un matin, Nicole frissonna en ouvrant sa fenêtre : le froid était venu brusquement.

Les vastes étangs mélancoliques s'ourlaient de glace ; le sol durci résonnait sous les pas ; une nuit avait suffi pour faire envoler les dernières feuilles pendues encore aux arbres.

– Bientôt le duc de la Muette m'annoncera son arrivée, dit Grammont à sa fille. Les gardes m'ont signalé des traces toutes fraîches de sangliers et j'ai télégraphié au duc cette bonne nouvelle.

– Oh ! s'écria Nicole, ravie. Comme cela va m'intéresser, une chasse à courre !

– C'est surtout du travail que cela va nous donner, à tous les deux. Pendant deux ou trois jours, tu ne me verras guère ; il me faudra veiller à tout... La première chasse demande toujours un peu plus d'attention.

– Mais, moi ?

– Toi aussi tu auras des préparatifs. N’oublie pas que tu es, maintenant, la maîtresse de maison au Ragon.

– Et tu penses que la chasse sera menée par ici ?

– Sans doute... D’habitude, sauf imprévu, elle se termine du côté des Quatre-Chemins, vers l’Étang du Nord... Ce n’est pas loin d’ici et il est de tradition que les chasseurs viennent se reposer et se réchauffer au Ragon.

– Oh ! père ! Ce sera bien intimidant, tout ce monde que je ne connais pas !

– Allons, mon Nicou, ne fais pas la petite sauvage ! Le duc de la Muette sera très content de te voir, il me demande toujours de tes nouvelles... Tu le connais, celui-là ; tu sais combien il est chic avec nous... Je suis persuadé que tu seras enchantée de le recevoir.

– Oh ! oui, lui !... Mais les autres ?

– Bah ! les autres seront aussi très gentils... Pourquoi t’intimideraient-ils ? Il fera froid, ils

seront contents de trouver un bon feu dans une maison si joliment arrangée par ma petite fée... Ma Nicou leur offrira un bon grog à la cannelle dont Delphie a le secret. Ce breuvage chaud achèvera de les mettre de bonne humeur. Tu verras comme tu seras ravie toi-même qu'ils soient venus au Ragon.

– Oh ! père, que tu es bon ! s'écria Nicole. Tu trouves toujours ce qu'il faut dire pour me rassurer et m'encourager.

L'homme mit un baiser ému sur le front de son enfant.

– Je désire tant, ma petite fille, te faciliter la tâche... Ta pauvre maman, malheureusement, n'est plus à tes côtés pour te guider, il faut bien que j'essaye de la remplacer.

– Mon papa chéri, fit doucement Nicole pour toute réponse.

Et tendrement la jeune fille noua ses bras autour du cou de son père et lui rendit ses caresses.

À dater de ce jour, Nicole n'eut plus qu'une

pensée en tête : préparer le Ragon à recevoir les invités du duc de la Muette.

Elle voulait qu'au pavillon tout fût net et resplendissant ; la maison accueillante, parée de fleurs et offrant le plus de confort possible. Elle habitua Delphie à servir correctement et prestement une tasse de thé ou un rafraîchissement. Elle-même se voulut capable d'improviser, au pied levé, en ce coin perdu, n'importe quelle collation.

La vieille servante, sans cesse alertée par la jeune fille, bougonna bien un peu, au début :

— À mon âge, on va son petit train-train comme à l'ordinaire et tout se trouve fait tout de même sans qu'il y ait besoin de tant de répétitions !

Mais ses grosses mains malhabiles s'habituèrent, à son insu, à manier adroitement les napperons de dentelle, les fines porcelaines et les légers cristaux ; si bien qu'au bout d'une semaine, Nicole, satisfaite, embrassa la vieille femme sur les deux joues en lui décernant le titre de première camériste de Sologne :

– Tu es épatante, ma bonne Delphie ! Nos visiteuses en seront émerveillées, le jour venu. Ton service sera si irréprochable qu'elles n'auront plus qu'une idée : te ravir à moi pour t'attacher à leur maison.

– Oh ! mam'zelle Nicou, voulez-vous bien vous taire ! Qu'est-ce que je ferais, à mon âge, loin de vous et de votre père ? Ça fait une vingtaine d'années que je n'ai pas quitté celui-ci... Il ferait beau voir que je vous abandonne, vous que j'ai élevée, pour aller chez des étrangers ! En voilà-t'y des idées à raconter !

– Te fâche pas, ma bonne. Je sais bien que, toi, tu ne me quitteras pas parce que je ne saurais me passer de toi ; mais je suis heureuse de pouvoir être fière de toi ; ça me fera plaisir que chacun t'admire et souhaite posséder une perle de ton espèce.

La vieille femme, flattée et attendrie, ne protesta plus. Au fond, elle était elle-même ravie de « faire voir à chacun qu'elle en connaissait autant, pour le service, que tous les laquais chamarrés de la ville et toutes les soubrettes en

tabliers blancs de la terre » !

Bientôt, un télégramme du duc de la Muette au garde chef vint prévenir celui-ci de tout préparer pour la première grande chasse.

– Le duc sera demain au château, dit Grammont à sa fille. Je ne serai guère à la maison pendant quelques jours, ne t'en alarme pas.

– Est-ce que je pourrai t'accompagner, mon petit papa ? demanda Nicole.

– Non ! bien sûr ! Il ne s'agit plus de promenade, ces jours-ci, petite enfant ; il me faut préparer une belle chasse... sans aucune anicroche ! Toi-même, n'oublie rien.

– Oh ! moi ! Tout est prêt.

Mais Nicou, avec un battement de cœur d'anxiété, songea tout à coup que le plus difficile restait à faire : savoir dominer la timidité qui allait infailliblement la prendre devant tout ce monde !

La chasse battait son plein ; la forêt résonnait des appels de trompe et du son des cors.

De grand matin, Nicole avait accompagné son père au château et elle avait assisté au départ de l'équipage : le duc de la Muette et ses invités en habit rouge et argent, la meute menée par les valets affairés et Grammont si jeune et si chic dans son beau costume de piqueur.

Nicole n'avait pas vu un tel spectacle depuis sa petite enfance. Au moment des grandes chasses, chaque année, en effet, elle était au pensionnat. Elle fut vraiment heureuse, cette fois, d'avoir été présente en cette occasion.

Quand l'équipage se fut éloigné, la jeune fille rentra en hâte au pavillon. Il y avait bien une heure de marche du château de la Muette au Ragon et, comme nul ne pouvait prévoir combien de temps durerait la chasse, il ne fallait pas

qu'elle se mît en retard pour recevoir le châtelain et ses hôtes.

Au pavillon, tout était prêt pour leur faire bon accueil : un grand feu flambait dans l'immense cheminée et les fleurs étaient répandues partout, du chrysanthème pourpré aux dernières feuilles dorées de l'automne.

Le pâle soleil de novembre avait dépassé au ciel son point culminant... la journée avançait... Nicole et Delphie attendaient.

La chasse s'était certainement rapprochée... Elles avaient entendu sonner « la vue » depuis un long moment... puis, plus rien maintenant. Mais soudain, avant d'avoir perçu de nouveau les trompes, un grand mouvement se fit autour du pavillon. On eût dit une troupe piétinant le sol durci... Elles distinguèrent des pas de chevaux, des bruits de voix qui se rapprochaient.

Curieuses, penchées vers la fenêtre de la cuisine, les deux femmes essayaient d'apercevoir quelque chose.

Mais ce fut derrière elles, dans le studio, que

la porte s'ouvrit. Et Nicole vit entrer son père avec le duc de la Muette.

Tous deux paraissaient fort affairés... Et voici que derrière eux, à la place des invités attendus, ce furent quatre des plus vigoureux valets qui pénétrèrent dans la salle. Ils portaient sur un brancard improvisé fait de branches d'arbres et de sangles, un grand jeune homme blond, aux yeux clos et aux traits contractés par la souffrance.

Une angoisse serra le cœur sensible de Nicole. Elle pâlit et courut vers son père :

– Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle d'une voix étouffée.

– Un accident.

– Il est mort ?

– Non, répondit Lucien Grammont. Calme-toi, mon petit Nicou. Un cousin de M. de la Muette, lord Blackenfield, a fait une chute de cheval... Ce n'est peut-être pas grave du tout !... Écoute, va trouver Delphie et dis-lui qu'elle prépare tout de suite une coupe de son fameux grog, ce sera

excellent pour le blessé.

Ayant trouvé ce moyen d'éloigner sa fille et de lui donner en même temps un rôle utile, ce qui était la meilleure manière d'apaiser son émotion, Grammont revint s'occuper du blessé.

On l'avait étendu sur le divan ; bien calé par les coussins, il semblait moins souffrir que pendant le transport sur ce brancard rudimentaire.

Le duc de la Muette s'était approché de lui et lui avait pris le poignet.

– Le pouls est bon, dit-il.

Le blessé ouvrit les yeux et les promena, un peu vagues, sur les personnes et les choses qui l'entouraient. Comme il les refermait, le châtelain s'informa :

– Eh bien ! Harry, comment vous sentez-vous ?

– Oh ! bien... merci... je pense... très bien... répondit le jeune homme avec un fort accent anglais.

– Très bien, c'est peut-être beaucoup dire, reprit le duc en souriant. Vous avez eu un fameux

choc...

– Oui... je suis choqué... considérablement !  
J'ai perdu ma propre science... je crois ?

– Votre propre science ?... Ah ! oui !... perdu  
conscience, voulez-vous dire ?

– *Yes.*

– Oui, mais pas longtemps... Vous êtes  
vraiment énergique et résistant, mon cousin... un  
type épatant !

– *No*, pas épatant ! Je suis un solide garçon,  
protesta Harry très modeste.

Il voulut bouger.

– Aïe ! gémit-il. Je crois seulement je suis un  
peu cassé...

– Vous souffrez beaucoup.

– *Yes*, la jambe... Là, c'est cassé... et le côté...,  
aï ! très malade aussi !

Grammont achevait de caler avec des coussins  
la jambe douloureuse quand un serviteur que le  
duc de la Muette avait envoyé au château,  
aussitôt après l'accident, revint rendre compte de

sa mission :

– J’ai téléphoné à la ville, au chirurgien, monsieur. Il va venir.

– Est-ce à lui que tu as parlé ?

– Oui, monsieur, à lui-même.

– Et il va venir tout de suite ?

– Il a dit qu’il prenait son auto et qu’il serait ici dans un quart d’heure... avec l’infirmière.

– Parfait ! fit le duc de la Muette, qui s’inquiétait du sort de son ami.

Il s’était éloigné du divan où Harry reposait et il expliquait au garde :

– Mon bon Grammont, je crains que mon cousin ne soit pas transportable... Dans ce cas, vous devriez le garder ici quelques jours et cela va vous donner bien du mal... Si, si, ne protestez pas !... En tout cas, j’ai fait demander une infirmière qui s’occupera entièrement de tous les soins à donner au blessé.

À ce moment, la porte s’ouvrit et Nicole entra, un bol de grog fumant dans les mains. Elle

s'arrêta au pied du divan et, silencieusement, regarda le jeune homme allongé, hésitant à le déranger.

Mais comme s'il avait deviné une présence féminine à ses côtés, lord Blackenfield ouvrit les yeux.

Il aperçut, à travers la vapeur légère qui s'élevait du liquide brûlant, le frais visage, rose d'émotion, entre les boucles brunes ; puis, il distingua le buste frêle et gracieux, moulé dans un pull-over de neigeuse laine angora... Et il oublia de parler français !

– *Oh ! lovely !* s'écria-t-il. *Very lovely, indeed !*

Nicole comprenait un peu l'anglais. Elle rougit comme un coquelicot... Cependant, elle n'aurait pu dire si c'était son geste hospitalier que le jeune lord trouvait tellement aimable ou si, tout simplement, ce n'était pas sa petite personne elle-même.

## 5

Harry se réveilla au petit jour.

La lumière indécise d'un matin de novembre glacé entrait par les portes-fenêtres dont on n'avait pas tiré les volets.

Le blessé avait dormi d'un sommeil profond, grâce à la piqûre de morphine avec laquelle l'infirmière, la veille au soir, avait calmé sa douleur, très vive après le premier pansement.

Il se réveillait donc la tête lourde, à la fois engourdi et fiévreux, et ne sachant plus du tout comment il se trouvait dans cette grande pièce aux rideaux de cretonne fleurie, dont l'aspect confortable et rustique n'éveillait en lui aucun souvenir.

Dehors, le vent soufflait presque en tempête avec ce bruit particulier qu'il fait dans les forêts, à travers les grands arbres, et qui rappelle le chant

des orgues.

« Une maison inconnue... dans une forêt !  
Hello !... vous ne rêvez pas, vieux camarade ? »  
se demanda-t-il à lui-même.

Puis, après une longue minute d'observation :

« *No*, je ne rêve pas... Je n'ai pas encore bu le cocktail... Et je pense qu'il y a sortilège : je suis dans le pays de Merlin, livré aux enchanteurs... En vérité, il n'y a pas autre chose à croire... »

Il voulut se soulever, mais une douleur aiguë dans les côtes le fit retomber, épuisé, sur l'oreiller.

« Aïe ! tout à fait ça ! Prisonnier dans le lit !... Maléfice ! envoûtement ! Oh ! mais je n'aime pas cette chose ! »

Et il chercha à se retourner pour fuir la courbature que sa position couchée sur le dos semblait augmenter.

Mais à ce second mouvement, la mémoire lui revint subitement.

« Aïe ! je sais : pris par la patte... et les côtes en capilotade ! C'est cassé... voilà... C'est gai ! »

Non, ce n'était pas gai du tout, et Harry laissa percer sa mauvaise humeur par un grognement qui exprimait clairement sa rage de se sentir immobilisé au fond des bois, dans un coin perdu de Sologne.

« Pas bouger et trop penser, ça vaut les brouillards de Londres... Très mauvais, très mauvais ! Cher vieux camarade, vous allez fréquenter le spleen et celui-ci n'est pas un bon compagnon. »

Maintenant, le jeune homme se rappelait nettement les circonstances qui le retenaient dans cette chambre.

La veille au soir, le docteur était venu...

Après avoir palpé dans tous les sens le côté douloureux et la jambe déjà enflée, l'homme de science avait diagnostiqué :

– Trois côtes cassées et fracture du péroné... peut-être même fêlure du tibia... Rien de grave... Si, si ! avait-il ajouté devant la protestation du patient qui désignait sa jambe en grimaçant de douleur... rien de grave ! En fin de compte, la

consolidation se fera sans aucun fléchissement ni aucun raccourcissement de la jambe.

Harry se souvenait que ce diagnostic lui avait été agréable.

En somme, c'était le principal : il n'avait aucune lésion sérieuse.

Malheureusement, le chirurgien avait parlé de repos obligatoire.

– Trois semaines de patience, un mois peut-être. À cette condition, *il n'y paraîtrait plus*.

Le beau et solide garçon qu'était Harry aurait trouvé absolument insupportable l'idée de rester boiteux ou même d'être gêné dans ses mouvements pour le reste de sa vie.

Ce matin-là, il se répétait donc, comme une parole de bon augure :

« Aucun raccourcissement. Bon ! *All right !...* Mais un mois ici, ça n'est pas gai, l'immobilité, la solitude ; très frigorifique, cette chose ! »

À ce moment, la porte de sa chambre s'ouvrit doucement.

Harry, sans bouger le torse, tourna la tête vers l'arrivante et, bien décidé à ne pas permettre à son caractère de s'assombrir, il observa gaiement :

– Oh ! *Yes !*... C'est le pays des fées qui continue... Et voilà la... comment on l'appelle ?... Oh ! oui !... La fée Carabosse... *All right !*

Il rit tout haut et prononça avec son fort accent anglais :

– Bonjour !

Delphie, qui entrait, toute courbée, un gros fagot dans les bras, avait, en effet, quelque ressemblance avec la fée Carabosse, mais elle venait ranimer le feu et non jeter un mauvais sort.

Elle posa son bois dans la haute cheminée et s'approcha du blessé.

– Bien le bonjour, monsieur le duc... Monsieur le duc a bien dormi ?

Tout ce qui avait un titre, pour Delphie, était « monsieur le duc ».

Lord Blakenfield, ne comprenant pas exactement qu'il s'agissait de lui, hocha la tête

avec un bon sourire à l'adresse de la fée Carabosse :

– Très généreuse, la vieille fée, il donnait du titre à moi et me prenait pour mon cousin !

Le feu flambait clair dans l'âtre ancien quand Delphie s'en alla. Et, lui succédant presque aussitôt, l'infirmière, tout en blanc, commença après elle, avec une aisance professionnelle, à vaquer aux soins du blessé.

C'était une femme un peu forte, sans beauté et sans grâce ; sa parole était brève, son sourire plutôt rare.

Lord Harry, qui, des yeux, suivait tous ses gestes, ne put que se répéter à lui-même :

« Trois semaines comme ça, ce sera gai !...  
Oh ! yes... ce sera gai ! »

Et il se renfermait lui-même dans un silence d'enfant boudeur.

Tout de même, son dépit ne l'empêchait pas de penser :

« N'y avait-il pas autre chose, dans cette maison, que cette austère et blanche M<sup>lle</sup>

Thomas ? que cette bonne vieille fée Carabosse ?... D'autres habitants ? »

Il évoqua son arrivée, allongé sur le brancard improvisé... Hier soir, le grand studio était plein de gens...

Il y avait le duc de la Muette, son cousin... Très gentil, le duc ! il avait tout organisé : le docteur, l'infirmière, les soins qu'on allait lui donner dans cette maison... Oui, mais voilà, le duc de la Muette avait des invités auxquels il se devait également, et il s'était éloigné pour aller les rejoindre dès qu'il avait été rassuré sur le sort de lord Blackenfield... Il avait promis de revenir tous les jours voir celui-ci... Malheureusement pour Harry, la présence de son cousin ne couperait ses longues journées d'immobilité que de quelques trop courts instants.

Il y avait autour de lui, la veille, les autres chasseurs... des invités du duc qui n'étaient, la plupart, que pour quelques heures au château.

Ils étaient sans importance !... Sabine n'y était pas ! Tout l'équipage au complet, sans Sabine de Crault, ce n'était rien d'intéressant en vérité !

« Stupide idée !... Stupide idée que j'ai eue de venir à cette chasse dans l'espoir d'y rencontrer Sabine... C'est la fatalité : je n'aurais pas dû venir, mais aller rejoindre elle à Paris. »

Harry était, au fond, un peu superstitieux et il n'était pas éloigné de penser que l'absence de Sabine lui avait porté malheur.

Sabine de Crault, la nièce du duc de la Muette, avait outrageusement flirté tout l'été avec lord Blakenfield. La jeune femme se piquait d'être sportive et le bel Écossais était un partenaire qui lui faisait honneur... Tant qu'il s'était agi de yachting, de tennis et de crawl, l'idylle avait très bien marché... Mais à présent que Sabine était devenue très parisienne et très recherchée dans les milieux mondains, elle trouvait sans doute l'esprit de son lointain cousin un peu lent et, visiblement, elle le délaissait pour ses amis plus modernes de Paris.

« Triste ! pensait Harry. Mauvais sort ! »

Tout de même, Sabine n'était jamais venue dans cette maison ; pourquoi donc celle-ci lui semblait-elle si vide ?

De temps en temps, à l'étage supérieur, on entendait un pas léger... si léger... celui de quelqu'un qui ne veut pas faire de bruit.

Et le jeune lord se rappelait :

« Dans ce drôle de logis, il y a autre chose que le vieux fée Carabosse... il y a le jeune et jolie fée... hier soir... le toute petite fée... oh ! si jolie ! »

Comme M<sup>lle</sup> Thomas lui apportait une potion pour calmer la douleur qui se réveillait, il lui demanda à brûle-pourpoint :

– Il est parti... le petite fée si jolie ?

– Quoi ? Qui est-ce qui est parti ? interrogea l'infirmière, qui croyait avoir mal compris.

– Le petite fée du brûlant grog...

M<sup>lle</sup> Thomas pensa que son malade avait un peu de délire. Elle lui tâta le pouls, secoua la tête... et ne répondit pas.

Harry étouffa mal un juron de dépit. Puis, impitoyablement, il fit entendre un formidable bâillement et répéta :

– Oh ! yes !... C'était très gai !

Un instant après, il interrogeait encore :

– Il n'y a personne ici ?

– Comment ? dit M<sup>lle</sup> Thomas, un peu inquiète, le blessé n'ayant qu'une fièvre légère qui ne justifiait aucun délire.

– Je voudrais voir le garde... Grammont, reprit Harry.

– Où est-il ?

– Ici, je pense... C'est chez lui, le maison solitaire.

– Bien. Je vais le prévenir.

L'infirmière disparut et, revenant un instant après, annonça :

– M. Grammont est en tournée... Mais sa fille est ici... Désirez-vous la voir ?

– Oh ! yes ! tout de suite ! acquiesça immédiatement le jeune homme, qui était ravi.

Alors, Nicole entra.

« Le petite fée ! Le vrai petit fée ! » murmura

tout bas le jeune Anglais.

Cependant, Nicole, souriante, s'avançait vers le blessé et lui demandait timidement :

– Vous m'avez fait appeler, lord Blackenfield... Est-ce que vous désirez quelque chose ?

– Oh ! yes ! répondit-il avec sincérité. Je désirais voir un plaisant visage...

Comme la veille, Nicole rougit brusquement. Embarrassée, elle demeurait sans parler, debout auprès du divan, mais Harry continuait sans se troubler, avec un ton d'enfant gâté qui ne craint pas les réprimandes :

– Hier, le soir, j'ai vu une belle princesse de légende comme une fée ! oh ! très jolie ! Elle était dans un nuage... J'ai rêvé la petite fée toute la nuit... et je voulais revoir, voilà !

Nicole l'écoutait, étonnée, mais avec patience, M<sup>lle</sup> Thomas l'ayant avertie que le blessé avait un peu de délire. Elle prenait au sérieux son rôle de maîtresse de maison, mais ne savait trop à quoi il l'obligeait vis-à-vis d'un hôte que la maladie

égarait. Cependant, le traitant comme s'il avait eu toute sa raison, elle insista pour savoir si le jeune homme avait bien tout ce qu'il lui fallait.

– Oh ! maintenant, tout à fait bien ! fut la réponse très gaie de l'Écossais.

Mais comme, après cette bonne déclaration, Nicole faisait mine de se retirer, l'autre protesta :

– Oh ! miss Grammont !... Vous êtes un petite fée volante, je vois... il faut plier les ailes et pas bouger... Vous voulez rester avec moi ?

Il souriait et son visage jeune devenait plus jeune encore... Il parut à la fille du garde-chef qu'elle avait un enfant devant elle.

– Il faut avoir pitié et rester avec le pauvre moi... qui ai la jambe cassée...

– Mais je ne voudrais pas vous déranger, lord Harry, dit la petite, un peu gênée. Vous devez avoir besoin encore de dormir...

– Oh ! *no* !

– Pourtant, quand on dort, on ne souffre pas.

Et elle ajouta, d'un ton gentiment apitoyé :

– Vous devez tant souffrir de vos deux blessures !

– Oh ! le blessure... on peut supporter ! Vous savez, les Anglais supportent très bien le douleur du corps... Pour nous, ce n'est pas une sérieuse affaire, une chute de cheval... J'ai déjà fait des chutes de cheval...

– Ah ! déjà !

– Oui, plusieurs fois... mais, jamais encore, j'avais cassé le jambe.

– Cette fois, c'est plus grave...

– Très ennuyeux, en effet !

– Je suis sûre que vous souffrez beaucoup, répéta-t-elle, ne sachant trop quoi dire.

Mais il n'acceptait pas qu'elle s'apitoyât sur ses souffrances physiques :

– *No*, je dis !... pas beaucoup !... Je souffrais parce que le jambe, elle ne peut pas bouger... dans le panier en fil de fer ; ça contrarie énormément... Je n'aime pas du tout... comment dites-vous ?... le... l'immobilité... Enfin, maintenant, je ne pense plus...

– Vous ne pensez plus quoi ?

– Je ne pense plus... Comment ? ah ! oui... les inconvenances de tout cela.

– Les inconvénients, voulez-vous dire ?

– *Yes !* les inconvénients, je ne pense plus du tout !

Il s'arrêta une seconde... le temps de mettre au point une idée qui s'imposait à son cerveau. Et, son regard brillant soudain, il reprit :

– Je parle déplorablement le français !... beaucoup mal !... Mais je pense que, maintenant, je vais l'apprendre très bien... un mois... si vous voulez être le professeur de moi-même.

– Le professeur ? fit Nicole, un peu abasourdie.

– *Yes !* Vous allez apprendre moi à parler bien votre jolie langue... Je pense, vous voulez ?

– Je veux bien.

Elle était devenue toute rouge. Cette proposition la décontenançait vraiment, mais elle n'aurait pas osé y répondre par la négative,

d'abord parce que lord Blackenfield était le cousin du duc et qu'elle devait chercher à le satisfaire, ensuite parce que les deux yeux bleus qui l'implorait si gentiment lui paraissaient ceux d'un enfant espiègle, très câlins, mais très doux.

– Vous êtes très bonne, petite fée... J'écouterai vous... parler beaucoup !

– Oh ! je n'aurai pas de peine, on vous comprend très bien, fit-elle poliment.

– Vrai ! Vous comprenez ?

– Oh ! oui !

– Alors, je suis content... Je suis content de tous les côtés... même avec la jambe cassée et le reste, je suis content !

Il riait comme un petit garçon... puis il devint plus grave, mais toujours avec ce ton cajoleur d'enfant gâté, il s'expliqua :

– Vous savez, miss Grammont, ce n'était pas pour la jambe cassée que j'ai beaucoup souffert... j'ai souffert beaucoup pour la solitude.

Il sembla réfléchir un instant et ajouta, comme

pour lui-même :

– Moi, je n’aime pas le solitude... je n’aime pas du tout...

Maintenant, la glace était rompue entre les deux jeunes gens.

Nicole veilla elle-même sur le déjeuner de lord Harry. Elle sut choisir avec soin le morceau de viande le plus délicat, le meilleur cidre du cellier et la plus belle pomme du fruitier. Delphie fit le service, mais la jeune maîtresse de maison avait arrangé elle-même le plateau avec son goût inné et son désir de faire plaisir... sinon de plaire au jeune blessé.

Dans l’après-midi, après la visite que le duc de la Muette avait faite au blessé, la jeune fille ne revint dans la chambre de ce dernier qu’avec le désir de n’y rester qu’un instant... Le temps seulement de prendre des nouvelles, car il fallait permettre à Harry de se reposer.

Elle avait son pull-over blanc, comme la veille, et elle était si fraîche et si rose que lord Blackenfield lui fit un compliment vraiment

gentil... un compliment qui pouvait s'adresser indifféremment au visage ou au vêtement.

Nicole le prit pour son tricot et elle répondit, avec un peu de fierté :

– C'est moi qui l'ai fait...

Mais comme si cette remarque lui avait soudain rappelé quelque chose d'urgent, elle ajouta :

– Il faut que je m'en aille, maintenant. J'ai à travailler...

– À travailler, quoi ? dit le blessé.

– Un autre pull-over... j'en tricote un autre... un bleu... Il sera joli aussi.

– Alors, apportez votre tricot ici, mademoiselle la fée... Vous pouvez, n'est-ce pas ? Ce n'est pas lourd ?

Non, ce n'était pas lourd...

Nicole alla chercher le tricot et s'installa auprès du blessé.

Et ce fut ainsi tous les jours.

Le matin, c'était le règne de M<sup>lle</sup> Thomas : les

pansements, les soins, la toilette, l'arrangement de la gouttière, que le jeune homme avait appelée « le panier en fil de fer » ; tout cela occupait la matinée.

Mais, après le déjeuner, dont Nicole surveillait toujours elle-même la composition et le service, elle venait s'installer dans le studio avec un léger ouvrage de couture ou de tricot.

Ils bavardaient comme deux amis de longue date, chacun d'eux faisant connaître à l'autre son enfance.

Lord Harry Blackenfield avait perdu ses parents plusieurs années auparavant. Il était encore très jeune lorsque ce double malheur était arrivé, causé par un accident d'automobile, si bien qu'il s'était trouvé à la tête d'une immense fortune alors qu'il n'était encore qu'un adolescent turbulent.

Sans expérience aucune, il avait abandonné ses études à Eton pour voyager et courir la vie d'aventures que son imagination lui montrait la seule digne d'être vécue : les palaces, les sports, les femmes... Il avait suivi toutes ses fantaisies et

satisfait tous ses caprices.

À vingt-cinq ans, ce garçon très riche était déjà blasé.

Il pensait n'avoir plus rien à apprendre parce qu'il pouvait parler de tous les bons crus de vin de l'Europe et de la valeur des meilleurs chevaux de course.

Il se vantait d'avoir fréquenté tous les types de femmes, depuis la blonde Slave jusqu'à la mystérieuse Chinoise aux yeux impénétrables.

À vingt-cinq ans, il s'imaginait connaître à fond l'amour... toute l'échelle de l'amour... de son dernier flirt mondain avec Sabine de Crault, aux aventures exotiques et brutales de ses lointains voyages.

Et voici qu'il rencontrait dans ce coin perdu de Sologne un type de jeune fille absolument nouveau pour lui : un être qui n'était ni une fille ni une grande dame ; un être sain, pur, sincère, spontané ; un être dont la fraîcheur d'âme était évidente et aussi agréable à regarder que la fraîcheur des joues roses, que la grâce du juvénile

sourire.

Nicole fut une révélation pour Harry... et celui-ci ne s'ennuyait plus !

Pourtant, la fillette ne connaissait rien de la vie mondaine à laquelle le jeune lord était habitué. Elle avait des étonnements et des naïvetés dont le blessé s'amusait bien souvent ; mais elle avait aussi des yeux admirables et profonds qui troublaient singulièrement celui-ci et lui faisaient trouver merveilleux tout ce que la bouche fraîche énonçait.

Comme, d'autre part, Nicole avait un bon sens remarquable, sa sensibilité lui faisait comprendre très vite ce que son cerveau n'avait pas appris, si bien que les deux jeunes gens étaient beaucoup moins éloignés l'un de l'autre que ne le laisseraient supposer une éducation et une mentalité si différentes.

Lorsque la fille de Grammont n'était pas auprès de lui, lord Blackenfield parlait d'elle à M<sup>lle</sup> Thomas, que ce sujet de conversation semblait amuser et qui souriait d'un air entendu.

Avec Delphie, le jeune Anglais avait encore plus de succès. La bonne vieille ne se lassait pas de faire l'éloge de l'enfant qu'elle avait élevée.

– Toute petite, monsieur le duc, expliquait-elle en hochant sa bonne vieille tête, toute petite, elle était déjà comme ça, notre demoiselle... mignonne et jolie comme un ange... et si douce, si aimable ! Un caractère d'or !

Et Harry trouvait que la fée Carabosse avait un jugement très sûr sous son vieux crâne ratatiné.

Pour l'amadouer complètement, il la félicitait de son excellente cuisine, et il était ravi parce que Delphie en reportait modestement tout le mérite sur la jeune fille.

– C'est mam'zelle Nicole qui me dit tout ce qu'il faut faire... et il n'y a jamais rien de trop bon pour M. le duc.

Des mots comme ceux-ci n'étaient pas faits pour calmer l'ardeur du jeune lord, on le devine. Heureusement, Harry était assez réservé pour ne pas montrer trop vivement à la jeune fille l'exaltation des sentiments qu'elle lui inspirait.

Quant à Lucien Grammont, il était depuis quelque temps presque toujours en tournée ; les braconniers ne manquaient pas et il lui fallait stimuler le zèle des gardes. La surveillance du chenil l'occupait aussi beaucoup.

Lorsqu'il se trouvait au pavillon, il se réjouissait tout simplement de voir sa fille si bien remplir ses devoirs de maîtresse de maison, et c'était pour lui un motif de plus de l'aimer et de l'admirer encore davantage.

## 6

Les jours passaient... La jambe allait tout à fait bien maintenant.

Le docteur, qui avait espacé ses visites, jugeait la consolidation presque achevée.

– Eh ! eh ! cela est en bonne voie, disait-il en se frottant les mains. En très bonne voie ! Nous pouvons quitter la gouttière... N'êtes-vous pas content, lord Blackenfield ?

– *No*, pas très content... parce que le jambe, elle me fait encore mal...

– Vraiment ? s'étonnait le médecin. Voulez-vous me localiser la douleur ?

– Eh bien ! voilà ! le jambe me fait mal quand je pense à me lever... Je suis un peu paresseux, je crois...

Le duc de la Muette avait assisté à cette consultation. Après le départ du docteur, il

s'étonna :

– Qu'est-ce que ça veut dire, cher cousin ? Je croyais que vous ne pouviez pas souffrir l'immobilité.

– Je n'aimais pas, en effet.

– Eh bien ? Le Ragon a-t-il tant de charmes pour vous, que vous teniez à y prolonger votre séjour ?

– Oh ! *yes*, beaucoup de charme...

– Ah ! peut-on savoir ?... Je m'étonne que dans cette solitude... avec les goûts que je vous connais... vous puissiez beaucoup vous plaire ici ? Après tout, vous aimez peut-être une sage retraite au fond des bois ?

– *No, no*, répondit Blackenfield avec force. *No*, je n'aime pas le retraite... le solitude... je n'aime pas !... Mais ce n'est pas le solitude haïssable, puisqu'il y a le charmante petite fée... jolie, vous savez !

Le duc, étonné, le regardait sans comprendre.

Mais, tout à coup, une lueur se fit en son cerveau :

– C'est de la petite Nicole que vous voulez parler ?

– Miss Nicole Grammont, *yes !*... Jolie, hein ? répéta Harry avec un regard entendu.

– Oui, dit le duc gravement, Nicole est jolie, et si vous l'avez remarquée, mon cher, je vous conseille de suivre au plus tôt les conseils du docteur et de ne point vous attarder en ce séjour.

– Oh ! pourquoi ?

– Pourquoi ? Mais parce que Nicole est une petite fille sage... une jeune fille très bien élevée, même !... Grammont a fait de grands sacrifices pour son éducation...

– *All right !* moi, j'aime le bonne éducation et les grands sacrifices des papas !

Un nuage assombrit le front du duc.

– Ne riez pas, mon cousin. Je vous avertis très sérieusement qu'il ne s'agit pas d'une plaisanterie. Grammont est un brave type et j'ai beaucoup d'estime pour lui. Or, il adore sa fille... et si on touche à la petite, je vous assure qu'il ne badinera pas... Vous êtes prévenu !

– *Yes*, merci !... Vous parlez en or, mon cousin... Malheureusement, ça tombe mal... trop mal... beaucoup... c'est déjà fait : je suis amoureux !

Il avait une mine déconfite et le duc de la Muette se mit à rire.

– Alors, mon vieux, aux grands maux les grands remèdes. Je vais téléphoner à l'instant pour avoir une ambulance. Vous êtes transportable, n'attendons pas un jour de plus.

Mais le jeune lord ne l'entendait pas ainsi. Se calant davantage encore sur ses oreillers, il protesta :

– *No*, je ne partirai pas... Je vous ai dit : je suis amoureux... ne connaissez-vous pas ce que c'est ?

– C'est pour cela qu'il faut partir.

– *No*... Ici, il y a une intéressante... une très excitante chose !... Sur le reste du terre entière, il y a rien... rien ! Je veux demeurer ici.

– Je vous dis, Harry, que vous allez faire un malheur.

– *No*, je ferai pas le malheur...

– Si... Vous ne connaissez pas nos principes, en France, nos préjugés...

– Je ferai pas le malheur, répéta l'Anglais avec énergie. J'aime Nicole, je marie Nicole.

– Hein ? sursauta le duc.

– Parfaitement.

– Vous voulez épouser Nicole ?

– *Yes*.

– Eh bien ! Je ne sais plus si c'est un malheur, mais c'est bien certainement une bêtise...

– *No...* c'est une très bonne chose. *Le roi, il peut marier le bergère*, c'est bien comme ça que vous dites le proverbe ?

– À peu près. Mais vous n'êtes pas un roi, ni la petite Grammont une bergère. Réfléchissez, Harry : Nicole est une petite bourgeoise... une vraie bourgeoise... mais déclassée ! Son père est ruiné... aucune fortune... et Nicole connaît la vie étroite.

– *No matter...* pas d'importance... Je suis riche énormément.

– Elle est bien élevée, c’est certain ; mais son père est garde-chasse... Enfin, elle n’a aucune habitude du monde... de notre monde !

– Pas d’importance... Elle est jolie... Ce qui lui manque, mon nom lui donnera.

– Mais enfin... lui avez-vous parlé ? Vous aime-t-elle ?

– Parlé de mariage ?... Non, pas encore... Jamais pensé sérieusement à cette chose liante...

– Vous voyez...

– Mais je pense, maintenant... Le mariage, je parle au père directement... comme c’est l’usage français... Pour l’amour... je sais !

– Ah ! très bien... vous n’hésitez pas ?

– Pourquoi hésitation ?... J’aime Nicole, je dis !

– Alors, je n’ai qu’à vous offrir tous mes vœux de bonheur... Et je souhaite bien vivement, je vous assure, que vous ne vous en repentiez pas, conclut le duc de la Muette, qui n’en revenait pas de la décision de lord Blackenfield.

Ce grand amour, dont Harry exagérait peut-être inconsciemment la profondeur, était né progressivement dans le cœur du jeune Anglais, trop riche et précocement blasé.

Celui-ci avait eu parfois des moments de spleen en pensant avoir déjà tout vu, tout éprouvé. Il jugeait déjà, malgré son jeune âge, la vie sans intérêt, et voilà que cette jeune fille, fraîche de visage et d'âme, lui apportait quelque chose, comme il disait, d'*exciting*...

Il pensait à elle avec une tendresse un peu exaltée :

« Oui, Nicole serait sa femme... sa chose... son bien ! »

Le geste était beau de hausser jusqu'à lui l'enfant si pure aux grands yeux éblouis... Lui, le grand seigneur désinvolte dont chaque geste semait de l'or autour de lui, il allait faire une reine de l'humble fillette découverte au fond des bois... Il la formerait à sa guise, la petite fée rougissante... Elle deviendrait une fière et éblouissante lady Blackenfield... plus belle encore que toutes ses aïeules dont

s'enorgueillissait la longue lignée des Blackenfield. Petite poupée de luxe, il la couvrirait de bijoux ; fragile bibelot de Saxe, il lui bâtirait un écrin digne de sa beauté... Il la voulait rayonnante... Elle éclipserait toutes les femmes... Tous les hommes la lui envieraient !

Belle, riche et adulée... Avant un an, Nicole serait la coqueluche de toute la haute société londonienne...

Devant cette radieuse perspective, son visage brillait de plaisir et de gaieté.

– Mon petite fiancée jolie... oh ! *darling*, je vous aime !...

Et elle, la petite Nicole toute neuve, comment aurait-elle pu résister à l'amour de ce très beau garçon ? Comment n'aurait-elle pas été éblouie par le prestige de cette immense fortune et de ce titre de *baroness* ?

Lady Blackenfield !

Il y avait de quoi tourner la tête de toutes les petites Nicole au monde !

Seulement...

Seulement, il y avait un gros point noir dans ce brillant mirage : il lui fallait quitter son père... son papa chéri qu'elle avait été si heureuse de venir retrouver pour toujours. En revanche, lui, le brave Lucien Grammont, il avait héroïquement fait taire son propre cœur. Devant ce mariage magnifique, inespéré, qui ouvrait un avenir merveilleux pour sa fille chérie, il avait étouffé ses regrets et avait été le premier à lui dire d'accepter.

Et puis, il faut avouer que le gros argument, le plus puissant pour Nicole... pour la petite Nicole, toute simple et droite, qui ne tenait vraiment ni à la fortune ni à la vanité du nom... le grand argument décisif, ce fut le regard si clair d'Harry... ce fut son sourire d'adolescent et sa façon ensorceleuse de dire :

– Oh ! *darling*... mon doux cœur... je ne peux plus vivre sans vous ! Je ne saurais pas marcher, même mon pauvre jambe étant guérie, si votre chère petite main ne tient pas ma main... pour toujours, *darling*... pour toujours !...

Un baiser tendre avait scellé le serment... pour

toujours !

Et c'est pour cela... surtout pour cela... que la petite Nicole, irradiée de bonheur et d'amour, était devenue lady Blackenfield.

– Oh ! Harry, regardez le joli petit agneau ! Comme il est charmant !... N'allez pas si vite... Ne lui faites pas peur...

Harry, sans écouter sa jeune femme, se hâtait à grandes enjambées vers le seizième green, les yeux fixés sur la petite balle blanche qu'il avait envoyée avec adresse juste tout près du trou. Il brandissait son club, sans souci d'effrayer quelques agnelets de ces brebis à laine longue, gloire des Pyrénées, qui, paissant sans cesse le gazon du Golf de la Nivelle, le font si ras et si régulier.

– Quatre coups, *darling* ! presque le *boggey*. C'est chic, n'est-ce pas ?

Nicole ouvrit de grands yeux...

– Qu'est-ce que ça veut dire, le *boggey* ? demanda-t-elle.

– Oh ! chère ! Je vous ai enseigné cela hier... Mais vous avez le court attention... Vous pensez aux petits moutons... pas au sport ! *It dæs not matter !*... Je recommence : le *boggey*, mon doux cœur, c'est le minimum de coups que le bon joueur doit donner à la balle pour placer elle dans le trou... Comprenez ?

– Oui, répondit vaguement Nicole... Alors, c'est bien ce que vous avez fait, Harry ?

Le jeune Anglais eut un sourire indulgent et un peu méprisant. Puis il conclut gravement :

– C'est glorieux, yes ! Mais je pense que vous ne pesez pas la valeur...

Ils achevaient de gravir la pente gazonnée.

Au sommet, entre deux arbres immenses, formant comme un grandiose portique, la jeune femme eut un cri d'admiration :

– Oh ! Harry, que c'est beau ! que c'est beau !... la mer !... J'aime tant la mer !

Et elle restait extasiée devant l'admirable vision soudainement déployée à ses pieds : toute la pittoresque petite ville de Saint-Jean-de-Luz

tassée au bas de la colline, bordant la baie merveilleuse, la baie où dansait la mer, jusqu'au noir rocher de Sainte-Barbe étincelant de l'écume des vagues sous le grand soleil de midi... Derrière elle, vue de cet endroit, la douce vallée de la Nivelle prenait un caractère presque sauvage parce qu'elle était dominée par la masse importante de la Rhune.

– Que c'est beau ! répéta Nicole.

– Très beau... *yes*, dit poliment son jeune mari. Mais l'admiration du paysage est une chose pour la promenade, ajouta-t-il sentencieusement, et la concentration sur le sport est une bonne chose pour le temps du sport...

Puis, au bout d'un instant, tout possédé de son jeu favori :

– Savez-vous le bon manière pour le dix-septième trou ?... il n'est pas facile à cause du petite carrière à passer... Regardez bien.

Le caddie avait posé la balle sur le minuscule tas de sable du départ et lord Blackenfield, dans la position classique du joueur de golf, bien

d'aplomb sur ses deux pieds, le club levé au-dessus de l'épaule droite et le regard accroché ferme sur le but, sembla à la jeune femme une chose plus belle que le plus beau paysage du monde : une admirable statue vivante et mouvante.

Ils finirent la partie, lui avec cette sùre aisance qui le caractérisait et elle avec une maladresse et une gaucherie enfantines. Mais chacun de ses gestes, quoique ne donnant pas au jeu un bon résultat, faisait valoir la souplesse et la grâce de son jeune corps... et lord Harry, à cause de cette beauté, lui pardonnait ses erreurs sportives.

Ils avaient atteint le dix-huitième et dernier trou.

Après avoir remis les clubs aux caddies qui les suivaient, ils se dirigeaient vers la *Maison du Golf*, où sont les vestiaires et le restaurant, lorsqu'une voix cordiale les interpella gaiement en anglais.

Un jeune homme, déjà au volant de son auto, démarra en les saluant joyeusement de la main.

Nicole comprenait encore mal la langue anglaise quand celle-ci était parlée vivement.

– Que dit votre ami Ralph ? demanda-t-elle, indulgente à ce grand garçon toujours si jovial.

– Ne peut pas rester pour le lunch avec nous... il a rendez-vous, répondit Harry laconiquement.

Puis, en montant le perron du large et rustique pavillon, il observa :

– Avez-vous faim, *darling* ?... Moi, j'ai beaucoup...

– Moi aussi, fit-elle. Mettons-nous à table tout de suite.

– *Yes*... le temps de savonner les mains...

Ils entrèrent bientôt dans la grande pièce toute vitrée, presque déserte ce jour-là, et choisirent une table fleurie de mimosa.

– Pour vous, *darling*, qui aimez beaucoup les fleurs...

Nicole leva ses grands yeux ravis sur le jeune homme.

– Harry, vous êtes délicieux quand vous

voulez.

– Oh ! mais ! je veux toujours !

– C'est vrai ! Vous êtes toujours délicieux.

Harry se pencha et baisa longuement la main de sa femme. Puis, se redressant, il attaqua gravement son repas.

– J'ai une... faim de loup, vous dites ?

La Maison du Golf n'est pas un vrai restaurant, mais une sorte de salon de thé où, à l'heure du lunch, on peut trouver du jambon, des œufs, du fromage et des fruits.

Lord Blackenfield avait commandé du bacon frit et Nicole des œufs à la coque... ce qui était une bien mauvaise inspiration, ce jour-là.

Il est très difficile de manger élégamment un œuf à la coque. Notre coutume française de tremper de minces tranches de pain dans l'œuf mollet nous permet évidemment de goûter toute la saveur du mets, alors que l'œuf mangé à la cuillère nous paraît souvent insipide et fade ; mais notre manière de faire manque d'élégance et les étrangers qui nous observent s'amuse de nos

gestes.

Or, Nicole, seule avec son mari, dans un coin désert de la salle qu'ils avaient choisie, ne se souciait guère du protocole à ce moment-là.

Négligeant le coupe-œuf posé devant elle et que son mari lui indiquait du regard, la jeune femme, d'un coup sec de son couteau, décapita la légère coquille. Avec grand soin, elle avait préparé des *mouillettes* bien beurrées et elle se mit à les manger après les avoir trempées dans son œuf.

Lord Blackenfield la regardait faire avec un visage étonné... Il y avait presque de l'horreur dans ses yeux. Tout d'abord, il garda le silence ; mais, au second œuf, il n'y tint plus. Et ce fut d'un ton sérieux qu'il dit :

– Je suis content... très content que Ralph n'ait pas pu prendre le lunch avec nous...

– Pourquoi ? dit Nicole naïvement, Ralph est très gentil, il est amusant... Ne trouvez-vous pas ?

– Oh ! très gentil, ce n'est pas la question... mais jamais, Ralph, il n'a mangé un œuf comme

ça... c'est une chose tout à fait extraordinaire chez nous, vous savez... Je préfère qu'il n'ait pas vu.

Une rougeur empourpra le visage de Nicole, qui baissa le nez dans son assiette avec confusion.

Oh ! pourquoi Harry faisait-il une telle remarque ? Il savait bien qu'elle portait attention à tous ces petits détails quand il y avait du monde...

En silence, elle acheva son œuf avec sa cuillère, l'esprit très loin de ce qu'elle faisait.

Ce fut machinalement qu'elle prit du gruyère et le mangea, la pensée si absorbée qu'elle négligea la fourchette à fromage.

Et ce fut la catastrophe ! Du bout de son couteau, la jeune femme en porta un mince morceau à sa bouche.

De nouveau, lord Blackenfield fronça le sourcil.

– Oh !... prenez garde, Nicole, fit-il, la voix sèche. Vous allez avaler le couteau !

Ramenée ainsi brusquement à la réalité, la nouvelle mariée sursauta. Elle regarda son mari, puis son couteau, et comprenant soudain, elle devint complètement pourpre.

– Il faut faire attention, Nicole, insista Harry. De la part d'une lady, cela est absolument stupéfiant !

La jeune femme ne répondit pas. Doucement, elle repoussa son assiette et cessa de manger.

Elle était subitement devenue toute triste, d'abord parce que son incorrection était réelle : à la pension, cependant, on lui avait appris toutes ces petites subtilités... ensuite, parce que le ton de son mari avait été sans indulgence et qu'elle n'y était pas habituée.

Il était donc impitoyable, Harry ?... pour des riens ! Ne savait-il pas faire la part d'une étourderie ? Fi, le méchant qui, d'un ton si dur, lui gâchait une belle journée !

Et un peu boudeuse, la jeune femme ne chercha pas à dissiper l'atmosphère de gêne que Blackenfield avait créée entre eux.

## 8

Le jeune ménage s'était installé à Biarritz.

Lord Blackenfield y avait de nombreux amis et, tout en ne les fuyant pas, tout en les ayant présentés occasionnellement, pour la plupart, à sa jeune femme, il avait préféré éviter avec eux un contact journalier.

Il avait choisi un petit hôtel sélect et confortable, mais un peu isolé, où ne descendaient pas beaucoup d'Anglais.

Son mariage, encore très récent, justifiait son apparent besoin de solitude.

Ses amis avaient pensé :

« Fantaisie d'amoureux ; bien compréhensible d'ailleurs, lorsqu'on possède une aussi jolie petite femme !... Sans compter qu'elle est vraiment charmante ! »

De Nicole, ils ne connaissaient guère, en effet,

que la beauté et la grâce mises en valeur par des toilettes élégantes et d'un goût parfait, lord Blackenfield évitant les conversations et fuyant toute intimité, ce qui leur faisait dire :

– Elle est délicieuse, la petite *baroness* ! mais il la couve, ce cher Harry, que c'en est injurieux pour nous !

C'était tout à fait ce que voulait le nouveau marié, qui, très sincèrement amoureux de sa femme, estimait en revanche qu'il était impossible, en vérité, de la mettre en contact avec des gens du monde, avant que son éducation eût été perfectionnée au point de vue correction anglaise.

Ne s'était-elle pas, – le premier soir où Ralph était venu les saluer (celui-ci, en sa qualité d'ami d'enfance, entrait un peu plus que les autres dans leur intimité et avait accès au petit hôtel) – ne s'était-elle pas levée de son fauteuil et avancée vers lui pour lui tendre la main ?

Harry était devenu très rouge. Cet empressement de sa femme pour son ami, célibataire, lui paraissait un grave manquement à

la dignité. Il avait murmuré entre ses dents, mais presque brutalement :

– À quoi pensez-vous, Nicole ?... Vous oubliez que vous êtes une lady !

« Heureusement, pensait plus tard le jeune mari en se remémorant la scène, Ralph n'avait vu que la réelle beauté de la jeune femme. Doucement ébloui, il n'avait pas dû remarquer que lady Blackenfield avait des manières de petite pensionnaire de province. »

Cependant, la vie de chaque jour amenait mille petits incidents analogues qui mettaient le jeune lord au supplice et altéraient un peu sa bonne humeur vis-à-vis de sa femme. Et Nicole, très sensitive, à qui un rien faisait plaisir mais à qui, aussi, un rien faisait de la peine, Nicole, la petite fille au cœur tendre, commençait à sentir un léger nuage sur son bonheur.

Ce n'était pas bien grave encore, mais un mot dit d'un certain ton faisait souvent plus de mal qu'un sérieux reproche.

C'est ainsi, par exemple, qu'un jour, dans une

auberge de la montagne où le jeune couple s'était arrêté, au cours d'une excursion, Harry eut un mot malheureux et causa une peine réelle à sa jeune femme.

Nicole, ce jour-là, avait beaucoup marché et comme elle portait des chaussures neuves, elle avait fort mal aux pieds. Durant la promenade, pour ne pas assombrir la sérénité d'Harry, elle avait évité de se plaindre ; mais, à peine fut-elle arrivée à l'hôtel que, s'asseyant sur le premier siège à sa portée, elle lança gaminement son soulier au milieu de la pièce, avec un « ouf ! » de satisfaction.

Lord Blackenfield eut une exclamation presque douloureuse.

– Qu'est-ce qu'il y a, Harry ? demanda Nicole, étonnée de sa grimace.

– Oh ! j'avais craint que vous ne soyez blessée, chérie... C'est dangereux cette chose de quitter ses chaussures... de cette façon.

La jeune femme se mit à rire et, se trompant sur le vrai sens des réflexions de son mari, elle

expliqua avec bonne humeur que son soulier s'enlevait facilement. Pour bien l'en convaincre et montrer qu'elle n'éprouvait aucune difficulté à quitter ses chaussures, elle recommença, avec l'autre pied, le geste malencontreux.

Harry, devenu soudain mécontent, lui dit avec sécheresse :

– Je vous en prie, Nicole, vous me ferez plaisir de cesser... comment dire ?... enfin, je vous prie de ne pas agir... enfin... comme une fille de garde-chasse... même quand nous sommes seuls.

Ils étaient seuls, lui et elle, dans cet abri de la montagne ; elle avait mal aux pieds et, sauf l'aubergiste qui les servait et un couple d'amoureux à l'autre bout de la salle, fort occupés l'un de l'autre, personne n'avait pu remarquer son geste ; elle trouva donc qu'Harry exagérait, véritablement, dans son besoin de correction.

Tout le reste de la promenade, elle resta pensive et attristée.

Elle se rappelait les diverses observations

d'Harry et s'apercevait qu'il était parfois véritablement sans indulgence.

Bien souvent ce n'étaient que des riens qu'il soulignait impitoyablement. Ainsi, elle évoquait son air choqué et désapprobateur lorsqu'elle avait, à l'hôtel de Biarritz, croqué une poire à belles dents, sans la peler.

– Le régime naturaliste ! avait-elle affirmé gaiement en réponse à ses réflexions. Il ne faut pas perdre les vitamines !

Ce jour-là, elle en avait presque ri.

En effet, si jusqu'ici le jeune homme se montrait rigoriste, du moins n'avait-il jamais fait allusion à la modeste origine de sa jeune femme. Aujourd'hui, son observation avait été plus malveillante. Pour un puéril geste de gosse dans un endroit... public, c'est évident, mais, en réalité, désert... son mari avait cherché à l'humilier. Ses quelques mots avaient été cruels !

Elle souffrait surtout parce que, sans s'en rendre compte, elle avait été froissée dans le sentiment qui lui tenait le plus à cœur : son amour

et son admiration pour son père. Un père dont elle était fière, qui l'avait bien élevée, avec des principes de haute morale et d'honneur exalté au dernier point ; un père, enfin, qui n'avait pas reculé devant les privations et les sacrifices de toutes sortes pour assurer à son enfant une solide instruction dans un milieu correct et de bon ton.

Enfin, en général, nous n'aimons pas être critiqués dans nos origines familiales ou dans nos habitudes de race : patrie et famille nous sont véritablement choses tout à fait personnelles et font partie de nous-mêmes.

Or, aujourd'hui, pour un petit laisser-aller de gamine fatiguée, Harry osait faire allusion à ses origines de fille de travailleur, comme s'il s'agissait d'une injurieuse chose : « fille de garde-chasse ! »

« Oh ! le méchant !... l'orgueilleux garçon !... le détestable snob ! »

Premiers nuages sur leur bonheur d'époux...

Autant en emporte le vent ! Mais les nuages, quand ils s'amoncellent, présagent l'orage... et les

jeunes mariés devraient bien éviter de les faire  
naître sans raisons vraiment valables !

Dans la chambre claire, inondée de cette lumière incomparable que donne aux choses le voisinage de la mer sous le soleil miroitant, lady Blackenfield acheva de poser sur ses cheveux ondulés le petit béret à la mode.

Debout devant la psyché ovale, elle roula le bord avec soin d'un côté, le tira de l'autre sur l'oreille, puis jeta un coup d'œil satisfait à l'ensemble de sa petite personne.

Bien moulée dans son élégant costume de promenade en velours vert, elle était charmante avec son visage frais, presque enfantin, et ses yeux ombrés de longs cils sombres.

Nicole sourit à son image : elle était heureuse d'être belle pour plaire à Harry.

La femme de chambre lui tendait un sac chiffré d'argent et des gants dont le bord de

fourrure était assorti au grand col du manteau, lorsque la sonnerie du téléphone retentit.

– C’est lord Blackenfield qui demande madame la baronne.

Nicole prit le récepteur avec empressement. Elle écouta un instant. Sur son visage mobile passa d’abord une expression d’étonnement, puis de légère déception ; mais ce fut d’une voix naturelle qu’elle répondit :

– C’est entendu, Harry !

– ...

– Oh ! pas du tout. À ce soir !

– ...

Elle raccrocha, songeuse, le téléphone. La femme de chambre était sortie discrètement.

Toute seule dans la chambre ensoleillée, Nicole soupira : son âme, subitement, n’était plus à l’unisson de la splendide journée...

Son mari venait de l’avertir qu’il ne rentrerait pas déjeuner avec elle. Des amis, rencontrés au moment où ils partaient faire une grande

excursion en montagne, l'emmenaient avec eux dans leur auto. Ils déjeuneraient en route.

Harry s'était excusé très galamment, en parfait homme du monde, de ne pouvoir faire avec elle la promenade projetée et de la laisser déjeuner seule...

Il s'excusait, mais il n'avait manifesté aucune hésitation et ne l'avait pas consultée...

– Voilà... c'est ainsi ! Il a décidé quelque chose, cela doit suffire. Tant pis si cela me cause une déception !

Nicole était soudain toute désespérée, comme si la défection d'Harry arrêtaient pour elle le cours de la journée. Pourtant, elle se secoua pour fuir l'impression pénible.

« C'est le caractère anglais, très indépendant, pensa-t-elle. Il faut que je m'habitue et que je ne m'étonne pas. Un riche Anglais ne peut pas borner sa vie à sa femme comme le font les petits bourgeois français. »

Elle se souvenait maintenant de quelques conseils donnés par la duchesse de la Muette :

– Les Anglais sont pratiques et très indépendants... même à leur foyer !... Mutuellement, ils s’octroient la plus grande liberté dans leurs allées et venues... Ne vous en fâchez pas et n’essayez jamais de restreindre cette liberté qui leur est plus chère que tout... Au contraire, jouissez sainement et sans remords de celle qui sera la vôtre en retour...

« Évidemment, pensa Nicole, c’est très commode pour celui qui agit... mais l’autre ? D’autant que, moi, j’ai été élevée en France, où les deux époux se consultent et s’appuient l’un sur l’autre... Père, lui-même, n’aurait pas voulu me causer une déception pareille... sachant que j’étais prête à le suivre, et au moment de me rejoindre, surtout ! »

Elle soupira encore une fois, puis, très raisonnable bien que tout de même un peu déçue, elle descendit déjeuner.

Elle mangea rapidement, se demandant ce qu’elle allait faire de son après-midi... seule, dans Biarritz, où elle ne connaissait pour ainsi dire personne.

Elle se décida pour une promenade à pied. Depuis qu'elle était mariée, elle n'avait plus eu l'occasion de faire de longues marches comme elle en faisait habituellement à travers bois et plaines, en Sologne. Aujourd'hui, elle profiterait de sa liberté pour longer le bord de la mer qu'elle aimait tant. Elle suivrait les méandres du littoral pour voir de plus près les vagues si belles sur les rochers... Elle monterait à la pointe de la Vierge : de là on découvrait un si beau panorama... D'ailleurs, là ou autre part, que lui importait, puisqu'elle serait seule !... Pour couper l'après-midi, elle irait prendre une tasse de thé chez le pâtissier à la mode... L'heure du dîner, qui ramènerait Harry auprès d'elle, reviendrait vite, c'était cela le principal, n'est-ce pas ?

Elle partit.

Il faisait un temps admirable dans ce coin privilégié, le soleil sentait le printemps proche, il réchauffait comme une caresse et tiédissait déjà le vent du large.

La jeune femme marchait allègrement, oubliant presque sa mélancolie. Elle allait devant

elle... sans itinéraire prémédité, attirée simplement par la mer et son miroitement. Au passage, les daphnés blancs des buissons dans les jardins lui envoyaient leurs parfums printaniers.

« Comme tout serait bon et beau, si Harry était là ! » pensa-t-elle.

Mais elle secoua l'amertume de cette pensée, afin de ne pas s'attrister, essayant au contraire de se persuader que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes.

« Il était tout naturel que le jeune lord eût accepté de partir avec des amis. Elle savait bien qu'il les voyait très rarement, quoiqu'il en eût plusieurs à Biarritz... N'était-ce pas logique, aussi, qu'il eût saisi l'occasion d'une excursion, puisqu'il adorait la montagne ?... Évidemment il pouvait y aller aussi bien avec elle dans leur propre voiture. Peut-être que le but choisi, aujourd'hui, lui plaisait particulièrement ?... »

Elle était arrivée sur la promenade, devant le grand hôtel qui se dresse au bord de la mer et semble, les jours d'orage, défier l'assaut des vagues furieuses.

Sa pensée toujours occupée par l'époux vagabond, Nicole l'associa au beau spectacle de la mer moutonneuse et du ciel aux nuages ardents qu'elle contemplant en ce moment.

« Harry voit aussi de jolies choses. Il aime tant la montagne !... Les grands pics escarpés, l'infini des cieux, et la mer qui miroite dans l'éloignement... ce doit être magnifique ! »

Elle achevait à peine d'esquisser cette vision problématique des choses contemplées par son mari qu'elle sursauta.

Un cri de surprise vint mourir sur les lèvres :

– Harry !

Le jeune Anglais sortait du restaurant chic en compagnie d'un couple évidemment britannique : l'homme assez âgé et sec, la femme d'âge moyen, pas belle, mais somptueusement habillée.

Nicole, éberluée, regarda le trio venir vers elle. Figée sur place, elle eut soudain l'impression qu'Harry la voyait, mais ne voulait pas la reconnaître !...

Ils passèrent près d'elle.

L'homme eut un regard admiratif pour cette jeune femme inconnue et si jolie ; la femme la remarqua aussi, mais détourna les yeux. Quant à Harry...

Nicole avait la certitude que son mari l'avait vue... Elle en était sûre ! Mais il regardait devant lui avec affectation.

Et la jeune femme, sidérée, demeura immobile, sans comprendre et se demandant si elle ne rêvait pas.

Elle avait pâli, ses grands yeux sombres paraissaient s'être subitement cernés.

Son mari lui avait dit qu'il devait déjeuner en route avec ses amis... Et il était à Biarritz, à quelques centaines de mètres de leur hôtel !... Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Il lui avait donc menti ? Mais pourquoi ? Que signifiait ce prétexte pris d'une excursion dans la montagne ?...

Ce flagrant délit de mensonge lui faisait l'effet d'une catastrophe, autant que si Harry l'avait trompée avec une autre femme. En réalité, il avait

abusé de sa confiance en lui... Comment, à présent, pourrait-elle croire en ce qu'il lui disait ? C'était inqualifiable, ce mensonge prémédité !

Mais ce qui était plus déplorable encore, c'était son attitude en passant auprès d'elle !

Il n'avait pas voulu la reconnaître... Il l'avait traitée comme une inconnue... Il l'avait reniée... oui, c'est ça... comme une femme dont on a honte ou qui ne vous fait pas honneur... une femme de mauvaise vie, quoi !

C'était abominable, un pareil reniement ! Quel grain de folie avait tout à coup dominé Harry ? Elle était sa femme, elle portait son nom ! Et personne ne pouvait dire qu'elle était indigne d'être une lady Blackenfield : sa conduite présente et passée, son éducation, la mettaient à l'abri d'une pareille injure.

Et cependant, elle ne pouvait se leurrer, invoquer une inattention : elle était moralement certaine que son mari avait passé auprès d'elle sans véritablement vouloir la voir.

Quand les deux hommes et la femme se furent

éloignés, Nicole arrêta un taxi et se fit conduire à son hôtel.

La course fut rapide, cinq minutes à peine ; mais notre héroïne sentait ses jambes fléchir et son désarroi était si grand qu'elle eût été incapable de faire les pas nécessaires pour rentrer chez elle.

Le repos dans une chambre assombrie, dont les persiennes furent soigneusement tirées, fit du bien à la jeune lady.

Sa raison s'efforçait d'ailleurs de ramener l'incident à des proportions réduites. Avant de se chagriner et d'accuser de mensonge ou d'injure l'époux jusqu'ici adoré, il fallait d'abord connaître les raisons de l'étrange conduite de celui-ci.

Peut-être était-il moins coupable qu'elle ne se l'imaginait... Il pouvait avoir été contraint par des circonstances extraordinaires à cette inexplicable attitude... Qui sait si ce n'était pas pour lui éviter à elle un gros souci ?... Rendez-vous d'affaires, perte d'argent... querelle au jeu ?

« Mon Dieu ! comme c'est pénible à envisager, de pareilles éventualités !... Mais raison de plus pour ne pas accuser Harry à la légère... pour lui garder toute ma foi et toute ma confiance. Je suis sa femme, je porte son nom : n'est-ce pas la plus belle preuve d'amour et d'estime qu'il ait pu me donner ? »

Et la petite lady aux idées un peu étroites, pourtant, se contraignit courageusement à attendre le retour de son mari et les explications qu'il lui donnerait, son amour lui conseillant de ne pas le juger ou le charger de noirceurs bien certainement imméritées.

Quand lord Blackenfield rentra le soir, la femme de chambre l'avertit que M<sup>me</sup> la baronne, ayant un peu de migraine, s'était déjà retirée dans sa chambre et l'attendait.

Harry trouva une petite Nicole un peu pâle, avec de grands yeux interrogateurs et inquiets... de grands yeux qui avaient un peu pleuré mais qui, surtout, ne comprenaient pas et ne voulaient pas être autre chose qu'anxieux.

Très galamment et tout à fait mondain, il prit d'abord de ses nouvelles :

– Je suis navré, très chère, de vous savoir souffrante.

Mais elle, tout de suite, l'interrompit. Elle ne savait pas encore user d'adresse et de diplomatie. Allant droit au cœur de la question, elle demanda :

– Qu'est-ce que cela signifie, Harry ? Je ne comprends pas.

– Vous ne comprenez pas... quoi, chère ? fit-il d'un ton aimable et souriant qui contrastait avec l'angoisse de la jeune femme. C'est cependant bien simple : mes amis et moi avons constaté au moment de partir que si nous allions jusqu'à Cambo, cela mettrait le lunch trop tard... Nous eussions été affamés désagréablement... Alors, nous avons décidé de déjeuner à leur hôtel et de partir ensuite faire notre grande promenade... Vous voyez, chère petite chose, c'est très simple !

Une larme de détente brilla dans les yeux alarmés de la pauvre. La voix de son mari était si affectueuse !

D'autre part, elle comprenait bien qu'Harry disait la vérité. Il ne lui avait pas menti. Il devait bien manger en route si le hasard seul l'avait retenu à Biarritz à l'heure du déjeuner. Cela, elle le concevait facilement ; elle lui savait gré, même, d'avoir tout de suite dissipé l'apparence de mensonge que recelait sa conduite.

Mais, en même temps que le ton léger de son

mari réduisait à néant l'imputation de déloyauté qu'elle aurait pu lui adresser, il détruisait également les raisons d'espoir qu'elle nourrissait au fond d'elle-même quant à son attitude lors de leur rencontre.

En effet, le jeune lord avait l'air de trouver si naturelle sa manière d'agir de tantôt, que Nicole, désarçonnée, se demandait si elle n'était pas devenue folle et si les choses s'étaient bien passées comme elle les avait vues et ressenties.

Justement, en cet instant, il lui saisissait tendrement la main et la regardait avec un sourire si jeune et si fascinant qu'il semblait vouloir la subjuguier toute.

– Ma petite fée chérie.

Amoureusement, il l'attirait dans ses bras pour l'embrasser.

Mais Nicole, malgré elle, se dégagea, un peu farouche.

Elle ne savait pas bien comment elle devait s'y prendre pour exiger des explications, mais il lui était impossible de ne pas en demander.

– Écoutez, Harry, il vous faut m’expliquer les raisons de votre singulière attitude, dit-elle un peu fiévreusement. Je trouve très admissible ce retard à votre départ... et même ce repas sans moi, dans un autre hôtel que le mien, alors qu’il était si simple à vous et à vos amis de me rejoindre facilement... Mais je veux savoir... dites-moi ce que signifie votre conduite ?

– Ma conduite ? Que voulez-vous dire ?

– Je vous en prie, mon ami, comprenez ! Vous savez très bien ce que je veux dire... Pourquoi, m’ayant vue et parfaitement reconnue, avez-vous fait comme si vous ne me reconnaissiez pas ?

– Oh !

Le silence tomba.

Nicole regardait fixement son mari et une anxiété tendait son visage levé.

À cette heure, elle n’était plus une enfant timide devant lui. Une femme inquiète et soucieuse de sa dignité s’éveillait en elle, et elle n’admettait pas de faux-fuyant. Elle voulait savoir pourquoi celui dont elle portait le nom

avait agi ainsi avec elle. Pourquoi l'avait-il reniée ? Y avait-il donc quelque chose de répréhensible en elle ?

Harry, très embarrassé, n'essaya pas de se dérober ni de biaiser. La question était trop directe ; il sentait que Nicole n'accepterait pas de vaines explications. Elle avait compris qu'il l'avait vue, il ne pouvait prétendre le contraire. Loin de là, son orgueil masculin le portait à revendiquer crânement la responsabilité de ses actes.

Une mauvaise conscience peut rendre menteur ou brutal. Ce fut pour la brutalité que lord Blackenfield se décida, et avec quelle morgue !

– Écoutez, Nicole, fit-il, hautain, je vais vous expliquer : vous savez quels étaient les amis avec qui je me trouvais ?

– Non.

– Eh bien ! c'étaient lord Crowner, le propre frère de l'ancien vice-roi des Indes, et lady Victoria, sa femme.

– Alors ? fit Nicole, pas du tout éblouie.

– Alors... vous comprenez ? Si je vous avais reconnue, il fallait que je vous... introduise...

– Comment ?

– Oui... je dis mal ?... que je vous présente, quoi ?

– Mais, pourquoi pas ?

– Oh ! Nicole !... Vous m'obligez à dire... Ce... c'était encore une impossible chose !

La petite baronne sentait son cœur sauter à grands coups dans sa poitrine. Les yeux rivés sur les lèvres de son mari, elle redoutait avec terreur les mots qu'il allait dire et qui peut-être la blesseraient intensément. Cependant, comme Harry se taisait, elle insista, car elle voulait aller jusqu'au bout de l'explication :

– Pourquoi ne pouvez-vous me présenter ?... Éclairez-moi !

– Mais, chère... comment vous dire ? Ce sont des gens âgés... des amis de mon père plutôt que les miens. Je suis très jeune devant eux, vous comprenez... Si je leur dis : « Je suis marié », ils pensent qu'ils ont droit de m'interroger...

paternellement... me demander : Qui est la jeune femme ? Quel est son... famille ?... Quels titres ?

– Eh bien ?

– Eh bien !... saisissez, à la fin ! Je ne peux pourtant pas dire au frère d'un vice-roi : « Moi, Harry Blackenfield, j'ai marié la fille d'un garde-chasse ! »

Il éclata de rire... un rire épais, brutal, qui cherchait à adoucir le sens des paroles prononcées, alors qu'en réalité il les soulignait et les aggravait.

Nicole était devenue affreusement pâle.

– La fille d'un garde-chasse !... répéta-t-elle d'une voix blanche. Et cela vous gêne ? Mais vous le saviez quand vous m'avez demandé d'être votre femme... Oh ! Harry, pourquoi, alors, m'avez-vous épousée ?

– J'aimais vous, chérie ! J'aime toujours vous.

Mais sans entendre les mots d'amour, la petite lady suivait le cours de ses pensées.

– Je serai toujours la fille de mon père, balbutia-t-elle, éperdue, à mi-voix.

– Mais non, chérie : vous perdez tous les jours... et un peu plus vous êtes mienne. Je vous aime tant, *darling*.

Il s'approcha de sa femme et de nouveau voulut l'embrasser.

Son haleine sentait l'alcool. Pour la première fois, la jeune lady s'aperçut avec horreur que son mari était légèrement ivre.

Elle le repoussa de toutes ses forces.

– Oh ! vous avez bu, et je m'explique la grossièreté de vos explications !... L'alcool. C'est votre seule excuse, ce soir... Quoique garde-chasse, mon père ne s'enivre pas, lui ! et il vous est supérieur en cela, lord Blackenfield !...

Harry la regarda et, subitement railleur :

– Fâchée, Nicole ?... Très vilain, posséder mauvais caractère !... Moi, j'aime votre sourire et vos beaux yeux caressants... pas du tout votre regard flamboyant de colère.

Et sans insister davantage pour rester auprès d'elle, la tête haute si les jambes étaient molles, il marcha vers la porte.

Sur le seuil de la chambre, il s'arrêta.

– Pas beau, *darling*, la colère ! Il faut savoir éviter cette chose laide... Une vraie lady Blackenfield reste calme et flegmatique... Pas jolie du tout, cette fureur française !

Et très raide, satisfait de sa tirade, il s'éloigna.

Après son départ, Nicole eut une longue crise de larmes.

Il lui semblait que son cœur meurtri ne saurait plus jamais oublier.

Son amour-propre était profondément atteint dans la personne vénérée de son père... un père si bon, si loyal, si grand, en dépit de l'obscurité situation que le malheur l'avait contraint à prendre.

Et de qui venaient cette peine et cette humiliation ? De son mari, qu'elle avait adoré et à qui elle avait prêté toutes les qualités, alors qu'il se révélait mesquin et odieux.

Pendant deux heures, elle crut toucher le fond de toutes les amertumes : « Elle était mal mariée ; son mari buvait et manquait de cœur ; le mal était

irréparable !... » Enfin, la fatigue eut raison de ce grand chagrin. Elle s'endormit, une larme mal séchée au coin des yeux.

Le lendemain matin, elle se réveilla avec l'impression d'avoir fait un mauvais rêve, un cauchemar affreux. .

Puis, comme le souvenir de la réalité lui revenait peu à peu, elle réfléchit longuement. Elle était mariée et devait s'efforcer de vivre en bons termes avec son mari, quel que fût le caractère de celui-ci... Au fond, Harry n'était pas un méchant garçon... trop snob et trop vaniteux, évidemment. Mais il ne refusait rien à sa femme. Jusqu'ici, il l'avait traitée avec douceur... Il disait l'aimer toujours.

Certes, la veille, il l'avait profondément blessée et elle aurait du mal à oublier une pareille injure. Mais il était nécessaire, cependant, que la jeune femme ne transformât pas son ressentiment en plus grave malentendu.

Bien que très jeune et sans expérience, Nicole se rendait compte que le bonheur de son ménage exigeait qu'elle ne rouvrît pas l'orageux débat.

Les moins mauvaises querelles sont celles qui n'ont pas de lendemain. Dans le mariage, on ne doit pas aiguïser ses rancunes.

Cependant, bien que prête à pardonner à son mari et à oublier ses torts, Nicole voulut avoir une petite revanche... simplement pour montrer au jeune lord que la vie conjugale doit être faite de concessions mutuelles et qu'il est de mauvaise politique de manquer d'égards vis-à-vis du partenaire avec qui l'on doit vivre et de qui dépendent votre bonheur et votre tranquillité.

Lorsque la femme de chambre apporta à la jeune lady son déjeuner, elle la prévint que lord Blackenfield était déjà prêt à sortir et faisait demander à M<sup>me</sup> la baronne si elle voulait bien aller au tennis avec lui.

– Non, répondit Nicole, je ne sortirai pas ce matin. Dites à lord Blackenfield que je désire me reposer.

La jeune femme avait son plan... un plan bien naïf et sans grande utilité... un plan qui ne pouvait qu'être un baume bien léger sur sa blessure d'amour-propre...

Pour commencer, elle allait priver Harry de sa distraction favorite. Il errerait seul toute la matinée, en peine de tuer le temps... L'absence de sa compagne habituelle allait manquer énormément à ce grand gamin dont le caractère léger ne supportait aucune contradiction.

La pensée que son mari allait s'ennuyer faisait sourire Nicole.

Mais cette satisfaction ne lui suffisait pas. Elle estimait qu'il fallait davantage pour faire réfléchir Harry et lui faire comprendre qu'il devait ménager sa femme afin qu'une autre fois elle ne lui fît plus défaut.

« Il doit rentrer pour le lunch vers une heure, calculait la petite épouse. Eh bien ! c'est lui qui déjeunera seul aujourd'hui ! »

C'était une petite vengeance, bien anodine et pas dangereuse, comme les jeunes gens se plaisent à en imaginer au début de leur mariage... Petites disputes qui excitent la tendresse et font les réconciliations délicieuses... Querelles d'amoureux où chacun cherche à dominer l'autre pour mieux l'asservir à sa volonté... Puériles

bouderies qui, sous leurs apparences insignifiantes, sont déjà le prélude des drames douloureux qui se joueront plus tard et dont il vaudrait mieux que les jeunes époux n'usent pas, car ces escarmouches ouvrent la porte aux grandes discussions.

Mais Nicole était très jeune. Elle ne pouvait calculer si adroitement. Elle se contentait d'être impulsive et il lui semblait normal de faire subir à Harry le traitement qu'il lui avait réservé la veille.

Elle n'attendit pas à l'hôtel le retour de son mari. Habillée de bonne heure, elle fit une courte promenade et gagna le bureau de poste, à Bayonne.

Il était une heure dix, lorsqu'elle demanda le numéro de téléphone de leur hôtel. Elle avait laissé à son mari le temps de l'attendre un peu... peut-être de s'inquiéter, à son tour, du retard de sa compagne.

Harry était, en effet, légèrement nerveux lorsque à l'autre bout du fil, Nicole lui dit avec désinvolture :

– Allô ! C'est vous, Harry ?... Veuillez ne pas m'attendre. J'ai rencontré une amie de pension et je vais déjeuner avec elle.

– Comment, Nicole ? Vous avez oublié que nous devons faire le lunch très vite et partir aussitôt pour jouer au golf à Saint-Jean-de-Luz... Les jours sont encore courts... on ne peut pas retarder le départ...

– Mais ne retardez rien, mon cher, et partez sans moi...

– Oh ! Nicole... Vous voulez dire une plaisanterie... Moi, je ne pars pas sans vous, vous devez venir avec moi...

– Pas aujourd'hui, Harry, je suis occupée, je vous dis...

– Bien ! très bien !... Vous êtes libre, naturellement. Vous êtes libre !

Il parlait d'un ton rageur et il raccrocha brusquement le récepteur.

Que signifiait ce caprice de Nicole ?

Il avait presque oublié la scène de la veille au soir. Il se rappelait vaguement avoir bu pas mal

de cocktails avec les Crowner et d'autres amis, cela enlevait de la netteté à ses souvenirs...

Évidemment, Nicole avait été fâchée de quelque chose... peut-être de leur rencontre à la porte du restaurant chic ?... Avec les jeunes femmes très gâtées, il faut toujours craindre le réflexe d'une marque d'inattention... Harry avait, jusqu'ici, tant choyé sa petite épouse, qu'il n'était pas impossible qu'elle lui tînt rigueur de son manque d'égards de la veille ?

Cependant, ce n'était pas une raison pour le planter là, aujourd'hui, alors qu'il avait l'intention de sortir avec elle et n'avait rien de mieux à faire.

Il se mit à table d'assez mauvaise humeur.

Au milieu du repas, il songea tout à coup que Nicole, pour se dérober à leur partie de golf, avait invoqué une amie de pension... Un moment, il se demanda si telle était bien la vérité : cette amie pouvait être tout simplement un ami ?... Une ancienne connaissance qu'il ignorait ou plus simplement une nouvelle relation... une relation récente... datant de la veille, car, sauf le jour

précédent, il n'avait pas quitté Nicole depuis leur arrivée à Biarritz. Il connaissait tous ceux qui pouvaient lui parler.

Ces réflexions lui furent désagréables. Il s'y appesantit.

Il admettait même qu'un de ses amis à lui pouvait avoir rencontré Nicole et l'avoir invitée... En Angleterre, on est très libre et cela se fait couramment. Or, Nicole était délicieuse ; n'importe lequel de ses camarades anglais descendus à Biarritz actuellement eût été ravi d'accaparer la jeune femme tout un après-midi... Oh ! en tout bien, tout honneur, naturellement !... Mais Harry se complaisait si fort à éloigner de sa femme tous ses amis d'Angleterre, que chacun d'eux eût trouvé amusant d'entraîner la nouvelle épouse, pour le seul plaisir de laisser le jeune mari se morfondre tout seul.

Bref, l'absence de Nicole fut très désagréable à Blackenfield, et il ne fut pas loin de sentir la jalousie s'éveiller dans son âme jusqu'ici insouciant.

Quant à la jeune femme, elle avait bien

compris au ton de son mari qu'il était mécontent ; sa première réaction avait été une révolte contre ce qu'elle appelait une injustice flagrante.

« Harry a pour les choses deux poids et deux mesures. Il juge différemment, selon qu'il s'agit de lui ou de moi ! C'est bien là ce qu'on nomme la logique masculine ! »

Cependant, en y réfléchissant, elle n'était pas fâchée que son mari eût eu ce mouvement de mauvaise humeur.

« Son coup avait porté... son petit plan avait réussi... Si Harry était fâché de son absence, c'est qu'il tenait à sa présence... Allons, il ne fallait pas se faire d'inutile chagrin. »

Elle songeait encore que si elle était, bien souvent, choquée et peinée des manières dédaigneuses et brutales de son mari, du moins celui-ci tenait-il à elle, véritablement... Il l'aimait bien et n'avait pas de mauvaises intentions à son égard, même quand il lui faisait de la peine, comme la veille.

Elle se faisait ces réflexions, en déjeunant dans un coquet restaurant de Bayonne, où lord Blackenfield ne songerait pas à la chercher. Et elle était partagée entre la satisfaction d'avoir joué un bon tour en réussissant à prendre cette revanche facile et certaine, et l'ennui de ce déjeuner solitaire qui ne l'amusait pas du tout.

Beaulieu... le soleil... les palmiers verts et les fleurs.

Après la frontière d'Espagne, la Riviera...

Lady et lord Blackenfield étaient inscrits sur les registres de l'hôtel le plus chic et le mieux situé, dominant la baie ensoleillée et les villas luxueuses nichées entre les vieux pins.

Dans ce coin méditerranéen, Harry ne pensait pas rencontrer beaucoup d'amis, et il ne cherchait pas à s'isoler comme il l'avait fait à Biarritz.

Ils étaient là, tous les deux, Nicole et lui, depuis quelques jours et, déjà, ils avaient fait à leur habitude de nombreuses excursions à Monte-Carlo, Cannes et Menton, puis dans les montagnes, du côté des si pittoresques gorges du Loup ou sur les magnifiques hauteurs de Peira-Cava.

Un après-midi, au retour d'une longue promenade qui les avait conduits jusqu'au vieux village de Sospel, sur la frontière italienne, Nicole devait faire une singulière découverte sur les préférences intimes et originales de son mari, à propos d'elle...

Elle était montée à sa chambre pour changer sa tenue de voyage contre une robe légère et très élégante, Harry lui ayant fait acheter à Nice, pour ce séjour sur la Côte d'Azur, de nouvelles toilettes très modernes et même légèrement excentriques.

Le jeune Anglais était devenu, tout à coup, extrêmement coquet pour sa petite compagne. Il la couvrait de bijoux de prix, de somptueuses soieries et de fourrures précieuses. Il se montrait aussi minutieux pour tous les détails de toilette qui pouvaient rehausser sa beauté. C'est ainsi qu'il lui avait demandé de se faire blondir et rouler les cheveux en boucles plates, à la dernière mode. Nicole avait accepté les boucles, mais n'avait pas encore voulu changer la couleur de ses cheveux, qui étaient d'un châtain chaud.

Par contre, elle essayait de se maquiller. Elle ajoutait, pour faire plaisir à son mari, du rose sur ses joues et du rouge sur ses lèvres, ce qui n'était pas très utile avec la fraîcheur naturelle de son teint.

Ce jour-là, après un rapide changement de toilette, elle descendit dans le hall pour y retrouver Harry et prendre le thé avec lui.

Une sorte de galerie, surélevée de quelques marches et bordées de plantes vertes, formait le fond du hall ; Nicole la longea, lorsque son attention fut attirée par des paroles prononcées non loin d'elle. C'était la voix de son mari. Elle écouta, intriguée, car elle ne connaissait aucune relation au jeune homme dans cet hôtel.

À travers les hautes feuilles des palmiers, elle aperçut celui-ci, un peu en contrebas de l'endroit où elle se trouvait.

Immobile, elle l'observa, dissimulée par les plantes à travers lesquelles Harry ne pouvait la voir.

Ce dernier parlait à deux jeunes gens qu'elle

ne connaissait pas.

– Mais oui, mon cher, disait l'un d'eux qui devait être français, alors que l'autre devait être un compatriote de lord Blackenfield, nous vous avons aperçu dans une auto épatante en compagnie d'une bien jolie femme...

– *Yes*, Lady Blackenfield, répondit tranquillement Harry.

– Comment vous dites ? fit l'autre jeune homme, qui paraissait stupéfait.

– Parfaitement, répéta le nouveau marié. Je dis : lady Blackenfield, ma femme.

Le cœur de Nicole eut un sursaut de joie dans sa poitrine ; au moins, cette fois, son mari ne songeait pas à la renier !

Cependant, celui qui avait parlé le dernier, c'est-à-dire l'Anglais, s'étonnait de nouveau :

– Comment cela se peut-il ? Vous êtes marié, Harry ?... C'est une stupéfiante nouvelle !

– Depuis quand ? Avec qui ? insista l'autre que la curiosité rendait indiscret.

Lord Blackenfield eut ce sourire charmant qui lui donnait la grâce d'un adolescent.

– Ah ! voilà, dit-il, je vais expliquer : c'est... comme vous dites ? un mariage... pas dans le familial tradition... non... c'est un mariage d'amour...

Nicole entendit ce dernier mot avec ravissement. Les paroles de son mari lui étaient douces et réchauffantes...

– ... *Yes*, un mariage d'amour... J'ai marié une star... une jolie star de cinéma ! Oh ! délicieuse, mon cher !

Une douche glacée tomba sur le cœur de Nicole.

Une star ! N'était-ce pas là le plus subtil reniement ?

Cependant Harry continuait :

– Naturellement, le cinéma, c'est fini pour la baronne Blackenfield... Elle avait d'ailleurs à peine commencé... elle est si jeune ! Presque une petite enfant... Et si *lovely*... oh ! *yes* !

Il continua de parler anglais avec son

compatriote pendant que, derrière le massif de plantes vertes, la jeune femme demeurait troublée.

« Une star !... Quelle idée !... Pourquoi son mari préférait-il accréditer ce mensonge que de faire connaître la vérité, si jolie pourtant : une « brave petite fille, toute simple, sage et sérieuse... dénichée dans sa famille, au milieu des bois, en Sologne » ?...

Leur idylle n'était-elle pas plus poétique dans sa touchante simplicité ?

La jeune femme n'avait pas manifesté sa présence dans le hall. Sur la pointe des pieds, elle se retira doucement et remonta dans sa chambre.

C'était comme si elle avait reçu un coup qui l'eût étourdie. Elle avait besoin de réfléchir, de comprendre.

– Une star ! C'est donc bien porté, en Angleterre, d'épouser une vedette de cinéma ?

Ainsi, lord Blackenfield dont le nom figurait au « Peerage », ce livre d'or de l'aristocratie anglaise, pouvait à la rigueur, s'il voulait se

mésallier, épouser une artiste de cinéma... c'était pardonnable, c'était même assez chic... parce que ces femmes sont à la mode !

« On peut avouer une star... sortie d'une loge de concierge. On l'avoue pas la fille d'un garde-chasse... même quand elle est sage, honnête et instruite !... Même quand le père a dû se faire garde-chasse à la suite d'un revers de fortune. »

C'était formidable !

Voilà donc pourquoi Harry tenait tant à ces toilettes un peu trop évaporées, à ces fards et à toutes ces recherches de coquetterie... Il fallait que sa femme affichât des goûts de comédienne... de grande vedette !

« Ah ! ah ! ah ! C'est très drôle ! »

Elle riait, mais son rire était plus nerveux que sincère ; elle avait le cœur serré.

« Ah ! Il a épousé une star !... Vraiment !... Eh bien ! puisqu'il préfère ça, j'en ferai, du cinéma... J'aurais des aventures, moi aussi !... et, si les journaux parlent de moi un peu tapageusement, qu'aura-t-il à dire ? »

Mais dans sa petite âme candide et timide, il n'y avait nul désir de se mettre en vue. Même par le truchement d'un écran, il lui aurait été désagréable de sentir tous les yeux fixés sur elle.

Oh ! elle ne méprisait aucune profession. Elle admirait même sincèrement les belles artistes qui font vibrer les foules, au cinéma. Mais voilà, par goût, par tempérament, à cette vie de gloire et d'éclat, elle préférait celle, plus douce, d'épouse et de maman s'épanouissant discrètement au foyer domestique.

Elle était née pour une vie simple et modeste et non pour celle, factice et lumineuse, des artistes de l'écran. Elle pouvait peut-être devenir une grande dame respectable et honorée, elle ne saurait jamais être une reine de théâtre.

À chacune sa vocation ! Nicole avait toujours rêvé de promenades sentimentales et sages, de travaux joyeusement exécutés dans une ambiance calme, de longues et reposantes causeries au coin du feu. Et, jusqu'à ce jour, quand elle envisageait l'avenir, elle se voyait vieillissant doucement, auprès d'un mari confiant et respectueux, au

milieu d'un joyeux essaim d'enfants et de petits-enfants qui seraient les siens.

Lord Blackenfield ne paraissait pas avoir le même rêve...

Sa femme, il la voulait très brillante et très admirée. Il désirait pour elle les toilettes tapageuses, les coiffures excentriques et les bijoux voyants...

Nicole, à cette pensée, poussa un soupir d'amertume. Il n'est jamais bien agréable de constater qu'on ne plaît pas telle que l'on est à l'homme qu'on aime et que, pour le satisfaire, il faut paraître ce qu'on n'est pas et prendre des manières qui ne sont pas les vôtres.

À ce point de ses réflexions, Nicole se rappela soudain qu'un des amis de Harry, rencontré à Biarritz, leur avait appris le récent mariage d'un pair d'Angleterre.

Lord Witthon avait épousé une femme rendue célèbre par un procès fameux... une comédienne que la mort dramatique d'un ami précieux avait fait comparaître en cour d'assises, à Paris. Elle

avait été acquittée, aucune preuve réelle n'ayant pu être relevée contre elle ; mais tous les journaux avaient parlé de sa vie intime et de ses rapports avec le mort et quelques autres amis... Il y avait eu beaucoup de bruit à son sujet... Cependant, un homme de bonne famille, bien coté à la Chambre anglaise, n'avait pas hésité à épouser la jeune femme et à faire d'elle une lady Witthon !

« C'est donc que, réellement, en Angleterre, les reines de la scène, ou les femmes en vedette, sont en haute faveur ! »

Cette supposition, un peu ridicule à admettre par une mentalité féminine française, la consolait cependant en lui expliquant les raisons d'agir de son mari.

Alors, après les premières révoltes, son cœur aimant lui suscita des conseils d'apaisement.

Puisque Harry avait l'air de trouver glorieux que les gens la prissent pour une ancienne star, eh bien ! elle se plierait à ses désirs et ne chicanerait pas pour une pareille bagatelle.

Pour lui plaire, elle s'efforcera de prendre des allures de jeune fille émancipée et de porter les toilettes les plus extravagantes ! Il n'est jamais désagréable à une femme de se parer et d'avoir toujours de nouvelles robes.

« Après tout, si ça contente mon mari, moi, ça ne me déplaira pas de jouer à la coquette ! »

La pure et naïve Nicole ne cherchait pas à voir plus loin... Elle était si reconnaissante à Harry de l'avoir épousée, elle aimait si tendrement celui-ci, enfin, elle était si candidement fière d'être devenue une lady Blackenfield, qu'elle était prête à faire tout ce qu'elle pourrait pour garder l'affection et l'admiration du grand gamin vaniteux dont elle était la femme.

Elle n'était pas allée rejoindre le jeune lord pour le thé et le porto. Alors, en attendant l'heure du dîner, elle refit minutieusement sa toilette. Elle mit la plus provocante de ses robes du soir, elle se farda comme une ingénue sait le faire, c'est-à-dire outrageusement ; heureusement, rien ne pouvait enlaidir son visage si frais de dix-huit printemps.

Lorsqu'elle descendit au restaurant, presque toutes les tables étaient déjà occupées.

Au fond de la salle, à l'une d'elles, Harry, en smoking, l'attendait. Ses deux amis ne devaient pas résider à l'hôtel, car la jeune femme ne les aperçut pas.

Pour rejoindre son mari, elle dut traverser toute la salle. Elle était si insolemment jolie, que pas un des dîneurs ne put rester indifférent à son charme. Un murmure d'admiration, qu'elle devina plus qu'elle ne l'entendit, l'enveloppa jusqu'à ce qu'elle eût rejoint sa place.

Et ce succès remporté par sa mignonne épouse, ce soir-là, rendit Harry plus charmant que jamais. Empressé et affectueux, il lui donna l'illusion d'être redevenu l'amoureux des premiers jours.

Un tel résultat rendit Nicole radieuse. Et, dans sa joie naïve, elle se promit, maintenant qu'elle savait ce qui pouvait être agréable à son mari, de ne rien négliger pour être toujours la plus belle, la plus admirée des femmes.

On leur avait servi le thé sous la pergola dominant la mer.

Devant leurs yeux s'étendait cette admirable rade de Villefranche, incendiée par la lumière empourprée du soleil couchant.

Les nuages roulaient dans le ciel en un chaotique décor sanglant et doré, donnant une vision splendide, mais presque tragique.

Nicole et Harry, tout près l'un de l'autre, restaient silencieux devant cette magnificence. La beauté du site les enveloppait de son harmonie grandiose...

Depuis quelques jours, le jeune homme trouvait sa femme aussi jolie qu'au premier jour. Il l'aimait avec une nouvelle ferveur et comme elle apportait visiblement plus de soin à sa toilette et devenait d'une élégance hardie et provocante,

il commençait à en être véritablement fier.

Ce qui l'agaçait encore, parfois, c'était son enfantillage et ces petites marques, presque imperceptibles, heureusement, d'une éducation moins formaliste que la sienne. Il disait « moins raffinée ». Elle avait des admirations exubérantes devant des paysages inattendus qui le laissaient complètement froid ; ou elle lui donnait publiquement des témoignages d'affection qui l'agaçaient... Ne s'avisait-elle pas de lui prendre familièrement le bras comme une vulgaire amoureuse de village ! Enfin, tout cela s'atténuait peu à peu. Il avait l'espoir que sa jolie Nicole pourrait un jour être une vraie lady, tout à fait présentable, hautaine, originale et excitante comme il lui semblait qu'une épouse moderne devait être.

Il ne se rendait même pas compte qu'il souhaitait voir jouer à Nicole un rôle absolument irréalisable. Il la désirait à la fois excentrique et rigoriste, ayant l'air hautain et flegmatique, en même temps qu'elle donnerait à tous l'impression enivrante d'une star à la mode ; elle devait

satisfaire, du même coup, au snobisme déliquéscent de la société moderne et à la pudibonderie rigoriste des familles anglaises...

Mais peut-être que le rêve d'Harry était tout simplement fait de logique masculine : une femme à soi seul, que tous les hommes envieraient, et qui écraserait toutes les autres femmes par ses dons merveilleux ! Une reine de beauté, admirée de tous et qui, au milieu des hommages multipliés des hommes, ne verrait et n'admirerait que son mari... Un ange, quoi !... ou un rêve, plutôt...

« Oui, un rêve !... Le rêve de tous les hommes très jeunes, peut-être... »

Sans qu'il s'en rendît compte, Harry était encore à l'âge de l'inexpérience et, sans le savoir, il demandait l'impossible au destin !

Pensait-il à ces choses devant l'apothéose du soleil couchant, lorsque soudain sa jeune femme, blottie contre son épaule, frissonna ?

Machinalement, il posa sa joue sur les fins cheveux que le vent, parfois, poussait jusqu'à ses

lèvres.

– Ma petite fée...

– Rentrons, voulez-vous, Harry ? proposa Nicole.

– Pourquoi, chère petite chose ? N'êtes-vous pas confortable, ici ?

– Oui, contre vous, ainsi, c'est si bon ! Mais je ne me sens pas bien.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je ne sais... Peut-être ce ciel tragique, cette mer sournoise illuminée de sang...

– Vision splendide...

– Qui me cause une impression désagréable : j'ai le cœur serré par une appréhension.

Et très bas, d'une voix étouffée, avec un nouveau frisson, elle murmura :

– J'ai peur.

– Oh ! *darling* ! de quoi ?... Dans un si beau décor !

Mais la jeune femme s'étonnait elle-même de

cette anxiété nerveuse qui l'étreignait :

– Figurez-vous, Harry, que je n'ai pas reçu de nouvelles de mon père depuis huit jours... Dans sa dernière lettre, il me disait être très fatigué.

– Il travaille beaucoup...

– Oh ! maintenant, les chasses sont finies... Habituellement, pour lui, c'est la bonne saison : celle qui suit les grands froids et précède les élevages.

– Alors, il pourra vous écrire longuement.

– Oui, il aurait dû... mais il ne l'a pas fait !

– Vous avez du vague à l'âme, petite chérie.

Ils étaient seuls dans la pergola ; d'un geste protecteur il lui entoura les épaules de son bras et la sentit toute tremblante. Alors, ce grand garçon solide qui ne connaissait rien de la maladie, ni même des impressions nerveuses, eut, lui aussi, une crainte vague en sentant ce petit corps brûlant frissonner contre lui.

« Qu'est-ce qu'elle pouvait avoir, ce soir, sa petite Nicole ?... Malade, la petite fée ? »

Instinctivement, il la serra plus fort. En un éclair, il venait d'avoir la vision de l'enfant fragile enlevée à son affection par un mal subit et implacable... Tout son être fut en émoi et, à l'anxiété pénible qui le secoua, il comprit quelle place elle tenait malgré tout dans sa vie, la candide petite compagne dont la joyeuse ingénuité l'agaçait quelquefois.

– Rentrons, chérie, puisque ainsi vous voulez, offrit-il lui-même.

Il l'enveloppa dans son grand manteau de fourrure légère ; puis, la portant presque, il l'aida à gagner leur auto.

Quelques minutes après, ils étaient à Beaulieu, devant la porte de leur hôtel.

Le reflet du ciel sanglant empourprait la mer et la côte d'une tragique lueur d'incendie.

Dans le hall, le petit chasseur remit discrètement à lord Blackenfield une dépêche portant la mention « personnelle ».

Nicole était déjà dans l'ascenseur ; Harry la laissa monter seule, et ouvrant le télégramme, il

lut ceci :

« Grammont subitement très malade. Prévenez Nicole avec précaution et prenez, tous deux, prochain train. Vous attends.

« La Muette. »

Le jeune lord eut un mouvement de mauvaise humeur non dissimulée.

« Quelle tuile !... Quel contretemps fâcheux ! »

Ce brave père Grammont aurait bien dû les laisser tranquilles, maintenant ! Il n'avait surtout pas besoin de rappeler son existence d'une aussi désagréable façon...

« Prévenir Nicole !... Voilà qui va être amusant et commode, dans l'état de nervosité où elle est ce soir ! »

Pour ne pas la rejoindre tout de suite, il se retrancha, comme il arrive aux hommes de le faire instinctivement, en pareil cas, derrière

l'organisation des détails matériels : heures des trains, ordre à donner pour faire prendre les billets et retenir deux sleepings. Cela lui faisait gagner un peu de temps.

Enfin, il se décida à monter retrouver sa femme.

Elle était pelotonnée dans un grand fauteuil, encore vêtue de sa fourrure.

Dès qu'elle vit paraître le jeune homme, elle tourna vers lui son regard alangui.

– Que faisiez-vous donc, Harry ? Pourquoi ne montiez-vous pas ? demanda-t-elle.

Et comme il cherchait une réponse sans la trouver, elle ajouta, soudain anxieuse :

– Que se passe-t-il, Harry ? Il vous est arrivé un ennui... Si, si, il y a quelque chose ! Vous essayez de prendre un air naturel, mais vous ne savez pas me tromper. Oh ! dites... dites vite !

Une nervosité anormale la secouait toute, et Harry, apitoyé, ne pouvait rien dire qui la rassurât. Avec pitié, il alla vers elle et la prit dans ses bras.

– Ma petite Nicole, fit-il doucement.

Tout à coup, elle vit le papier bleu que son mari avait maladroitement gardé à la main.

– Une dépêche ! Mon père !... Mon père est malade !

Elle saisit le télégramme avant que Harry eût eu le temps de prévoir ce geste.

Et elle lut...

– Ah !

Ce fut un cri déchirant... Puis, la voix brisée d'émotion, elle balbutia :

– Il est très mal... très mal ! Je le sentais depuis tantôt... J'avais le pressentiment d'un malheur...

Elle ne pleurait pas. Les yeux agrandis et fiévreux, elle se leva :

– Il faut partir.

– J'ai fait retenir nos places, dit enfin Harry, que cette scène dramatique troublait désagréablement. Nous partirons dans une heure... Mais calmez-vous, *darling*. La Muette

aime beaucoup votre père... Il alarme lui-même et vous aussi... beaucoup trop... Calmez-vous, *darling* !

Calme ! Oh ! Nicole était calme... bien calme ! Les yeux secs et fixes, le visage crispé, elle s'était laissée tomber dans le fauteuil. Et maintenant, elle était immobile... calme, en effet : assommée par le coup !

Ce fut ainsi que la petite Lady Blackenfield, qui n'avait que dix-huit ans, une âme d'enfant et un cœur mal aguerri contre les coups cruels de la vie, fut avertie, avec précaution, du danger mortel où se trouvait son père adoré.

Ils avaient voyagé toute la nuit, et dans le confortable sleeping où elle était étendue, Nicole n'avait pas fermé les yeux.

Maintenant, par cette froide matinée que la pluie assombrissait encore, ils arrivaient au château de la Muette.

La limousine s'arrêta devant le perron, où le duc les attendait :

– Ma petite Nicole... Ma chère petite cousine...

Il avait pris paternellement la jeune femme dans ses bras et répétait :

– Ayez du courage, mon petit enfant ! Ayez du courage !

– Mon père est mort !

À cet accueil affectueux, Nicole avait compris...

Certes, le duc de la Muette avait toujours témoigné à la jolie fille de Grammont une amitié protectrice. Mais, depuis son mariage, puisque le fait accompli l'avait fait, bon gré mal gré, entrer dans sa famille, il affectait de la traiter avec une parfaite courtoisie, à la fois comme une grande dame et comme sa cousine. Cependant, il n'avait jamais eu, vis-à-vis d'elle, un tel élan de pitoyable affection comme on n'en a que pour ceux qui sont destinés à souffrir.

– Mon père est mort !...

La jeune femme avait jeté ce cri désespéré, puis, à bout de forces, à bout de nerfs, elle s'était évanouie.

Trois jours après, blottie dans un coin du grand divan, parmi les coussins de cretonne fleurie qu'elle-même avait cousus quelques mois auparavant, dans ce studio qu'elle avait arrangé si joyeusement pour elle et pour son père chéri, la petite lady Blackenfield pleurait désespérément.

Elle avait l'impression d'un grand vide dans la

tête... un grand trou où s'agitaient, passant et repassant sans trêve, les scènes pénibles de ces derniers jours : son père sur son étroit lit funèbre, dans cette petite chambre nue qui ressemblait à une cellule de moine. Elle revoyait son beau visage un peu rude solennisé par la mort et comme sculpté dans l'ivoire.

Son père n'avait presque pas souffert, on le lui avait affirmé, la fin ayant été rapide.

Grammont était encore, après quinze ans passés, une victime de l'affreuse guerre. Comme beaucoup de « gazés », il avait les poumons atteints profondément sans qu'il y parût au-dehors ; et une embolie l'avait emporté en quelques minutes, au cours d'une bronchite sans gravité apparente.

Peut-être avait-il redouté cette fin, car ce cas n'est pas rare parmi les « gazés ». Cette inquiétude avait sans doute été la principale raison qui lui avait fait accepter le mariage de Nicole :

« S'il venait à disparaître, la petite aurait un protecteur... la petite serait riche et heureuse !... »

Riche ?

Oui, certes !

Mais heureuse ?

Hélas ! Qui peut garantir le bonheur ?

Maintenant, la jeune femme revoyait les funérailles émouvantes : tout l'équipage y assistait en tenue, depuis le duc de la Muette, le maître, jusqu'aux gardes et petits valets de chiens de relais. Tous les paysans des fermes et des villages voisins étaient également venus apporter un dernier hommage à l'homme juste qui avait réussi à gagner leur sympathie et leur estime...

Il était si bon, ce père bien-aimé !

Nicole pleurait...

Harry était venu s'asseoir à côté d'elle et la regardait de cet air stupide qu'ont ceux qui ne comprennent pas.

Le jeune lord, en effet, ne pouvait imaginer qu'une femme de moins de vingt ans, jolie, élégante, – et surtout, mariée à un type aussi chic que lui ! – pût avoir une telle affection pour un homme comme ce Grammont.

« Un être très ordinaire... un garde-chasse, après tout ! »

Certes, il n'osait pas encore exprimer textuellement à Nicole un pareil étonnement ; mais la jeune femme sentait d'une façon obscure que son mari ne partageait pas sa peine, qu'il ne la comprenait même pas ! À cause de cette sorte d'indifférence, l'orpheline n'éprouvait aucun réconfort de la présence du jeune homme auprès d'elle.

– Nicole... Nicole chérie..., voulez-vous ne plus pleurer ? disait-il maladroitement, en lui prenant la main. Je n'aime pas vous voir comme une chère malheureuse petite chose... Regardez-moi... Si, je vous prie, regardez-moi et souriez-moi... *darling* !

Il cherchait à lui saisir la tête entre ses mains et Nicole leva, à la fin, vers lui, un regard embué de larmes.

Elle était touchante ainsi, mais pâle, avec des traits tirés et les paupières rougies.

Harry la trouva moins jolie et il eut un

sentiment de colère contre ce chagrin qui enlevait à sa femme un peu de ce pourquoi il l'aimait : la beauté de son jeune visage.

Ce fut d'un ton qu'il voulait encore tendre, mais qui était malgré lui agacé, qu'il lui dit :

– Écoutez, mon petit, vous avez *eu* beaucoup de chagrin, je le comprends... mais cela ne *faut* pas durer... cela n'est pas une raisonnable chose : je n'aime pas du tout les larmes.

Elle secoua la tête sans répondre.

Alors, il s'approcha plus près encore d'elle. Et il lui dit avec ce sourire d'adolescent qu'il savait ensorceleur :

– Ne pensez plus à ces tristes choses, Nicole chérie... Vous n'avez plus le père, c'était fatal et nul ne peut empêcher la triste chose... mais vous avez le mari... le bon petit mari qui vous aime. Cela remplace tout, n'est-ce pas ?

Il parlait câlinement, son bras enlaçant les épaules de la jeune femme et tout alangui d'être si empressé auprès d'elle, il souhaitait des étreintes plus intimes pour mieux la consoler.

Mais elle secouait encore la tête et, doucement obstinée, lui disait :

– Non, Harry, rien ne remplace un père comme le mien... le meilleur des pères... aussi affectueux qu'une maman... Je n'ai presque pas connu celle-ci ; alors, lui... oui, lui a été tout pour moi ! Il a fait mon enfance si heureuse... Il m'aimait tant ! Et il est mort tout seul... loin de moi... sans mes baisers et sans que je recueille son dernier regard !

Désespérée de cette dernière constatation, elle se dégagea de l'étreinte amoureuse de son mari ; et, se rejetant sur les coussins, le visage caché dans ses mains, elle se remit à pleurer, le corps secoué de sanglots convulsifs.

Alors, Blackenfield fut exaspéré : ce chagrin de Nicole qu'il était impuissant à consoler, ce redoublement de larmes, et plus encore cette jalousie qui naissait en lui contre le mort qui, il le sentait bien, occupait toujours la plus grande place dans le cœur de la jeune femme... tout l'exaspéra !

Une colère monta en lui, brutale et froide,

comme en ont parfois ceux de sa race.

Il se leva, ne se dominant plus. Et d'un ton sec et détaché, il laissa tomber ces mots :

– Je ne comprends pas vous, du tout ! Toute cette sentimentalité française ne rime à rien... Il faut vivre avec les vivants !... Un père qui était un garde-chasse après tout... ce n'est pas, ma chère... comment dire ?... reluisant ! Le fait nous aurait gênés parmi nos relations à Londres... Il était une impossible chose de le recevoir chez nous... Chère amie, vous devez comprendre et regarder le bon côté... de tout !

Qu'est-ce que Nicole, au milieu de ses sanglots, entendit de ce singulier discours ?

Harry n'aurait pu le dire. Cela ne l'empêcha pas de continuer, emphatique et pénétré d'importance :

– Songez, *darling*, que vous portez mon nom, et que ce nom, depuis des siècles, figure au « Peerage ». Il faut, lady Blackenfield, être à la hauteur de votre titre !... Mais qu'avez-vous donc, Nicole ?

Ce n'étaient plus des sanglots qui secouaient le petit corps frêle, un tremblement convulsif l'agitait et un cri aigu et plaintif sortait de ses lèvres décolorées.

– Bon ! La crise de nerfs... Il ne manquait plus que ça !

Inconscient de l'effet déplorable que ses réflexions pratiques mais intempestives avaient produit, Harry n'y voyait qu'un nouveau sujet d'agacement.

Il n'eut plus que le désir de quitter la pièce. Cette petite Nicole était vraiment assommante, aujourd'hui.

– Delphie ! Venez vite...

Laissant sa femme aux bons soins de la vieille servante, le jeune Anglais sortit dans la forêt.

Il était furieux ! Tout allait mal dans son ménage, depuis quelques jours.

Il n'osait pas encore regretter son stupide mariage, mais, néanmoins, il convenait que sa femme ne négligeait rien pour le mécontenter et le lui rappeler...

Pendant qu'il s'efforçait par une marche rapide, en grandes enjambées, de calmer sa mauvaise humeur, la bonne vieille ranimait Nicole.

Elle lui avait lotionné le visage avec de l'eau fraîche. Maintenant, elle l'allongeait sur le divan.

Peu à peu, la petite lady reprenait sa respiration normale, la poitrine s'apaisait et un calme reposant succédait à l'état fébrile.

Longtemps, Delphie soutint la tête dolente et berça sur son cœur l'enfant fragile. Elle la soignait avec de l'affection et des bons mots, comme autrefois, quand lady Blackenfield n'était encore qu'une petite Nicou, en jupes courtes, qui venait lui faire guérir un bobo...

Maintenant que la petite Nicou était devenue « M<sup>me</sup> la baronne », la vieille femme n'osait plus l'embrasser ; pourtant, comme Nicole enfin s'assoupissait et que le sommeil réparateur détendait ses traits convulsés, Delphie prit la petite main blanche et y posa ses lèvres dévotieusement.

Marchant à grands pas sous la futaie, Blackenfield, plus calme, réfléchissait...

Il était inutile de retourner dans le Midi. Le voyage de noces avait assez duré... d'autant que maintenant, avec ce deuil, il tenait, par-dessus tout, à éviter le tête-à-tête avec une Nicole attristée et larmoyante.

À Londres, il retrouverait ses amis, son club... toutes les habitudes de sa vie de garçon, à laquelle il n'entendait pas changer grand-chose.

D'ailleurs, la *season* allait commencer et d'après ce qu'il avait entendu dire par ses amis de Biarritz, les réceptions s'annonçaient particulièrement brillantes dans la capitale britannique.

Éloigné du monde depuis des mois, par sa blessure d'abord, par son mariage ensuite, Harry éprouvait un besoin fou, une véritable frénésie, de se replonger dans cette vie factice et tourbillonnante.

D'un autre côté, le voyage, le pays, inconnu,

toutes ces distractions nouvelles pour Nicole, arracheraient la jeune femme à sa tristesse et la feraient écourter son deuil.

Quant à la femme de chambre et au chauffeur restés à Nice, Harry allait leur télégraphier immédiatement de les rejoindre en Angleterre avec les bagages.

Adieu la tristesse, finis l'idylle et les grands bois !

Le soir même, il le signifia à sa femme.

Le lendemain, les Blackenfield partaient pour Londres...

Harry et Nicole allaient s'installer dans la vie mondaine, la belle vie de luxe des familles anglaises riches !

## **Deuxième partie**

# 1

Depuis trois semaines, les Blackenfield s'étaient installés dans la sévère et somptueuse maison familiale qu'Harry possédait dans la banlieue londonienne.

Nicole n'en avait pas encore bougé.

Très fatiguée et dans un état de dépression nerveuse intense, elle avait gardé le lit les trois premiers jours. Puis, peu à peu, elle s'était levée et avait exploré sa chambre... une vaste pièce où les meubles anciens et délicats, en précieux bois de rose, du plus pur « Adam's style », et les longs rideaux de dentelles blanches lui rappelaient, en beaucoup plus grand, beaucoup plus somptueux, l'atmosphère charmante et désuète de sa petite chambre du Ragon.

Elle aimait ce cadre vieille Angleterre... « Old England », comme elle avait aimé le style vieille France du château de la Muette et comme elle

avait essayé d'aménager, en beaucoup plus modeste, le pavillon dans les bois...

Ce jour-là, dans le grand hall de la vieille demeure, lord Harry, confortablement installé dans un large fauteuil de cuir, attendait Nicole pour sortir avec elle.

Tout en suivant machinalement des yeux les volutes de fumée de son cigare, le jeune homme songeait...

La réclusion de sa femme allait finir. Sa santé semblait rétablie. À dix-neuf ans, il y a une telle réserve de vitalité que la nature triomphe de toutes les secousses.

Nicole pouvait, enfin, l'accompagner dans les visites qu'il devait faire. Il était nécessaire, et même urgent, de la présenter, tout au moins, au cercle restreint de la famille et des relations choisies... sinon, les Blackenfield allaient se faire taxer de singularité, ce qui est un risque bien grave dans la traditionaliste et formaliste aristocratie anglaise.

Justement, il y avait une occasion semi-

officielle de sortir Nicole et de juger, à la fois, de la façon dont elle se comporterait dans le monde et de l'effet qu'elle y produirait.

Harry estimait, d'ailleurs, qu'il était difficile de ne pas accepter une invitation qui venait de l'oncle même du jeune homme, d'autant plus que celui-ci le savait marié !

Cet oncle, membre de l'Académie royale de peinture, artiste très officiel et très décoré, condescendait, pour ses pairs et sa famille, à faire une exposition de ses œuvres. Il avait convié son neveu et sa nouvelle nièce au vernissage qui avait lieu aujourd'hui même.

Et Harry trouvait que c'était une excellente occasion de prendre contact : ils verraient beaucoup de monde sans avoir le temps ni la possibilité de parler sérieusement à personne. D'autant plus que Nicole connaissait très mal la langue anglaise. Cette condition plutôt défavorable, en principe, était dans l'occurrence excellente pour ne pas faire de gaffes.

Lord Blackenfield, qui attendait Nicole, commençait à trouver la pause un peu longue

quand un bruit de pas menus lui fit tourner la tête.

En voyant apparaître sa jeune femme au haut du grand escalier, il poussa une exclamation de surprise en même temps qu'une expression de déplaisir traversait son visage.

– Hello ! Qu'est-ce que c'est ?... Que faites-vous avec ce costume, chérie ?

Nicole descendait, toute petite sur les larges marches de chêne sombre. Elle était vêtue de noir et un souple voile de crêpe fixé à son chapeau enveloppait ses épaules et la drapait presque toute entière.

Son mari s'approcha d'elle. Avec une douceur un peu ironique, il observa :

– Ce n'est pas le moment d'essayer une fantaisiste robe, Nicou... Nous allons au vernissage du cher vieil oncle John Huntry... Je croyais que vous étiez prête pour sortir.

– Mais, je suis prête, répondit la jeune femme un peu troublée.

Son mari la regardait avec effarement :

– Ho !... Vous ne voulez pas dire que vous

allez sortir... comme ça habillée ?

– Mais, Harry... Je ne peux m'habiller autrement ! Vous oubliez que je suis en deuil.

– En deuil ?... Hélas ! Non, je n'oublie pas ! Mais le deuil, ce n'est pas bon... ici ! Et puis, même si c'était le mode, vous ne pouvez pas revêtir ces noires choses... Avec cela, il faut des explications... On demande qui est le mort ? Qui est la famille ? Quoi les journaux ont dit du défunt ?... Explication que je ne veux pas donner... Vous comprenez ?

Nicole avait rougi violemment.

Oui, elle comprenait et elle était, une fois encore, blessée à vif.

– Alors, *darling*... veuillez mettre une autre robe, je vous prie...

La jeune femme, immobile, regardait son mari.

Il n'y avait aucune révolte dans ses yeux ; mais il n'y avait pas non plus d'empressement dans son attitude.

– Sans retard, allez vite. Je suis pressé !

Le ton du jeune lord était impérieux, comme toujours, et Nicole, qui gardait un peu rancune à son mari de ses réflexions lors de la mort de Grammont, devenait extrêmement susceptible dès qu'il était fait allusion, même indirectement à celui qu'elle avait perdu.

– Allez vite, *darling*, mettre une robe plus claire... plus de votre âge...

– Non ! fit la jeune femme simplement.

– Oh !

Il y avait un monde d'indignation dans cette exclamation.

Harry n'avait pas senti, une seconde, ce que ses paroles ironiques et son brutal ton de maître pouvaient avoir de blessant pour le cœur de celle qui portait son nom et que le malheur venait de rendre orpheline.

Il répéta :

– Vous ne pouvez pas... vous entendez, Nicole ? Vous ne pouvez pas sortir ainsi vêtue.

– Je ne sortirai donc pas, fit la jeune femme avec le plus grand calme.

Et sans rien ajouter, meurtrie une fois de plus dans son sentiment filial et dans sa fierté personnelle, elle remonta lentement vers sa chambre.

– À votre gré, chère, répondit Harry, absolument stupéfait de la révolte inattendue de sa femme... de cette petite Nicou si aimante et si soumise !

De fort méchante humeur, il sortit de la maison et s'engouffra dans la superbe voiture qui l'attendait à la porte.

Pour sa première sortie officielle depuis son mariage, lord Blackenfield s'en allait seul, en garçon...

Geste symbolique !

Cependant, dans sa chambre, Nicole réfléchissait.

Elle avait conscience d'avoir été trop susceptible. Son geste marquait une fêlure entre elle et son mari.

C'était un rien, une de ces fâcheries sans lendemain comme il en arrive bien souvent dans

les ménages... mais ce rien était un point de départ : leur mésentente pouvait se dissoudre ou s'agrandir.

Harry ne s'en rendait peut-être pas compte. Il était souvent égoïste et brutal. Il n'avait pas l'idée que quelque chose pût lui résister ; surtout, il n'admettait pas qu'un être proche eût des sentiments ou des idées opposés aux siens. Mais, elle, avait-elle été conciliante ?

Très simpliste, au fond de lui-même, mais très formaliste à l'extérieur comme le sont souvent les Anglais, Harry était d'autant plus attaché à toutes ces coutumes, à toutes ces conventions que, dans presque toutes les circonstances de sa vie mondaine, elles lui tenaient lieu de pensées personnelles et de jugement.

Il se rapportait à l'usage anglais et à ses principes de bon ton, pour tout décider. C'était très simple.

En réalité, il était un grand enfant que la vie avait infiniment gâté en le mettant trop jeune à la tête d'une immense fortune et d'une situation mondaine des plus en vue, à Londres.

Tout cela, subitement, Nicole le comprenait...

À présent que ses réactions de sensibilité et même de susceptibilité étaient calmées, la jeune femme regrettait son mouvement de mauvaise humeur.

Beaucoup plus fine que son mari, elle analysait davantage ; se rendant compte que leur bonheur pouvait être menacé par une aussi mesquine question, elle se sentait encore prête à bien des concessions.

Puisqu'elle aimait véritablement ce jeune mari si beau et si élégant et qu'elle voulait le conserver, elle devait faire le sacrifice de son amour-propre et même masquer quelque chose de ses propres sentiments...

Avec un gros soupir, elle contempla tristement son chapeau de crêpe et son grand voile jetés sur une chaise longue... Sur la soie claire, ils faisaient une tache bien lugubre.

Cette robe sombre résumait-elle son deuil ?

Son deuil ?

Le vrai deuil est plus encore dans l'âme que

dans la couleur des vêtements.

À la rigueur, ne pouvait-elle porter le sien en blanc... sans voiles et sans crêpes ?

Son mari s'était montré si grand, si aimant en lui donnant son nom et son titre, qu'elle pouvait bien spontanément lui faire cette concession.

À ce point de ses réflexions, Nicole soupira. Elle était navrée que sa mauvaise humeur l'eût empêchée d'accompagner son mari.

Pourquoi donc, maintenant, avait-elle de pareilles révoltes ? Était-ce le fait d'une épouse sage et chrétienne ?

Si son mari se montrait quelquefois despote, devait-elle pour cela jeter de l'huile sur le feu ?

De nouveau, Nicole s'attribuait tous les torts ; sa nature docile et aimante ne demandait qu'à plier devant Harry ; et pour réparer ce qu'elle nommait « son mouvement d'humeur », elle fit enlever sans plus tarder, par sa femme de chambre, tous ses vêtements noirs : pour plaire à son mari, l'orpheline allait enfermer en elle-même, comme dans une châsse hermétiquement

close, son deuil et son chagrin d'autant plus inconsolables qu'on ne lui permettait pas de les montrer.

Sous des vêtements immaculés et clairs, l'enfant aimante acceptait d'être une fois encore la poupée parée et artificielle dont un homme faisait son joujou.

Reste à savoir si l'amour d'Harry méritait que sa petite épouse s'immolât ainsi devant lui ?

L'âme se forge au creuset de la douleur.

Avant qu'un cœur d'homme comprenne la valeur d'un sacrifice de femme, il faut qu'il ait lui-même passé par l'épreuve du chagrin et des larmes. Or, Harry n'avait jamais souffert... Il n'était pas mûr encore pour comprendre la silencieuse éloquence du geste de Nicole.

Malgré les bonnes intentions de celle-ci, la vie ne sembla pas devoir être plus gaie pour elle.

Harry ne parut pas remarquer que sa compagne s'habillait, à présent, de blanc. Au contraire, comme si la défection de l'orpheline, le

jour du vernissage de John Huntry, avait établi entre eux un principe immuable, le jeune homme ne redemanda plus jamais à sa femme de l'accompagner dans ses promenades.

Avec une sorte de frénésie calculée, il avait repris sa vie de garçon. Le matin, il partait faire sa promenade à cheval durant laquelle il retrouvait ses flirts légers avec les belles amazones de ses connaissances. L'après-midi, quand il faisait beau, il se livrait aux plaisirs du golf ou du tennis, tandis que, les jours de pluie, il passait des heures entières avec des amis, à son club.

Nicole se désolait un peu qu'il fût si souvent loin d'elle ; mais, héroïquement, elle lui souriait quand il rentrait.

Elle se levait tard et la matinée, remplie par les soins d'une toilette raffinée, passait assez vite.

L'ennui, pour elle, commençait vers l'heure du lunch, lorsque son mari ne venait pas goûter avec elle.

De plus en plus, il arrivait au jeune lord de

téléphoner qu'il restait au club.

Alors, ce fut elle qui, très affectueusement, chercha à accompagner ce mari volage.

Les jours où il déjeunait à la maison, s'il voulait bien aller au golf, elle s'y rendait avec lui... comme à Biarritz.

Elle n'avait jamais saisi l'intérêt de faire entrer une petite boule blanche successivement dans dix-huit petits trous, fort éloignés les uns des autres ; mais cela n'était pas très fatigant et Nicole s'attachait à ce jeu parce qu'elle était avec son mari... son beau petit mari qu'elle ne voyait presque plus.

Après le dîner, pris cérémonieusement en toilette de soirée, Harry sortait régulièrement chaque soir.

La *season* battait son plein.

Le jeune Lord allait parfois dans deux ou trois réunions où il lui semblait qu'il devait faire acte de présence. Il engageait vivement sa femme à sortir de son côté, comme c'est admis dans la bonne société de Londres.

Il lui avait présenté quelques personnes... À elle de se créer des amitiés et de choisir ses relations !

Nicole, très timide, préférait rester à la maison.

Son deuil refoulé dans son cœur, son ignorance de la langue et des usages anglais et, plus encore, la peur d'aller chez des gens qu'elle ne connaissait que très peu... ces femmes moins jolies qu'elle, parfois laides, mais qui avaient du chic et une aisance que la petite Nicole, belle comme une fée, cependant, ne possédait pas, tout portait la jeune Française à s'isoler et à attendre en lisant quelque livre, bien souvent tard dans la nuit, le retour de l'époux vagabond.

Et voilà que sa tendresse féminine fut bientôt soumise à une nouvelle épreuve.

Harry, lorsqu'il rentrait aux premières heures du jour, se montrait souvent bizarre... généralement gai, mais d'une gaieté dont s'effraya l'inexpérience de l'orpheline. Il usait avec elle d'une tendresse excessive ou d'une brusquerie blessante... parfois brutale ! Il parlait

d'un ton saccadé... il avait des gestes malhabiles... comme un homme ivre !

– Oh ! Harry ! lui dit-elle une nuit, dites-moi que vous ne buvez pas ?... que ce n'est pas possible qu'un grand seigneur comme vous s'abaisse à un tel acte ?

Lord Blackenfield se mit à rire... d'un rire épais et niais qui glaça la pauvrete.

Et Nicole connut un tourment de plus quand son mari rentrait en état d'ivresse... Mais, parfois aussi, il ne rentrait pas du tout, et, pour elle qui l'attendait, sans pouvoir dormir tant l'inquiétude la rongait, ce fut plus cruel encore...

La jeune femme, cependant, était de plus en plus jolie. Affinée, les yeux songeurs, elle avait gagné en charme grave ce qu'elle avait perdu en exubérance.

Son mari n'était pas sans le constater et, à ces moments-là, il se réjouissait sincèrement.

« Nicole devient une vraie lady, pensait-il, émerveillé. Elle est aussi fine et aussi racée que la plus authentique grande dame anglaise. »

Il ne s'apercevait pas, le grand enfant égoïste et vaniteux, que la jeune femme faisait tout simplement de la neurasthénie et que l'anémie commençait à compliquer son état de santé.

C'est quand elle était le plus languissante qu'elle le charmait davantage par l'éclat de ses grands yeux brillant dans son visage aminci.

Il redevenait alors l'amoureux emballé et naïf qu'il était au Ragon, il restait près de Nicole, attentif, empressé, joyeux...

Pendant quelques jours, la jeune femme voyait se ranimer la flamme passionnée de ses yeux et s'épanouir sa gaieté.

Mais, plus ou moins masquée, la fêlure existait...

Le lendemain, l'homme s'évadait à nouveau et, pendant deux ou trois nuits, il ne reparaisait plus.

Quelques semaines passèrent sans apporter aucun changement dans la façon d'agir d'Harry Blackenfield. Et cependant, un jour, le visage de Nicole s'illumina d'un grand bonheur.

Depuis quelque temps, la jeune femme se sentait de plus en plus fragile et languissante. Elle éprouvait des malaises singuliers ; un rien la fatiguait, en même temps que tout son système nerveux semblait ébranlé ; enfin, elle était prise de crises de larmes absolument exagérées.

Cet état de choses l'avait décidée à aller voir un docteur.

Or, elle revint presque joyeuse de cette consultation et, tout de suite, elle réclama son mari qui, par hasard, n'était pas sorti.

Harry la trouva, revêtue d'une souple robe d'intérieur en soie mauve, étendue sur les

fourrures blanches de son divan.

– Venez vite, Harry ; asseyez-vous là, tout près de moi... J'ai une si belle nouvelle à vous annoncer !

Petite statuette fine et précieuse dans ce cadre somptueux elle apparaissait vraiment jolie et désirable. Et, comme elle ne savait pas retenir la joie intime qui la soulevait, son exaltation la fardait de rose, faisait briller ses yeux et la rendait plus délicieuse encore.

– Quoi donc, chère ? fit le jeune homme souriant devant le visage rayonnant levé vers lui.

Elle l'attira vers elle :

– Venez plus près de moi encore... que je vous annonce quelque chose de beau, de merveilleux... mon cher petit mari que j'aime.

Harry, flatté, se prêta au jeu et se pencha davantage vers la jeune femme, toute vibrante d'émotion :

– Qu'est-ce qu'il y a, ma chérie ?

Nicole attira la tête de son mari dans ses deux mains et, tout bas, elle lui murmura quelques

mots à l'oreille.

L'effet de sa confiance fut inattendu.

– Hein ! Que dites-vous ? s'exclamait Harry, en bondissant littéralement.

Toute décontenancée, la pauvre Nicole resta silencieuse.

Debout devant elle, le front barré d'un pli de mécontentement, le jeune homme répétait :

– Que dites-vous, Nicole ? Qu'est-ce qui vous fait penser cela ? Vous n'avez aucune expérience...

– Oh ! Je suis sûre ! balbutia Nicole. Vous comprenez, chéri, je pensais vous causer une grande joie...

Harry haussa les épaules avec un rire ironique.

– Alors, reprit la petite lady, je voulais être sûre... Je viens de chez le docteur !

– Aïe ! gémit le mari, navré. Alors, il n'y a pas de doute. Je suis ce qu'on appelle un heureux père !

– Oh ! oui, Harry... N'êtes-vous pas vraiment

heureux ?... Moi, je suis si joyeuse d'avoir un bébé !... un bébé de mon Harry chéri !

Elle était vraiment si rayonnante qu'elle projetait son bonheur autour d'elle sans s'arrêter à la mauvaise humeur marquée par le jeune homme.

– Heureux ? *No...* je ne suis pas ! En vérité, je ne suis pas du tout !... Je ne désirais pas un enfant, moi !... Je suis trop jeune, vous aussi... Cette histoire est déplaisante !

– Oh ! Harry... Comment pouvez-vous dire ?

Il se sentait lui-même ridicule d'être ainsi fâché pour une chose pourtant naturelle.

En voyant disparaître sur le visage de Nicole, progressivement, à mesure qu'il parlait, toute cette exaltation joyeuse, comme si l'on avait étendu un voile gris sur ses traits, Harry eut, pour la première fois, conscience que sa brutalité pouvait blesser sa femme et lui faire du mal.

Dans un vague désir de réparation, il l'embrassa plus tendrement que d'habitude, avant de la quitter.

Il allait loin d'elle, pouvoir donner libre cours à son dépit. C'était tellement grotesque, cette paternité intempestive... quand il était si jeune encore !

Nicole ne soupçonna pas l'intensité du déplaisir de son mari. Harry était si original !

« C'était une boutade, sans doute. »

Et, après tout, si le jeune homme n'était pas très content, il changerait quand le petit serait là et que la fibre paternelle s'éveillerait en lui.

Le principal pour Nicole, c'était l'enfant ! C'était ce petit être à aimer, à soigner, à voir pousser, à voir s'épanouir, jour après jour...

La petite lady resta longtemps rêveuse.

Elle imaginait le petit corps rose et potelé... Le bébé aurait les yeux clairs de Harry, il aurait son sourire.

Nicole voyait ce sourire, elle entendait le babil de la voix enfantine.

Son enfant serait sa consolation, sa raison de vivre...

Le songe était si beau que sur le visage de la future maman la joie était revenue... complètement... malgré la mauvaise humeur du mari qui, ce jour-là, semblait passer au dernier plan... tout à fait au dernier plan !

À partir de ce jour, Nicole connut des jours heureux.

Seule avec son rêve qui prenait corps en elle, elle eut des moments de joie radieuse.

Elle avait acheté la laine la plus blanche et la batiste la plus fine, et elle cousait, brodait, tricotait, combinant les plus jolis modèles de berceau et examinant tout ce qui se faisait de mieux comme layette.

Elle voulait confectionner elle-même toutes ces petites choses qui devaient servir au bébé.

– Cela lui portera bonheur ! disait-elle à la femme de chambre, émerveillée de voir une « lady » si habile à la couture.

En réalité, ces menus travaux étaient un amusement, une défense contre l'ennui qui la gagnait parfois.

Un jour qu'elle était dans son boudoir, en train de tailler de minuscules chemises dans une impalpable toile de lin, Harry entra à l'improviste.

Elle était à genoux sur les peaux de loups blancs du divan, entourée de petits tas neigeux de linge enfantin. Elle-même avait l'air de jouer et elle leva vers son mari un visage heureux.

Mais elle rencontra un regard ironique, tandis que la voix sèche de Harry demandait dédaigneusement :

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Ce sont des brassières pour le petit.

– Ah ! c'est drôle ! Ça n'a pas l'air d'une brassière, dit-il en élevant au bout de son bras un morceau de linon. Il n'y a pas de manches !

Nicole rit.

– Parbleu ! Ce n'est pas encore cousu. Attendez que ce soit fini.

– Comment ? pas cousu ? Vous achetez des choses qui ne sont pas finies ? C'est vraiment singulier !

– Mais non ! fit Nicole en souriant encore.  
J'achète l'étoffe et je les fais moi-même.

– Vous !... vous voulez plaisanter, je pense ?  
protesta Harry, qui commençait à s'impatienter.

– Non... je suis très sérieuse, répondit Nicole,  
un peu décontenancée. Cela me fait plaisir de  
faire moi-même la layette du petit.

– Vous êtes ridicule, ma chère. Tout s'achète,  
ne savez-vous pas ?

– Non, dit encore Nicole. Je préfère les coudre  
pour mon bébé, cela lui portera bonheur. ..

Lord Blackenfield s'esclaffa bruyamment.

– Oh ! ces Françaises ! s'écria-t-il. Quelle  
sentimentalité ! C'est ridicule !... Nicole, je ne  
veux pas que vous vous montriez aussi petite  
bourgeoise ! Vous entendez !... Vous êtes lady  
Blackenfield, ne l'oubliez pas.

– Voyons, Harry, essaya-t-elle d'intervenir.

Mais il continuait :

– Il y a des marchands pour vendre les  
layettes... Il y a des nurses pour s'occuper des

bébés !... N'oubliez pas !

Il marchait de long en large, dans le boudoir, visiblement énervé :

– D'ailleurs, je vous ferai souvenir... Et puis, vous ne pourrez pas faire « le ridicule » avec l'enfant... Pour les enfants, ce n'est pas bon d'être près de la maman. Notre baby sera élevé en Écosse, dans nos terres, comme j'ai moi-même été...

– Oh ! gémit Nicole.

– *Yes*, le climat est bon. J'ai été envoyé tout petit là-bas... Je suis un solide garçon ; l'enfant aussi sera !

C'était péremptoire.

Il n'y avait pas à discuter.

Nicole se contenta de pleurer en silence, longtemps encore après qu'Harry l'eut quittée...

Les mois passèrent.

La jeune femme n'était plus aussi bien portante... Elle se faisait trop de soucis.

Quelquefois, elle se désespérait vraiment à la

pensée que le petit être qu'elle couvait avec tant d'amour lui serait enlevé... qu'elle serait privée de tout le charme de cette première enfance qui réjouit le cœur des mères. Parfois aussi, contre toute raison, elle espérait que Blackenfield se laisserait fléchir. Elle ne pouvait pas croire que ce patriarche de vingt-cinq ans imposerait vraiment son autorité despotique pour séparer l'enfant de la mère...

« On ne me l'enlèvera pas au moment de sa naissance, se disait-elle aussi avec un sourire amer. On me le laissera les premiers temps. Après un moment si douloureux, il serait trop injuste que je n'aie pas de compensation... au moins quelques jours ! »

Et, avec l'enfantillage de ses dix-neuf ans, elle ajoutait :

« Pour ces quelques jours, il lui faudra un berceau... un fouillis de dentelles ! »

Mais lorsqu'il eut vent de cela, Harry haussa les épaules.

Il se trouvait très supérieur à cette enfant

sentimentale. Il avait décidé que le bébé irait en Écosse... Le plus rapidement possible serait le mieux !

Jusqu'au moment de la naissance, Nicole espéra, cependant...

Pauvre petite fille qui ne demandait qu'une chose : avoir dans les bras sa poupée vivante à cajoler...

L'enfant arriva.

– Oh ! joie ! balbutia la jeune mère. C'est un garçon !

C'était un garçon, en effet. À part cela, une petite chose informe, comme tous les bébés... sans cheveux, avec une couleur d'yeux encore mal définie... et, en guise de sourire, la grimace affreuse d'une petite bouche sans dents poussant des cris.

Nicole fut peut-être un peu déçue, mais elle n'en laissa rien voir : c'était son fils !

Elle fit encore une dernière tentative pour le conserver. À ses supplications, son mari n'opposa qu'une blagueuse ironie.

– Oh ! chérie ! railla-t-il, comment pouvez-vous aimer cette laide petite chose ? Plus tard, notre fils sera beau... Je suis absolument sûr, il ne peut être que très beau !... Pour le moment, il est affreux ! Il faut le cacher bien vite ! Laissez-lui le temps, Nicou, de devenir un charmant enfant, agréable à voir.

– Mais qui s'en occupera ? larmoyait Nicole.

– Soyez tranquille, *darling*. Mrs Berry arrive ce soir... C'est une de nos fermières de Blackenfield, elle a été ma nourrice. Vous voyez comme elle a bien réussi !

Il souriait avec son air supérieur de gamin infatué et gâté.

– Vous savez, chérie, ajouta-t-il câlinement, ma mère, lady Hilda, n'était pas une déraisonnable petite fille comme vous. Jamais elle n'aurait voulu garder près d'elle le petit monstre que j'étais... comme tous les bébés ! Quand Mrs Berry eut fait de moi un beau garçon... car je suis un beau garçon, n'est-il pas vrai, chérie ?

Il souriait, voulant la faire sourire.

– Alors, mes parents me firent revenir de Blackenfield, pour me mettre à Cambridge... De la nourrice à l'Université, tel est le programme d'une bonne éducation.

Mais Nicole ne souriait pas...

La jeune mère fut très malade pendant plusieurs jours, les émotions qu'elle avait eues ayant été très fortes, dans un moment où les femmes sont plus fragiles et ont besoin de calme et de repos.

Elle eut la fièvre, le délire, et ce fut presque inconsciemment qu'elle dit adieu à son fils.

Lorsqu'elle revint tout à fait à la santé, le petit Michaëlis était bien loin.

Et devant le berceau vide, il y avait une pauvre petite maman – presque une fillette elle-même – qui pleurait doucement.

### 3

Les mois passèrent...

Les Blackenfield avaient repris leur train de vie habituel et désaccordé.

Harry, de plus en plus indépendant, menait sa vie personnelle et fantaisiste sous les apparences de la plus absolue correction.

Il s'absentait parfois plusieurs jours de suite, sans même s'inquiéter de savoir si cela plaisait ou non à Nicole et sans penser à lui proposer de l'accompagner. La plupart du temps, la jeune femme aurait pu aller avec lui ; il s'agissait de réunions sportives ou de week-ends chez des amis, mais son mari ne le lui offrait pas.

Nicole restait au logis, pensive et résignée, l'esprit tendu vers l'enfant lointain...

Mrs Berry envoyait régulièrement des nouvelles un peu vagues, mais satisfaisantes :

l'enfant poussait bien.

Un jour, cependant, une dépêche annonça que le petit Mick était malade.

Harry se trouvait à Brighton, pour trois jours encore.

La jeune mère, folle d'inquiétude, n'attendit pas un instant. Elle partit pour Kensongton par le premier train.

Tout danger était conjuré, heureusement, lorsqu'elle arriva chez la nourrice.

Nicole s'installa cependant pour soigner son fils. Au bout de deux jours, celui-ci allait beaucoup mieux.

C'était maintenant un beau bébé de dix mois, ne rappelant plus du tout la petite créature rouge et ridée du jour de sa naissance.

Nicole fut en extase.

Mick était superbe avec ses grands yeux bleus et le léger duvet qui estompait sa tête ronde.

Lorsque la fièvre fut passée, l'enfant retrouva sa gaieté. Il riait aux éclats, montrant quatre

belles petites dents toutes neuves à la jeune mère, qui jouait avec lui sans se lasser.

Pour que Nicole fût plus près de son fils et parce que le château, en hiver, n'était ni ouvert ni chauffé, Mrs Berry lui avait préparé la plus belle chambre de la ferme.

La jeune femme, entourée d'attentions et de soins par la fermière et sa fille Tattie, se sentait vraiment heureuse ; elle avait retrouvé son fils, elle ne songeait plus à s'en aller ; il lui semblait que rien ne pourrait plus l'arracher à la douce créature.

Mais, à la campagne, les nouvelles vont vite ; elles volent de bouche en bouche et franchissent de grandes distances.

Le troisième jour de son départ chez la nourrice, Nicole vit arriver Ralph, l'ami de Harry, jadis rencontré à Biarritz et dont elle avait gardé un sympathique souvenir.

Elle le reçut avec un vrai plaisir.

— Par quel heureux hasard vous trouvez-vous ici ? demanda-t-elle.

– Oh ! lady Blackenfield, ce n'est pas tout à fait le hasard. Je suis camarade d'enfance de Harry et nos terres se touchent. J'ai appris à Kensongton que vous étiez ici... Je suis venu vous demander la permission de vous saluer...

– C'est très gentil et je suis contente de vous voir.

– Je serai heureux aussi de faire la connaissance de monsieur votre fils, ajouta-t-il en riant.

Le bébé lui réserva l'accueil le plus charmant. Il semblait qu'une sympathie naturelle unissait le petit être faible et gracieux à ce grand garçon au teint bronzé qui avait parcouru la moitié de la terre.

Nicole, qui était sentimentale, songea que Mick prenait Ralph pour son père.

Elle en eut une crispation au cœur : Harry ne se souciait pas de son enfant, il n'était jamais venu le voir... Privé d'affection paternelle, le bébé faisait fête à un étranger, et celui-ci, bien qu'aucun lien ne l'unît au petit, trouvait ce

dernier adorable.

La jeune mère poussa involontairement un gros soupir que Ralph surprit.

À la dérobée, il examina le petit visage mélancolique et pâle qui s'efforçait de sourire à l'enfant.

Sans qu'il se rendît compte de l'impression de pitié qui monta en lui, Ralph sentit sa poitrine se dilater sous une sorte d'émoi fraternel.

– Vous connaissez l'Écosse, lady Blackenfield ? demanda-t-il.

– C'est la première fois que je viens ici.

– Alors, je serais heureux de vous en faire les honneurs. Si vous voulez bien m'accepter comme guide, je vous ferai connaître notre beau pays des Hautes-Terres, pittoresque et mystérieux.

– J'accepte volontiers, fit-elle spontanément. Vous me parlerez de Harry quand il était enfant, et vous me montrerez le coin qu'il préférait.

Ils prirent rendez-vous pour le lendemain... tout simplement, comme deux vieux camarades qu'aucune arrière-pensée ne trouble.

Après avoir fait un grand tour, le matin, du côté des lacs, ils allèrent prendre le lunch au manoir de Ralph, vieille construction très typique de l'ancienne architecture écossaise, avec son toit vieillot, ses fenêtres irrégulières et ses murs de forteresse.

L'après-midi, ils explorèrent une belle route de montagne, prirent le thé dans une élégante auberge de Kensongton, et finalement terminèrent la soirée à la ferme de Mrs Berry, près du formidable feu de la grande cheminée, en évoquant les souvenirs d'enfance de Ralph, où le nom de Harry revenait à chaque instant.

La jeune femme écoutait avec un intérêt passionné le récit du jeune homme. L'heure passait... une heure très douce, au coin de ce feu patriarcal...

Nicole avait pris son fils dans ses bras et elle serrait contre elle, tendrement, d'un geste protecteur et enveloppant, cette petite chose frêle et sans défense qui serait un homme plus tard... un homme beau et brutal comme Harry !... mais qui, ce soir, n'était rien d'autre que son petit

enfant, endormi avec abandon sur son bras nu.

Le groupe de la maman et de son bébé était si charmant ainsi, éclairé par la lueur rose du foyer, sur le fond obscur de la salle, que Ralph ne put s'empêcher de rester rêveur un instant devant cette grâce touchante.

– Vous me rappelez une madone italienne que j'ai vue jadis dans une petite église de Toscane, finit-il par dire, comme malgré lui. Je ne sais plus quel en était l'auteur... Peut-être n'est-il pas très célèbre. Mais le jour où il a peint cette Vierge, il a fait un chef-d'œuvre ! Il a trouvé l'expression du sentiment maternel, rien que dans le geste du bras et dans le regard heureux et triomphant des yeux.

Il la regardait, comme on regarde un joli tableau, et répéta :

– Oui, c'est bien ainsi... tout à fait ! C'est étrange comme cela vous va bien, lady Blackenfield, de jouer à la poupée avec un bébé vivant.

C'était la seule familiarité qu'il s'était permise

de la journée ; mais le ton restait celui d'une franche camaraderie, tout à fait correcte, comme les Anglais savent la comprendre.

– Harry est un heureux père, reprit-il au bout d'un moment. Il doit être fier : son fils est si beau !

Le visage de Nicole s'altéra un peu.

Elle avait eu un éclair de triomphe devant l'admiration de Ralph qui allait au jeune Mick ; mais un léger voile était venu bien vite en atténuer l'éclat, aux dernières réflexions de l'Écossais.

– Harry est un bien jeune papa, répondit-elle doucement. Un bébé, ce n'est pas un assez gros personnage pour flatter l'orgueil d'un homme... Vous verrez plus tard... vous-même, quand vous serez papa !

– Si mon fils a une maman... qui soit comme vous, lady Blackenfield, je voudrai me régaler, tous les jours, de leur double présence sous mes yeux.

Nicole ne répondit pas ; quoi qu'elle eût dit

eût été un blâme contre Harry, et la petite épouse n'aurait jamais permis à ses lèvres de le prononcer.

– Ce n'est pas pour bien longtemps que je suis une maman, murmura-t-elle un peu pensive et comme si de mêler son absence à celle de son mari atténuait les torts de celui-ci, je pars demain...

– Déjà, demain ? protesta Ralph. Ce n'est pas possible ! Vous n'avez vu qu'une partie de la région que nous devons explorer... Votre guide ne vous laisse pas partir ainsi, savez-vous !

Nicole hésita un instant, fortement tentée.

« Son fils ! son petit enfant !... Allait-elle vraiment pouvoir le quitter demain ? »

Personne ne l'attendait à Londres... pas même Harry ! Elle comptait si peu dans la vie de son mari... et, en dehors de lui, elle ne se connaissait pas une amitié. Passés les murs de sa somptueuse et triste maison, elle n'avait même pas une relation agréable ! Dans les diverses réunions mondaines où elle était allée avec lord

Blackenfield, elle n'avait guère fait que recueillir les regards perfidement admiratifs des hommes et ceux sournoisement jaloux des femmes, le tout voilé et dissimulé sous une banalité du meilleur ton.

Rester ici... encore un jour ? faire encore une autre jolie promenade avec ce gai compagnon ? Et surtout, retrouver au retour l'adorable petit enfant ? Comme c'était tentant !

Mais non, il ne fallait pas ! À Londres, il y avait Harry qui, peut-être, serait mécontent.

Et ce fut en souriant bravement qu'elle répondit à l'invitation de Ralph :

– Non, sir Conway... Vous comprenez, c'est impossible ! Harry m'attend... Il a hâte, lui aussi, d'avoir de bonnes nouvelles de Mick... Je dois rentrer.

Elle était un peu rose du léger mensonge et Ralph la trouvait charmante ainsi.

Il murmura :

– Me permettez-vous au moins, lady Blackenfield, d'aller vous saluer à mon prochain

passage à Londres ?

– Oh ! oui ! avec grand plaisir ! s'écria-t-elle vivement et sans aucun souci du protocole.

Ils se séparèrent en bons camarades, Nicole était contente de cette promesse de le revoir : une vraie sympathie, dans son isolement, c'était une richesse qu'elle avait ignorée jusque-là.

Le train d'Écosse arrivait à Londres dans la nuit.

À Euston, Nicole, qui ne s'était pas annoncée et que personne n'attendait, avait pris un taxi et s'était fait conduire chez elle.

La vaste maison était tout entière sombre et silencieuse, à l'exception du hall faiblement éclairé où sommeillait un valet de pied, attendant le retour du maître.

À la question de la jeune femme, l'homme, impassible et respectueux, répondit que lord Blackenfield n'était pas encore rentré de son club, où il avait dîné.

– Bien ! dit Nicole. Avertissez-le, dès son retour, de mon arrivée.

Elle monta dans sa chambre et commença à se déshabiller.

L'immense pièce était si vide, elle lui donnait une telle impression de tristesse et d'abandon, que la petite lady alluma toutes les lampes du plafonnier et toutes celles des murs.

Malgré cette éblouissante clarté, une vague terreur demeurait au fond d'elle... L'atmosphère hostile du foyer vide ? la tristesse d'avoir quitté le petit Mick ?... ou un mauvais pressentiment qu'elle n'aurait su définir ?... Nicole était mal à l'aise.

Elle venait d'achever sa toilette de nuit dans la salle de bains, lorsqu'elle tressaillit au bruit d'un pas qui s'approchait.

Elle rentra vivement dans sa chambre... C'était Harry !

Nicole eut, en le voyant, une seconde de soulagement, presque de joie.

Le sourire aux lèvres, elle s'avança à sa rencontre. Mais son élan fut coupé net par l'accueil glacial et l'aspect étrange de lord Blackenfield.

Le visage dur et le regard fixe, il ne répondit

rien tout d'abord à l'exclamation affectueuse de sa femme, puis, croisant les bras, il articula d'une voix qu'elle reconnut à peine :

– Voulez-vous m'expliquer ce que tout cela signifie, Nicole ?

– Quoi donc ? murmura-t-elle, ahurie de son ton et de ses manières.

– Comment, quoi donc ? Mais, tout ! Votre départ, d'abord ! Étiez-vous folle de partir ainsi ?... Sans me demander mon avis ?

Il était très rouge et avait le visage mauvais des soirs où il était un peu ivre... ce qui lui arrivait encore quelquefois.

Nicole essaya de lui parler doucement, pour ne pas l'irriter davantage :

– Vous savez bien, Harry, que vous étiez absent lorsque j'ai reçu la dépêche de Mrs Berry.

– Ce n'était pas pressé !

– Comment ? pas pressé ? L'enfant était malade !... Est-ce que je pouvais attendre ?

– Oh ! oh ! ricana-t-il. Malade !... pas bien

malade, je pense ! Il est guéri, n'est-ce pas ?

– Oh ! oui, fit-elle, redevenue joyeuse à la pensée de la guérison de son petit Mick. C'était une fausse alerte, heureusement !

L'homme eut de nouveau un rictus ironique. Il jeta :

– Une fausse alerte, très bien !... Et le rendez-vous, c'était une fausse alerte aussi ?

– Quel rendez-vous ? dit la jeune femme, sincèrement étonnée.

– Vous comprenez ! Inutile de mentir, reprit Blackenfield brutalement.

Malgré sa volonté de rester calme, Nicole sentit une émotion et une angoisse la gagner, comme devant un péril inconnu.

– Je vous en prie, Harry, expliquez-vous nettement. Je ne comprends rien à vos allusions, ni à vos questions. De quoi s'agit-il ?

Il haussa les épaules.

– Ah ! vous ne savez pas ! Vraiment ?... et le Parrot-Sun, vous ne connaissez pas non plus ?

– Le Parrot-Sun ?

– Non... vous ne connaissez pas ?  
Mensonge !... Vous n'avez jamais pris le thé à Kensington ?... au Parrot-Sun ?

– Ah ! oui ! s'écria la jeune mère avec un vrai soulagement.

Enfin, elle comprenait ! On sortait de l'énigme.

Elle avait, en effet, pris le thé dans cette charmante et rustique auberge du Perroquet, avant de rentrer chez Mrs Berry.

Il y avait là deux jeunes automobilistes. Peut-être étaient-ils connus de Harry. Rentrés immédiatement à Londres, ils avaient pu lui parler de cette rencontre.

Elle comprenait et se réjouissait naïvement de pouvoir expliquer à son mari que c'était avec Ralph Conway, l'ami de Harry !

Elle répéta :

– Ah ! oui ! je comprends. J'ai pris le thé avec votre ami, sir Conway.

– Ah ! ah ! ricana encore Blackenfield. Nous y voilà...

– Quoi ?... que voulez-vous dire ?

– Vous avouez, maintenant, le rendez-vous  
Vous ne dites plus : je ne sais pas...

– Mais, Harry, quel mal y a-t-il à cela ? Je vous dis que j’ai pris le thé avec Ralph, au retour d’une bonne promenade qu’il m’a fait faire sur les terres de Blackenfield.

Elle s’arrêta devant le visage, congestionné par la colère et par l’alcool, de son mari qui se penchait vers elle menaçant.

– Ah ! cria-t-il. Ah ! ah ! une bonne promenade ! C’est pour cela que vous partez !... pendant que, moi, je suis absent ! C’est pour cela que vous prenez le prétexte de l’enfant malade !... On arrive et il est guéri !... Ah ! ah ! Et on reste quatre jours... cinq jours ! Ah ! ah ! ah !

Il ricanait toujours, inquiet, furieux et à demi inconscient.

Nicole commençait à avoir très peur.

– Je vous assure, Harry, que rien de tout cela

n'est exact... Je peux vous montrer la dépêche de Mrs Berry... Vous pouvez interroger celle-ci et lui demander si le petit Mick n'a pas eu une très forte fièvre, pendant quarante-huit heures. Cela arrive souvent aux bébés... ça vient et ça passe, quelquefois assez vite, heureusement.

Mais Harry la fit taire brutalement :

– Taisez-vous ! Vous dites des mots... tous ces mots pour me tromper...

– Non, non ! Harry ! Je vous assure...

– Taisez-vous ! Je sais ! Vous aviez rendez-vous avec Ralph et vous mentez, maintenant...

– Non ! répéta la jeune femme, indignée. Non, je ne mens pas ! Je n'ai jamais eu de rendez-vous avec Ralph, je ne savais même pas qu'il était là-bas, et sa visite a été une surprise pour moi... Voilà la vérité !

– Ta ! ta ! ta !... Et la promenade en auto ?

– J'ai, en effet, accepté une excursion avec lui pour voir Blackenfield et le pays de votre enfance. Quel mal ai-je fait là ?

– Comment ! s'écria l'autre, de plus en plus

furieux. Comment ! Vous osez me demander quel mal !... Est-ce une tenue pour une lady ?... Vous portez mon nom, ne l'oubliez pas... Vous n'êtes plus la fille du garde-chasse ! Vous ne devez plus vous conduire comme une fille de garde-chasse...

Nicole se dressa, exaspérée :

– Vous n'avez rien à me reprocher ! fit-elle, perdant patience. Je vous défends de me dire comme un reproche que je suis la fille d'un garde-chasse. Mon père était meilleur et valait mieux que vous ! C'était un homme bien élevé, qui ne buvait pas et qui n'insultait pas les femmes, lui !

– Ah ! vraiment ! Vous osez... Vous osez ! Vous me faites une défense ! Eh bien ! moi aussi, je défends !... Je vous défends de retourner au manoir de Blackenfield... Vous n'êtes pas une lady, vous n'êtes pas digne d'être la mère de mon fils... Je vous défends... vous ne reverrez pas mon fils !... vous ne verrez pas Ralph !... pas mon fils... pas Ralph... jamais... je ne veux pas... jamais !

Il écumait de rage. Ses paroles en étaient

incohérentes et confuses.

Pendant dix minutes, sans se rendre compte de sa violence et du désordre de ses pensées, il accabla la malheureuse de toutes les épithètes possibles. Il prononça de telles menaces et proféra de telles injures que Nicole, épouvantée, se blottit dans un coin, la tête cachée dans ses bras recourbés, comme un pauvre être traqué qui s'attend à recevoir un coup mortel.

Lord Blackenfield, heureusement, n'était pas de nature violente. Dans son état d'ivresse, il n'éprouvait le besoin que de faire beaucoup de bruit. Tout se bornait à des paroles.

Inconscient du mal qu'il venait de faire, il gagna sa chambre pour y dormir lourdement... du lourd sommeil des gens ivres par hasard, de ceux qui ne sont pas, en réalité, de vrais ivrognes.

Malheureusement, il laissait derrière lui une pauvre enfant complètement terrorisée qui, n'ayant jamais subi, dans sa courte existence, une scène aussi violente, était incapable de faire la part de l'ivresse dans toutes les menaces et injures dont l'avait abreuvée son mari.

Longtemps, Nicole pleura ; puis, un sommeil douloureux comme un évanouissement l'accabla jusqu'au matin.

Avec le retour de la conscience, l'horreur de sa situation apparut à la jeune femme :

« Ne plus revoir mon fils ! »

La perspective était intolérable. Jamais elle ne pourrait se plier à une telle défense !

Son fils !

Dans l'état de dépression nerveuse où l'avaient mise les derniers événements, Nicole se trouva, lors de son pénible réveil, complètement affolée.

Elle oublia les bons moments passés avec son mari, leurs étreintes, leurs baisers... Elle ne se rappelait même plus que Harry avait eu aussi de beaux mouvements : il était généreux, loyal et, avant cette nuit, avait toujours été correct avec elle.

Elle ne se souvenait de rien, sinon des paroles abominables prononcées par l'homme dans sa folie...

Bouleversée par l'absurde querelle de la nuit, terrifiée par les menaces et les injures vomies, la jeune femme, craintive et complètement inexpérimentée, perdait pied subitement comme une naufragée sans défense devant les éléments déchaînés.

Son mari, sur lequel elle comptait s'appuyer toute sa vie, lui apparaissait tout à coup comme un épouvantail.

Il était l'étranger hautain et rigoriste qui sacrifiait tout aux exigences de son orgueil ; le mari inconstant qui disparaissait plusieurs jours de suite ; le viveur impénitent, aux ivresses nocturnes ; le père indifférent qui éloignait son fils du foyer ; il était tout cela qui n'était ni beau, ni réjouissant et pour qui la petite épouse se sentait soudain l'âme ulcérée et sans indulgence...

Et c'était cet homme-là qui voulait la priver de son fils, qui prétendait séparer à jamais la mère de son enfant ?

Son enfant !

Harry pouvait-il, réellement, lui enlever son

fils ?

Elle fut la proie d'une véritable panique :

« Non ! non ! Je ne veux pas qu'on me sépare de mon petit Mick ! »

Elle se sentait prête à toutes les extrémités pour garder son enfant.

Fébrilement, elle décida d'agir... tout de suite... avant Harry !

Elle allait retourner chercher son baby et le mettre à l'abri des représailles du père inhumain. Aucune hésitation ne la retint.

La matinée n'était pas avancée, et Nicole savait qu'il y avait un train, le Flyin-Scotsman<sup>1</sup>, partant à dix heures pour l'Écosse. Elle décida de le prendre.

Sonnant sa femme de chambre, elle demanda si Monsieur était là.

Il était déjà sorti.

C'était préférable pour son projet. Elle aurait ainsi quelques heures d'avance sur son mari.

---

<sup>1</sup> L'Écossais Volant.

Elle donna des ordres pour faire rapidement une malle :

– Mon linge... mes quelques robes noires...

Elle-même rassembla, dans un sac, ses modestes petits trésors : une photo de son père, ses bijoux de jeune fille et les quelques valeurs léguées par son père, dont elle avait la disposition et qui représentaient pour elle une petite fortune. Elle laissa tous ses autres bijoux, ainsi que ses toilettes somptueuses : Harry ne pourrait l'accuser d'avoir profité de ses libéralités.

Pendant que la soubrette achevait les bagages, Nicole écrivit quelques lignes au mari qu'elle abandonnait :

« Harry, je pars ! Je ne peux supporter ni vos reproches que je ne mérite pas, ni vos menaces de ne plus voir mon fils...

« Votre fils est le mien, surtout. Moi, je l'aime alors que vous, vous paraissez vous désintéresser de lui.

« Vous ne m'enlèverez pas mon petit Mick,

vous ne pourrez me séparer de lui ! mais puisque vous accusez sa mère, vous n'entendrez plus parler d'elle, ni de lui. Adieu. »

Elle mit ce mot à l'adresse de lord Blackenfield et, sans autre explication, ne voulant même plus se servir de sa propre voiture, elle fit demander un taxi pour se faire conduire à la gare de King's Cross.

Une demi-heure après, les nerfs détendus, libérée, presque heureuse malgré tous ces brisements, elle roulait vers l'Écosse aux grands lacs, vers son enfant aux yeux clairs...

## 5

Harry était rentré chez lui, à l'heure du lunch, plein de bonnes intentions.

Il avait un vague souvenir d'avoir été, la nuit précédente, brutal et peut-être injuste. Il avait obscurément conscience qu'il avait quelque chose à réparer vis-à-vis de Nicole et il était disposé à se montrer aimable.

Il eut donc une petite déception lorsqu'il apprit que lady Blackenfield n'était pas à la maison. Cependant, décidé à être patient et conciliant, il voulut attendre Nicole avant de se mettre à table :

« Sa femme ne pouvait être bien longtemps absente ! »

Il venait donc de s'installer dans un bon fauteuil et il allait allumer une cigarette, lorsque la femme de chambre vint lui présenter en silence, sur un plateau, la lettre de Nicole...

Tout d'abord, Harry ne comprit pas. Cette révolte de la douce et timide jeune femme était quelque chose de si inattendu pour lui, que son départ ne lui apparaissait pas clairement comme une réalité.

« Nicou était une enfant... une enfant sans importance, sans décision, qui lui appartenait... Sa révolte était puérile, elle allait revenir... Il savait bien que Nicou ne pouvait vivre sans lui... sans qu'il dirigeât sa vie et pensât pour elle !... Voilà ! Nicou était française... elle s'enflammait très vite... elle se montait la tête facilement... Des paroles ! du vent !... des décisions prises sans réflexion... de la sentimentalité à tout bout de champ ! Ah ! il était bien sûr de la voir revenir ce soir... »

Puis il relut le court billet et, cette fois, il pensa moins à la petite Nicou qui était partie, qu'aux termes de la lettre qu'elle lui laissait en guise d'adieu.

« Voyons, il avait bien compris : Nicole le bravait ! Nicole osait émettre des droits sur son fils ! Elle prétendait disposer de son enfant, à

lui !... de son fils ! l'héritier de son nom !... »

Ah ! c'était cela la grande offense. Le petit bébé rose et gracieux, il ne s'en souciait point, il ne le connaissait même pas. Devant la menace de Nicole, il eut une brusque montée de colère qui le fit devenir cramoisi.

« Mon fils ! Me prendre mon fils ! »

Ce n'était pas le cœur du père qui parlait, mais son orgueil. Il avait, lui, Harry, et lui seul, des droits sur l'enfant !

« Malheur à qui oserait y toucher... même la mère ! »

Furieux, il relisait les imprudentes paroles : « Vous ne m'enlèverez pas mon fils... vous ne pourrez me séparer de lui... »

« Ah ! Elle le bravait, la folle ! Eh bien ! elle allait voir s'il est permis de se dresser contre un Blackenfield... surtout pour lui prendre son fils... son héritier !... le fils aîné ! »

Nicole avait écrit : « Je pars », sans préciser où elle allait, mais Harry n'eut pas l'ombre d'un doute, il savait bien qu'elle était partie rejoindre

l'enfant.

L'enfant ?

Et aussi... Ralph, peut-être ?

À cette idée, de nouveau un flot de sang empourpra le visage du jeune homme...

« Ralph ? »

Tout était possible !

Il se domina pour donner, au domestique qu'il avait sonné, des ordres cohérents :

– Départ immédiat... la grosse voiture de sport... Un nécessaire de toilette, seulement... Non, pas de bagages... Je ne ferai qu'aller et revenir... Faire vite, ne pas perdre une minute.

Il ne souhaitait que rejoindre Nicole... l'empêcher de reprendre son fils !... Par l'enfant, il retiendrait la mère... car elle était ridicule, sa femme, de croire qu'on peut, par simple caprice, briser aussi facilement les liens qui les unissaient...

D'ailleurs, il n'admettait pas qu'elle pût aller vivre loin de lui. Elle était son bien, sa chose, il

devait la retenir... loin de Ralph !... malgré  
Ralph !...

Il arriva au milieu de la nuit dans la paisible  
ferme de Mrs Berry.

La bonne femme, tout ensommeillée, vint lui  
ouvrir elle-même.

Elle demeura ahurie devant l'état d'excitation  
concentrée du jeune maître qui avait été, jadis,  
son nourrisson.

Lord Harry, qui était habituellement de bonne  
humeur, toujours gai et cordial avec elle, lui dit à  
peine bonjour. Tout de suite, – et de quel ton ! –  
il lui demanda :

– Lady Blackenfield ?

– Ah ! lord Harry ! Dieu vous bénisse ! mais  
vous avez dû croiser M<sup>me</sup> la baronne. Elle nous a  
quittés avant-hier, à la première heure. Ce n'est  
pas de chance !

– Je sais... je sais, ma bonne Berry. Je vous  
demande si lady Blackenfield est de retour ici ?

– De retour ? Ah ! non !... Non, je ne l'ai pas  
revue.

– Et Michaëlis ?

– Il dort, le beau bébé... Il est tout à fait bien, maintenant... M<sup>me</sup> la baronne a pu se rendre compte qu'il était bien soigné !

– Alors, il est ici ?

– Mais, naturellement... puisqu'il dort dans son berceau.

Un soupir de soulagement accueillit ces paroles.

– Ouf !

Harry avait bien fait de se hâter ainsi. Il avait brûlé la route à toute allure, relayant même son chauffeur pour ne pas perdre un instant.

Il était arrivé avant l'irréparable ! Le premier !... La folle petite Nicou n'avait pu encore mettre son projet insensé à exécution... Son mari arrivait à temps pour défendre ses droits de père et le prestige de son nom.

Maintenant qu'il était rassuré sur la présence de son fils, lord Blackenfield n'avait plus qu'à attendre la venue de Nicole... Il s'expliquerait avec elle... ils se réconcilieraient... mais elle

n'aurait pas l'enfant... Sur ce point, il ne céderait pas, car sa femme était trop inexpérimentée, trop sentimentale, trop enfant aussi... Elle verrait Mick plus tard... quand elle aurait repris sa place à Londres et que tout, à leur foyer, serait rentré dans l'ordre.

« Ah ! il allait lui montrer qu'elle devait compter avec lui, la petite Nicole indisciplinée ! »

À ce point de ses réflexions, il tressaillit :

« Nicole ?... mais où était-elle à cette heure, Nicole ? Comment se faisait-il qu'elle ne fût pas là ? »

Il consulta sa montre et calcula :

« Le train qu'elle a dû prendre, normalement, arrive tard dans la soirée à Kensongton... Néanmoins, avec une voiture ou un taxi, elle aurait pu être à la ferme peu après minuit... Et il est presque 4 heures du matin ! »

Un retard ?... un accident ?...

On le saurait.

« Ne serait-ce pas plutôt... »

De nouveau, Harry sentit une formidable colère l'envahir.

« Ne serait-ce pas qu'au lieu de courir rejoindre son fils, sa femme était allée, tout simplement, retrouver Ralph ? »

Les poings de l'homme se crispèrent.

« Ah ! cela ! »

Tout fut de nouveau chaviré en lui.

Cette seule supposition de sa femme rejoignant son ami soulevait en son tréfonds des forces redoutables, comme s'il était une brute inconsciente prête à se ruer aveuglément sur les obstacles gênant sa route.

« Nicole avec Ralph ?... Mais non, ce n'était pas possible. Sa femme était sérieuse !... Il y avait eu sûrement autre chose ? »

Mais l'aiguillon de la jalousie était en lui et dominait sa raison.

Plus il sentait qu'il avait eu des torts vis-à-vis de Nicole, et mieux il se rendait compte que celle-ci avait cent raisons de lui en vouloir et de se venger.

Devant la perspective du départ de l'orpheline, Blackenfield faisait son *mea culpa*. Il n'avait pas ménagé la jeune femme. Depuis des mois, il la négligeait ou faisait peser sur elle son lourd despotisme...

Ce n'est pas avec des procédés comme ceux-là qu'on garde l'amour d'une épouse de vingt ans.

Nicou ne l'aimant plus !... Nicou en aimant un autre !

« Ah ! ce Ralph... ce faux ami !... ce garçon si courtois avec les femmes... si empressé, si sentimental, même...

« Parbleu ! Il n'a eu qu'à paraître pour convaincre et séduire Nicole... »

Harry était demeuré, tête nue, debout, appuyé contre l'embrasure de la porte, les yeux perdus dans le vague de la campagne matinale.

Et il regardait durement devant lui la vision affolante que sa jalousie dressait en son cerveau :

« Nicole et Ralph... l'un contre l'autre... Ralph et sa femme ! »

C'était intolérable !... comme si un fer rouge

brûlait sa poitrine. Il devait se raidir pour ne pas hurler de souffrance ! Et, pour demeurer calme sous les yeux du chauffeur qui, placidement, graissait sa voiture, pour ne pas laisser deviner sa peine à Mrs Berry qui l'observait du fond de sa cuisine, il se mordait les lèvres jusqu'au sang, et ses ongles s'enfonçaient dans la paume de ses mains crispées au fond des poches.

C'était intolérable... et ce fut désastreux !

Il était incapable maintenant de dominer la fureur jalouse qui l'agitait :

« Non, il n'attendrait pas la venue de Nicole. Tant pis pour elle ! Elle ne trouverait plus son fils... Il allait partir avec le bébé et elle ne pourrait les rejoindre... »

C'était tout ce que son cerveau surexcité lui suggérait de plus sage en cette minute.

– Pas d'histoires, murmurait-il avec rage. Pas de scènes, pas d'explications... Si je restais, je tuerais Ralph et je ne suis pas sûr que je ne la tuerais pas aussi, elle, la misérable !... Je pars ! Je la place devant le fait accompli... Le fait brutal...

le fait cruel... Je me venge !... Ah ! je me venge :  
on n'attaque pas un Blackenfield !... Nicole ! oh !  
je la hais !

Toute son âme n'était que fiel ; toute sa raison  
n'était que folie ; tout son être exaspéré criait  
vengeance.

Et il ne se rendait même pas compte que, si la  
seule supposition de la trahison de Nicole le  
suppliait ainsi, c'est qu'il aimait celle-ci, qu'il  
ne pouvait pas admettre qu'un autre la lui prît et  
que la pensée de la perdre le rendait totalement  
fou.

– Mistress Berry, fit-il brusquement en se  
tournant vers l'intérieur de la maison, nous  
partons dans une heure.

– Comment ? dit la brave femme,  
sérieusement inquiète du ton et de l'étrange  
attitude de Harry. Comment ? Vous voulez déjà  
repartir, et vous n'avez pas encore vu le petit  
Mick ?

– Oh ! le baby !... j'ai le temps !

– Mais si vous partez !

– J’ai dit : nous partons.

– Comment ? Qui ? répéta Mrs Berry, de plus en plus abasourdie.

– Qui ? Mais vous, l’enfant et moi... naturellement !

– Oh ! lord Harry ! Dieu vous bénisse ! Mais vous n’y pensez pas !

– Je pense très sérieusement, mistress Berry. Je ne parle jamais pour ne rien dire ! Vous avez une heure pour faire tous les préparatifs : j’emmène l’enfant... et vous venez avec nous, évidemment, pour quelques jours...

– Et où allons-nous ?

– À notre terre de Sunner...

Il rit un peu nerveusement :

– Bonne villégiature... excellent air !

Devant l’expression complètement abasourdie de la brave femme, il consentit à ajouter :

– Je vous expliquerai plus tard, maman Berry. Pour l’instant, faites vite, s’il vous plaît. Il faut que nous soyons partis avant le jour... Et ne dites

pas à votre fille où nous allons. Je ne veux pas qu'on puisse nous rejoindre.

Il n'y avait qu'à s'exécuter.

Aidée de Tattie, mal réveillée, Mrs Berry mit dans un panier tout ce qu'il fallait pour le baby. Une heure après, l'enfant et la vieille nurse étaient enlevés par le père, dont le visage sombre et les yeux durs impressionnaient la nourrice. À toute allure, ils roulaient vers Sunner, à l'autre bout de l'Écosse.

Derrière lui, Harry laissait le berceau vide, pour punir une jeune femme qu'il croyait pouvoir oublier facilement.

Il se disait qu'il pouvait bien advenir n'importe quoi à celle qui portait son nom... Il était sûr de ne plus l'aimer... Il était persuadé, même, que bientôt il n'aurait plus de colère contre l'absente, car elle lui serait devenue tout à fait indifférente.

Mais il n'en était pas encore là...

## 6

Tattie Berry s'était installée sur le seuil de la grande porte de la ferme pour écosser des haricots.

Patiemment, elle attendait les événements.

C'était une jolie fille de dix-sept ans, avec des cheveux très blonds et des yeux pâles de Nordique. Pour l'instant son front lisse se contractait sous l'effort de la pensée. Elle essayait de comprendre ce que signifiaient tous ces coups de théâtre. L'arrivée de lord Harry dans la nuit... son visage si dur... son départ précipité avec l'enfant... sa bonne maman partie en lui laissant toute la charge de la petite ferme... leur existence paisible, toute bouleversée.

Une seule chose était certaine, c'est que la maison semblait joliment vide sans la mère, et surtout sans le babil et le sourire du petit Mick.

Et Tattie se demandait ce qui allait se passer encore.

Elle avait cru deviner que lady Blackenfield arriverait ce matin, sans se douter que son fils était parti... Le maître avait laissé une lettre pour sa femme... une large enveloppe couverte d'une grande écriture régulière et qui inquiétait la jeune fille.

Elle devinait quelque triste drame conjugal. Lord Blackenfield avait l'air si orgueilleux, si froid, tandis que la jeune lady était toute douceur et tout sourire.

Et Tattie, dans le fond de son cœur, se sentait remplie d'indulgence pour la maman de Mick, qui aimait tant son petit baby, alors que le papa n'avait même pas eu un regard pour le blond chérubin.

Mais qu'est-ce que la jeune fille dirait à la pauvre petite maman dont on avait enlevé le baby ?

Comment lui expliquer ?

Quel gros chagrin elle allait avoir, la jeune

mère !...

Tout à coup, elle sursauta.

– Bonjour, Tattie.

Lady Blackenfield était devant elle, ayant laissé la voiture sur la route et traversé la grande cour à pied.

La jeune mère souriait. Elle était heureuse, malgré tout, à l'idée de revoir son cher petit enfant et elle ne remarquait pas l'air hésitant et décontenancé de la fille de Mrs Berry.

– Il dort encore, probablement ? fit-elle, à mi-voix, pensant à son fils.

Elle entra dans la maison et se dirigeait tout droit vers la chambre de l'enfant.

Tattie pensa qu'il ne fallait pas lui laisser voir le berceau vide et, pour lui éviter cette surprise désagréable, elle lui en causa une autre tout aussi douloureuse.

– Le petit Mick n'est pas là, ce matin, madame, fit-elle doucement en l'arrêtant du geste.

Et devant l'interrogation déjà inquiète des grands yeux de Nicole, elle ajouta :

– C'est lord Blackenfield qui l'a emmené !

– Mon mari ?

– Oui, madame.

– Mais quand ?

– Cette nuit... vers quatre heures...

Nicole était devenue affreusement pâle. La robuste Tattie était près d'elle, heureusement. Elle put la soutenir jusqu'au grand fauteuil... là où, trois jours auparavant, comme une madone italienne, sous les regards émerveillés de Ralph, la jeune mère berçait son petit enfant.

Cependant, Nicole ne s'était pas complètement évanouie. Faisant appel à toute son énergie, elle levait vers Tattie un regard douloureux, mais sans larmes. Elle murmura :

– Dites-moi tout... Je veux tout savoir.

La jeune fille lui raconta l'arrivée subite de lord Harry, au milieu de la nuit, l'affolement de sa mère, les préparatifs en hâte et le départ avant

l'aube...

– Oh ! ce retard... ce retard ! Quelle fatalité !  
murmurait comme un leitmotiv la malheureuse  
mère.

Sa pensée s'accrochait à cet incident stupide  
de son voyage. Le train qu'elle avait pris était  
resté en panne, en pleine campagne, pendant trois  
heures, sans que les voyageurs sussent ce que  
cela voulait dire. À leurs questions, les employés  
haussaient les épaules, sans répondre. Plus tard,  
les mots de « grève perlée » avaient été  
prononcés... Nicole n'avait pas bien compris ce  
que cela voulait dire, car ces explications lui  
étaient données dans un anglais très rapide et  
avec un accent qui n'était pas celui de Londres.  
Finalement, ce retard du train lui avait fait  
manquer la correspondance pour Kensongton.  
Elle avait dû s'arrêter et passer la nuit dans une  
gare inconnue et, bien qu'elle eût repris le  
premier train, elle arrivait trop tard.

– Oh ! ce retard ! répétait-elle plaintivement.

Puis, elle demanda des détails à Tattie :  
comment était lord Blackenfield ? Avait-il l'air

triste ou fâché. Qu'avait-il dit ?

– Lord Blackenfield n'a pas beaucoup parlé... Il avait l'air sombre et il était très pressé... Il faisait se hâter ma mère et moi... Seulement, pendant que nous faisons les bagages, il a écrit... Voici la lettre.

Et elle tendit la grande enveloppe à Nicole qui la déchira fébrilement.

Le regard fixe et le visage blême, la jeune fille lut ceci :

« Nicole, non, vous ne m'empêcherez pas de garder mon fils. Sachez qu'on ne s'oppose pas à la volonté d'un Blackenfield. Mon fils est à moi. Il est l'héritier de la fortune et surtout de mon titre et de mon nom. Je le garde. Et je dois le garder de vous, de votre sentimentalité excessive et néfaste, de votre mentalité et de vos habitudes de petite bourgeoise.

« Si, comme je veux le croire, vous réfléchissez à vos imprudences et à vos inconséquences de conduite, vous reconnaîtrez

que vous n'êtes pas digne, ni capable d'élever mon enfant, qui sera confié à des mains plus sûres. Je n'oublie pas que vous êtes, tout de même, sa mère et que, hélas ! vous portez mon nom. Retournez immédiatement à Londres et, lorsque vous aurez repris la tenue de votre rang et votre place d'épouse à mon foyer, je ne refuserai pas de vous donner des nouvelles de mon fils. »

La lettre avait glissé des doigts glacés de Nicole... Lentement, s'affaissant sur elle-même, le regard fixe, celle-ci était tombée à terre, inanimée.

Avec un grand cri d'angoisse, Tattie se précipita à son secours ; mais la malheureuse épouse de Harry demeurait dans un état de prostration effrayant.

En vain la jeune fille essayait-elle de la consoler, de lui parler, Nicole ne l'entendait même pas.

Blessée en plein cœur dans son amour de mère et dans sa dignité de femme, elle restait terrassée

par le coup brutal que lui avait porté l'outrageante lettre.

Les phrases dures, injustes et cruelles de son mari repassaient dans sa tête, une à une. Devant chacune, Nicole avait le même mouvement de révolte et le même frémissement nerveux.

« On ne s'oppose pas à la volonté d'un Blackenfield », avait écrit orgueilleusement Harry.

Phrase formidable contre laquelle se heurtait la petite épouse de vingt ans.

Que pouvait-elle contre cette volonté implacable qui cherchait à la briser ? Rien, sinon souffrir.

Et Nicole souffrait horriblement.

Pleine de compassion devant le mal dont elle ignorait la profondeur, mais dont elle voyait les effets, Tattie ne l'avait pas quittée un instant.

La jeune fille s'était agenouillée auprès d'elle et lui avait pris doucement une main qu'elle gardait entre les siennes.

Tout d'abord, lady Blackenfield n'avait pas

paru s'apercevoir de cet humble dévouement, mais à la fin elle sembla remarquer cette timide caresse. Se penchant un peu vers la jeune fille, elle lui demanda à voix basse :

– Où l'ont-ils emmené ?

– Hélas ! madame, je ne sais pas... Ils ont pris la route du nord.

– Lord Harry n'a-t-il rien dit ?

– Peut-être a-t-il confié à ma mère le but de leur voyage, mais tous deux savaient bien que je ne pourrais pas tenir ma langue devant vous, madame, et on ne m'a rien dit, bien que j'aie questionné ma mère.

Le silence retomba.

Cependant Tattie, douce et obstinée, finit par obtenir que Nicole allât s'étendre dans le lit qu'elle lui avait préparé.

Entre les draps frais qui sentaient les herbes de la montagne, ayant bu la tisane calmante que lui avait apportée la jeune fille, Nicole se détendit un peu et tomba dans une sorte de somnolent oubli.

La nuit passa, coupée de longs moments d'insomnie permettant cependant à la pauvre petite maman de se reposer un peu.

Lorsque le jour parut, la résolution de Nicole était prise : elle allait partir !

« Oh ! pas pour retourner à Londres ! Non... ! »

La somptueuse et triste maison lui faisait horreur, maintenant, comme si ses murs avaient été ceux d'une prison ou ceux d'un tombeau...

Le tombeau de son misérable bonheur, mort avant d'être vraiment né.

« Non ! Elle partirait... Elle ne savait où elle

irait par la suite... une ville ou une autre, que lui importait ! »

Elle se leva.

Elle demanda à Tattie, qui ne l'abandonnait pas, ce qu'il fallait pour écrire. Et, sur le modeste papier à lettres de la fermière, elle écrivit ces lignes :

« Harry, de nouveau je vous le dis : je n'accepte ni vos reproches, ni votre condescendance injustifiée. Je ne rentrerai pas à Londres. Quel bonheur ai-je trouvé près de vous ? Et quel bonheur puis-je vous donner ?... Je n'espère plus rien. J'ai épuisé toutes les déceptions, je ne me sens pas le courage d'en accepter davantage. Seul, mon enfant aurait pu être une joie pour moi, il aurait pu être un lien entre nous ; en me l'enlevant, vous brisez la dernière attache.

« Vous me refusez le droit d'être une mère ; alors moi, je me refuse à être une épouse.

« Adieu... »

Nicole relut sa lettre. Une véritable détresse était en elle. Elle savait bien que sa décision allait la priver à jamais de son fils, mais la seule pensée de retourner vivre auprès de Harry la démoralisait complètement.

Elle se souvenait de sa dernière soirée avec lui, alors qu'elle se demandait s'il n'allait pas finir par la tuer, dans sa colère d'homme ivre.

« Non. C'était fini ! Elle n'avait plus le courage de s'exposer à de telles scènes ; Harry lui faisait peur maintenant, et elle se sentait si lasse... si désemparée... » C'est qu'elle n'était encore qu'une toute petite fille et c'était si abominable, à son âge, d'en être réduite à une pareille extrémité.

Alors, Nicole s'attendrit sur elle-même et elle se mit à pleurer... lourdement, avec de gros sanglots convulsifs.

Au bout d'un moment, reprenant sa lettre à son mari, elle y ajouta, sous sa signature, ces deux lignes éplorées.

« Oh ! Harry ! Je suis bien malheureuse !... Je

vous avais confié ma vie, pour toujours... Qu'en avez-vous fait ?... Et je n'ai pas vingt ans... »

Nicole s'en allait.

Très digne, maintenant que sa résolution était prise, elle ne pleurait plus... Dans ses grands yeux cernés où le désespoir s'était installé, il semblait qu'il n'y eût plus de larmes à verser, et son regard fixe paraissait ne vouloir contempler qu'une vision intérieure profondément démoralisante.

Elle s'en allait, abandonnant cette vie factice et dorée qui ne lui avait réservé que de l'amertume... cette vie qui n'était que l'apparence, que la parodie du bonheur...

Tattie l'avait accompagnée à la gare et, avec des attentions de sœur, l'avait installée dans le train.

C'était la jeune fille qui pleurait, en cette minute, car elle sentait bien que la petite maman de Mick ne reviendrait vraisemblablement pas.

Alors Nicole, qui ne voulait plus être lady Blackenfield et qui n'était rien qu'un être

douloureux et seul parmi d'autres douleurs, Nicole sentit le prix de cette amitié naïve.

Avant que le train partît, elle se pencha vers Tattie. Et ces deux êtres, presque du même âge, mais dont l'une déjà avait bu le calice jusqu'à la lie, s'embrassèrent avec émotion.

– Tattie, si vous voyez mon fils, embrassez-le quelquefois pour sa pauvre maman qui ne pourra le faire.

– Je vous jure, madame, que, si je le vois, je lui apprendrai à vous aimer.

– Merci... Tattie, n'oubliez pas.

– Jamais, madame.

Un coup de sifflet retentit.

Le train s'ébranla.

– Adieu, Tattie !

– Adieu, madame !

Très pâle, très droite, sans une larme, mais le cerveau vide comme si la folie la guettait, Nicole s'en allait... toute seule... sans son fils... loin de son mari... vers l'inconnu...

L'oiseau blessé, battu par la tempête, s'efforce  
toujours d'atteindre un autre ciel ; vers quel havre  
secourable l'enfant fragile, précocement meurtrie,  
s'en irait-elle échouer ?

Lord Blackenfield, depuis quelques heures, était nerveux et son état d'agitation semblait augmenter d'heure en heure.

Ce fait était si rare chez lui qu'il ne soupçonnait pas ce qui lui arrivait. Le solide et flegmatique garçon n'était point sensible, d'habitude, à une contrariété. D'ailleurs il ne savait guère, en vérité, ce qu'était une contrariété dans sa vie oisive et facile, rien ne venait jamais se mettre en travers de ses désirs ou de ses fantaisies. Et voilà qu'il se trouvait, tout à coup, dans cet état de déséquilibre, particulièrement désagréable, où nous met l'attente de ce qui n'arrive pas, ou l'impression d'un danger qui nous menace sans que nous puissions rien prévoir et empêcher.

Assis dans un grand fauteuil de cuir fauve, il avait ouvert une revue sportive, sa lecture

favorite. Mais, aujourd'hui, il essayait en vain de s'intéresser au dernier match de boxe ou aux épreuves éliminatoires de natation qui toujours le passionnaient. Cette fois-ci, rien ne parvenait à fixer son attention, le vague malaise qu'il avait à l'âme dominait tout sujet de diversion.

Rejetant le magazine, il alluma une cigarette et se mit à réfléchir.

Positif et sincère, vis-à-vis de lui-même, il voulait savoir d'où lui venait cette inquiétude.

Et voici qu'à cette question, une seule réponse s'imposait à lui... Depuis vingt-quatre heures, il était de retour de Sunner où il avait laissé Michaëlis aux soins de la bonne Mrs Berry... et, depuis vingt-quatre heures, il attendait Nicole qui n'arrivait pas.

« Bon ! pensa-t-il. Si ce n'est que ça, ce n'est guère la peine de me tourmenter ! Qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? »

Renversé dans son fauteuil et suivant des yeux les volutes bleues de la fumée légère, il poursuivit son raisonnement.

La jeune femme avait dû avoir une grosse déception en arrivant après le départ de son fils... La surprise pouvait avoir eu une assez vive répercussion sur sa santé.

– Nicole est si fragile, en réalité...

Cette pensée l'assombrit. Pour la seconde fois, depuis son mariage, il s'apercevait que sa femme était une enfant délicate qu'il fallait ménager.

– Tattie a dû la retenir... Elle va la soigner pendant quelques jours.

Mais cette idée de Nicole malade et soignée loin de chez elle, par une humble paysanne, lui était très désagréable.

– Une lady Blackenfield ne doit pas être exposée à de pareilles aventures... D'ailleurs, je devrais avoir des nouvelles... une lettre...

Cette espérance, à peine précisée, amena aussitôt, en réaction, cette réflexion assez déplaisante :

– Une lettre de qui ?

Nicole, un peu susceptible, n'avait certainement aucun désir de lui écrire et Tattie

n'y avait probablement pas même pensé.

Il eut, un instant, l'idée de demander des nouvelles, mais la même objection l'arrêta : écrire ou télégraphier à qui ?

– À Tattie ?

Sa dignité ne le lui permettait pas !

– À Nicole ?

Cela nécessitait vraiment des explications difficiles et par trop embarrassantes.

– Alors, il n'y a qu'à attendre !

Peut-être sa femme arriverait-elle dans la soirée... à moins qu'il n'y eût bientôt une lettre explicative...

Chose curieuse : Harry, depuis son retour d'Écosse, restait à la maison.

Lui qui, lorsque sa femme était présente, la laissait seule si souvent pour les repas, semblait maintenant ne pas pouvoir abandonner, à l'heure du lunch ou du dîner, cette immense salle à manger où son couvert unique paraissait perdu sur la grande table de chêne.

C'est lui qui connaissait, à présent, l'ennui des repas solitaires et, cependant, il ne songeait plus à aller les prendre à son club. Quelque chose le retenait dans cette maison vide sans qu'il le comprît lui-même... quelque chose qui n'était peut-être que l'anxiété et l'attente.

Le soir était tombé sans ramener Nicole. Tous les courriers de la journée avaient été distribués sans qu'aucune lettre fût venue parler de l'absente...

Fait extraordinaire dans la vie de ce solide gaillard, Harry dort mal. Il n'avait jamais eu, dans sa trop confortable existence, une préoccupation assez forte pour troubler son sommeil. Et, cependant, cette nuit-là, il connut l'insomnie et les idées noires qu'elle apporte. Il fit l'expérience de cet état d'esprit bien spécial où les pires calamités et les plus épouvantables cataclysmes semblent des choses naturelles, certaines et inévitables.

Et la plus cruelle de ces fatales catastrophes s'était gravée en lettres de feu dans son cerveau

jaloux et surexcité : « Nicole n'était pas allée rejoindre son fils ! Elle n'avait même pas été à la ferme de Mrs Berry ! Elle était partie retrouver l'autre... elle était partie avec lui, à présent ! »

Il ne doutait plus de la perfidie et de l'infidélité de Nicole : cette idée s'imposait à lui avec la force d'une conviction indubitable.

C'était logique, d'ailleurs !... presque forcé !

Ralph parlait admirablement le français, avec une aisance que lui, Harry, ne possédait pas. Nicole avait dû le trouver charmant... Si encore, après sa rencontre avec cet agréable compagnon, elle n'avait pas reçu à son arrivée à Londres la douche glacée de l'odieuse réception faite par un mari ivre...

Ah ! l'inconfortable souvenir !

Combien le pauvre Harry regrettait, maintenant, la violence et les paroles insensées qu'il n'avait pas su retenir !...

N'était-il pas naturel que la jeune femme, maltraitée, froissée et pleine de rancœur, eût fini par aller se réfugier près de ce nouvel ami si

empressé et si courtois ?

C'était évident...

Mais cette évidence, lorsque le matin arriva, Harry fut incapable de la supporter... sans certitude absolue et sans preuves !

Tout son flegme tombait devant le doute et le doute était trop affolant !

Il se sentit impuissant à rester à Londres une journée de plus dans cette attente irritante. Il lui fallait repartir, tout de suite, pour l'Écosse.

Là, il trouverait Tattie. Ne pouvant lui écrire, il la ferait parler... Il verrait lui-même sur place !... Il serait fixé enfin !

Cette résolution le laissa plus calme pour donner des ordres à son vieux valet de chambre quand celui-ci lui apporta son déjeuner. Gestes et paroles de l'autre jour furent répétés :

– Faites mettre la Bentley sport en état de marche et préparez le nécessaire de toilette, comme la dernière fois... sans rien de plus et le plus vite possible.

Le serviteur obéit immédiatement, sans faire

aucune observation, naturellement ; mais en allant téléphoner au garage, l'homme hochait pensivement la tête :

– Qu'est-ce que le jeune maître peut bien avoir ? Deux fois de suite il part en trombe, comme un homme affolé... Il est réellement changé depuis quelque temps...

Son vieux dévouement lui faisait sentir bien des choses : il y avait des nuages sur le bonheur des Blackenfield.

– Le jeune couple ne s'entendrait-il plus ? Toutes ces allées et venues présageaient du nouveau... Et pourquoi la jeune lady n'était-elle pas là quand son mari, chose extraordinaire, restait à la maison ?

Le bonhomme n'avait pas fini son soliloque que déjà la voiture se rangeait devant le haut perron et que Harry s'installait à l'intérieur.

Quelques minutes après, le véhicule roulait à nouveau à grande allure vers le nord, sans que sa vitesse excessive pût arriver à satisfaire l'impatience de son propriétaire...

Tattie était une véritable Écossaise, tranquille et raisonnable. D'ailleurs, les derniers événements l'avaient préparée à ne s'étonner de rien.

Elle vit donc arriver en trombe son jeune maître, pour la deuxième fois depuis trois jours, avec le même calme et le même visage aimable.

Cependant, elle s'étonna un peu de son air exalté.

Tout de suite, elle lui remit la lettre laissée par Nicole, en lui expliquant de son mieux les événements.

D'un geste d'impatience nerveuse, lord Blackenfield déchira l'enveloppe. Il avait l'angoisse des minutes qui allaient suivre : Nicole le menaçait-elle d'aller avec Ralph ou, ce qui serait mieux, s'excusait-elle en demandant de rentrer en grâce ?

La lecture de la lettre le désarçonna. Il avait tout envisagé, sauf la profonde tristesse et la grande dignité des lignes laissées par Nicole.

Le post-scriptum, surtout, bouleversa sa placidité :

« Oh ! Harry ! je suis bien malheureuse !... Je vous avais confié ma vie, pour toujours... Qu'en avez-vous fait ?... et je n'ai pas vingt ans... »

Des phrases pareilles étaient encore plus inconfortables que tout le reste !

Harry en avait la bouche amère et son état d'esprit en devenait catastrophique. Il n'était plus sûr du tout de ne pas être un misérable : un lord Blackenfield ne devant pas s'exposer à ce qu'une femme puisse jamais penser de lui de pareilles choses. Cette affaire se muait en véritable désastre dont tout son être intime était en effervescence.

Cette impression démoralisante sur sa propre conduite l'empêcha de réaliser, immédiatement, tout ce qu'il y avait de définitif dans l'adieu de Nicole. Il ne sentit tout d'abord que le vif des reproches de sa femme.

Et comme l'idée sournoise de Ralph rôdait en son cerveau, il s'y accrocha avec l'espoir inavoué que les torts de l'absente viendraient diminuer les siens.

Il se mit donc à poser à Tattie des questions multipliées sur la dernière visite de lady Blackenfield à la ferme.

Avec docilité, la jeune fille recommença son récit de la venue de Nicole en taxi, au milieu de la matinée qui avait suivi le départ du petit Mick.

– Seule, n'est-ce pas ? interrompit le maître avec une certaine anxiété.

– Mais oui, lady Blackenfield était seule, fit si naturellement la fille de Mrs Berry qu'il n'y avait pas à douter de ses paroles.

Il restait à expliquer le retard du train.

– Cela aussi, je vous l'ai dit, lord Harry ; vous vous rappelez bien, assurait la petite.

Et patiemment, elle se mit à redonner les explications que lui avait fournies Nicole au sujet de la grève perlée qui, cette nuit-là, avait arrêté le rapide, les signaux fermés pendant trois heures,

l'embouteillage de toutes les lignes et le retard qui en était résulté et qui lui avait fait manquer la correspondance pour Kensongton.

À mesure que Tattie parlait, le jeune Anglais se rendait compte que tout ce qu'elle disait était possible... mais ce pouvait être aussi une histoire très bien imaginée.

Il fallait savoir... d'abord pour le bon équilibre de sa conscience personnelle... ensuite et surtout parce que la pensée de Nicole auprès de Ralph était pour lui profondément déplaisante.

Il allait donc vérifier, à la gare, l'heure approximative de cette grève perlée dont aucun journal n'avait encore parlé. D'après le récit de Tattie, il pouvait, à peu près, en fixer le moment et l'endroit : la compagnie des chemins de fer ne pouvait en avoir perdu la mémoire au bout de quatre jours.

Avec plus de hâte encore qu'il n'était venu, Blackenfield quitta la ferme pour aller recueillir les renseignements désirés à la gare de Kensongton. Si le fait de cette grève perlée dont Nicole avait parlé était reconnu vrai, tout le reste

de son récit pourrait être admis comme digne de foi.

Et c'est ce qui arriva. Deux heures après, Harry était fixé. Il n'y avait plus à douter des explications fournies par la mère du petit Mick et transmises par Tattie : Nicole avait dit vrai, son retard avait été involontaire...

Alors, tous les soupçons de son mari ?

Finis, eux aussi ? envolés ou enterrés ?... Ils apparaissaient, maintenant, à Harry, bien ridicules et bien regrettables.

Nicole était innocente !...

Comment des idées aussi stupides avaient-elles pu naître dans l'esprit si pondéré du jeune lord ? Celui-ci ne comprenait pas à quels mobiles il avait obéi... ou plutôt, il comprenait seulement que la seule pensée de Nicole infidèle le rendait fou et lui faisait perdre le contrôle de ses actes...

Nicole, sa femme, sa petite Nicou était toujours digne de son amour ; Nicou fidèle, c'était le bonheur et la tranquillité retrouvés...

Ah ! le frémissement joyeux qui avait

parcouru tout son être quand le chef de gare, qu'il avait aussi interrogé sur la présence de Ralph dans le pays, lui avait dit :

– Sir Conway a quitté sa propriété depuis cinq jours... Il doit être parti sur le continent pour chasser la grosse bête, chez un ami, dans les forêts du Harz.

Cette certitude de l'innocence de Nicole était, évidemment, fort gênante pour Harry qui avait accablé celle-ci de tant d'épithètes injurieuses ; mais, en revanche, combien elle était réconfortante pour son cœur d'époux !

Tout d'abord, il constata que l'innocence de sa femme n'arrangerait pratiquement rien du tout puisque celle-ci était partie et n'était pas revenue. Et, puisqu'elle était partie seule et qu'elle n'était allée rejoindre personne, elle n'en restait que plus difficile à retrouver.

La retrouver ? Désir bien singulier chez un mari qui a tout fait pour pousser sa femme à bout ; mais il n'en est pas moins certain que c'était à présent le sentiment qui dominait Harry...

« Retrouver Nicole, lui parler, et lui faire oublier tous les mauvais moments du passé si proche, en ressuscitant les heures très douces du début de leur mariage... »

Avec un véritable étonnement, Harry s'apercevait que toutes ses pensées semblaient avoir fait volte-face, en quelques heures. Et naïvement, il s'interrogeait :

– Est-ce que je tiens réellement à retrouver Nicole par respectabilité... pour rester un véritable gentleman aux yeux d'une lady Blackenfield ? Ou est-ce que je suis amoureux de Nicole... ce qu'on appelle réellement ?

Et il concluait avec encore plus de naïveté :

– Il y a une semaine, je n'aurais pas cru... C'est tellement vexant et compliqué, cet état de choses ! Enfin, je constate : l'homme ne dirige pas le sentiment. Il faut que je retrouve Nicole... Il faut, absolument !

Et toujours en trombe, prenant lui-même le volant de la Bentley sport, pour tromper par une activité physique son immense impatience, il

reprit la route de Londres, où Nicole n'était pas revenue et où, quinze jours après, elle n'avait pas encore reparu.

Lord Blackenfield n'avait pas encore été en rapport avec un détective. Il n'avait jamais connu, d'ailleurs, aucune difficulté ; or, un détective est généralement lié à une difficulté.

Dans son imagination aristocratique, ce nom même éveillait quelque chose à la fois de romanesque et de merveilleux ; une idée réjouissante de feuilleton policier ; mais aussi, par contraste, un espoir de réussite presque surnaturelle comme on peut en avoir avec un grand médecin ou une célèbre chiromancienne.

C'est dans ces dispositions d'esprit qu'il arriva, certain après-midi, chez l'illustre Lewis, le mieux côté des détectives londoniens, celui que la haute société anglaise choisissait de préférence pour sa discrétion et son merveilleux flair de limier anglo-saxon susceptible de percer les imbroglios les mieux montés.

Harry n'avait pas voulu convoquer chez lui le célèbre policier. Il avait cette pudeur bien anglaise de ne pas vouloir étaler devant ses gens, même devant le vieux et fidèle domestique qui l'avait connu tout enfant, ce qu'il considérait comme l'affaire la plus personnelle et la plus privée : le drame intime de sa vie conjugale. Il s'était simplement fait précéder d'un coup de téléphone annonçant sa visite.

Il fut donc presque surpris d'être introduit dans un simple et moderne bureau d'affaires. Lewis, lui-même, était correct et banal comme n'importe quel particulier. Il reçut le mari de Nicole avec le mélange de courtoisie et de bonhomie réconfortante que l'on doit à un client inscrit au Peerage, c'est-à-dire à un client qui devait être sérieusement ennuyé pour venir recourir à ses lumières.

Il écouta, sans l'interrompre, les explications un peu confuses de Harry, en prenant seulement quelques notes sur un calepin.

Puis il posa de brèves questions :

– Famille ? Amis ?

À cela, le visiteur ne pouvait répondre que par la négative :

– Ma femme est absolument sans parents. De mon côté, orphelin sans frère ni sœur, je n'ai avec mes oncles et nombreux cousins que des rapports lointains, purement conventionnels et mondains.

– Et les amis ?

– Lady Blackenfield n'en possédait guère... des connaissances à peine. Il est évident qu'elle n'a pu avoir l'idée de se réfugier auprès d'aucun d'eux...

Une idée brève comme un éclair traversa son esprit :

« Ralph !... Ralph ? »

Mais non, il ne parlerait pas de sir Conway à cet étranger !

D'abord, il avait chassé cette idée. Il ne voulait plus y revenir... même dans son propre cœur... encore moins en parler et risquer de jeter l'ombre d'un soupçon sur celle qui portait son nom !

– Je ne connais aucun foyer où ma femme

aurait pu chercher un asile, affirma-t-il délibérément.

– Elle est partie en emportant sur elle une grosse somme d'argent ?

Cette question l'accabla. Déjà, il avait cherché à la résoudre.

– Je ne crois pas, fit-il d'un air sombre. Elle a laissé tous ses bijoux et elle n'a pas touché aux sommes qui étaient dans le secrétaire où, cependant, elle pouvait librement puiser pour les besoins de la maison.

– Donc, elle n'a que des ressources limitées ?

– Oui, très limitées...

– Et ses bagages ?...

– Insignifiants... une malle avec son linge et quelques robes noires... c'est-à-dire presque rien ; je n'aimais pas lui voir porter un vêtement de deuil.

– Elle avait perdu quelque membre de sa famille, récemment ?

– Oui, son père.

– Donc, elle est certainement habillée de noir.

– C'est tout à fait vraisemblable.

– Voici, enfin, un renseignement utile, fit Lewis avec une moue dubitative devant le peu de jalons que lui donnait son client.

– Lord Blackenfield, reprit le détective après un moment de réflexion, nous allons commencer les recherches, c'est entendu. Mais je ne vous cache pas que ce sera très difficile...

Comme Harry, pour stimuler son zèle, atteignait son portefeuille, l'autre retint son geste :

– Non, plus tard, quand j'aurai réussi... Si je vous parle des difficultés que nous allons rencontrer, c'est que, si lady Blackenfield a la volonté de se cacher, nous n'avons presque aucune possibilité de la retrouver...

Il hésita un instant, puis, plus lentement, reprit :

– Si, au contraire, il y a accident, crime ou suicide...

– Ah !

Harry avait sursauté avec une brusque contraction de son visage décomposé par la sinistre supposition.

– Excusez-moi, je vous prie, fit Lewis plein de compassion... Je suis obligé... vous comprenez ? Professionnellement, il faut que j'envisage tous les cas et toutes les possibilités...

– Oui... continuez, murmura le jeune homme en se raidissant pour demeurer impassible.

Le détective reprit donc le fil de ses déductions, mais en pesant davantage encore ses paroles :

– D'après ce que j'ai compris, lady Blackenfield a quitté votre ferme d'Écosse, volontairement, avec l'idée de partir et non de retourner chez elle, à Londres... Il n'y a donc pas lieu de chercher l'événement qui aurait pu, extérieurement, la retarder, ou... ou... l'arrêter... contre sa volonté. Vous comprenez ?

– Oui.

– Nous rechercherons tout de même, pour l'acquit de notre conscience, mais,

personnellement, je ne crois ni à l'accident, ni... ni au crime ! Seulement, étant donné l'état d'esprit... inquiet... déprimé, dans lequel vous me dites que cette jeune femme était au moment de son départ... n'avez-vous pas pensé... ?

Il s'arrêta, gêné pour préciser sa supposition devant ce jeune mari qui blêmissait si facilement. Mais Harry releva la tête et acheva lui-même, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre forte :

– Si j'ai pensé au suicide ?... Hélas ! oui, j'y ai pensé...

Lui aussi, il s'arrêta. La vision était terriblement pénible à envisager.

Cette crainte, déjà, l'avait hanté après qu'il avait constaté que Nicole était bien allée à la ferme de Mrs Berry. Elle y avait reçu un si terrible choc et en était partie si désespérée, que toutes les conjectures étaient permises... Heureusement, il se rappelait que Tattie lui avait répété une des dernières phrases de la pauvre petite maman :

« Je prie Dieu de me donner la force de vivre

pour revoir mon enfant...»

Cette phrase, en le crucifiant, l'avait cependant rassuré.

Il ne voulut pas expliquer tout cela à Lewis, il lui dit simplement :

– Je suis persuadé que lady Blackenfield est encore en vie. Nous devons donc repousser toute idée de suicide.

– Vous avez une raison sérieuse de conclure ainsi ?

– Oui, fit-il. Ma femme aimait son fils... Elle aime son fils, insista-t-il... Elle veut le revoir...

– *All right !* s'écria l'autre. Cela est encore une bonne indication. Par l'enfant nous tiendrons la mère !... Il faut donc garder bon espoir. Ne vous découragez pas, lord Blackenfield : nous réussirons !

Optimisme professionnel ou conviction sincère ? Quoi qu'il en soit, lorsque Harry prit congé du détective, il se sentait réconforté.

Le temps passa.

Tous les jours, Blackenfield recevait un rapport de Lewis, une simple note, plutôt, indiquant malheureusement que rien encore ne pouvait le mettre sur la voie de celle qu'il avait mission de rechercher.

Ce résultat négatif commençait à abattre la bonne humeur d'Harry ; cependant, il avait conseillé au détective de pousser l'enquête jusqu'au Ragon, où sa femme aurait pu aller rejoindre la vieille et fidèle Delphie qui l'avait connue tout enfant. Mais, quand Lewis revint de France avec la certitude que Nicole n'avait pas paru dans la région où l'ancienne servante s'était réfugiée après la mort de son maître, le jeune Anglais fut désespéré.

Rien.

Aucune trace ! Aucun espoir !

Il se sentait démoralisé... Il n'avait plus le courage d'attendre... Il était soudain las de sa vie mondaine et brillante. Que lui importait son train de vie fastueux, que Nicole ne partageait plus ? Par un étrange phénomène, celle-ci qui, lorsqu'elle était présente, ne semblait pas compter dans la vie de son mari, remplissait, à présent qu'elle était absente, son cœur et son cerveau jusqu'à l'obsession.

Au club, chez des amis, au stade même où il essayait, en se remettant au rugby, de créer une diversion, l'idée qu'il allait, en rentrant chez lui, trouver la maison vide, la pensée qu'il ne reverrait pas le sourire un peu mélancolique de sa femme, ses grands yeux brillants et naïfs, tout lui rendait cette vie à Londres insupportable.

Le solide et joyeux garçon, sans souci, et qui ne pensait jamais qu'à lui-même avec le plus naïf intérêt, se sentait devenir inquiet, nerveux, soumis à des moments de tristesse insurmontable.

Ses sentiments aussi devenaient plus subtils et plus fins. Maintenant qu'il connaissait par lui-

même la solitude et l'ennui, il comprenait mieux ce qu'avait pu éprouver sa jeune femme. Il devinait certains froissements, certaines blessures qu'il avait pu faire à ce cœur sensible dans son insouciant égoïsme.

Tout semblait le ramener à ses propres torts et un remords mal défini, mais de jour en jour plus précis, se mêlait à son regret amer de voir son foyer détruit par sa faute !

Décidément, la vie à Londres lui devenait moralement par trop inconfortable !

Il eut alors l'idée... vague d'abord... puis nette... puis impérieuse ! l'idée qui vient naturellement à tous les Anglais en mal de spleen et fait d'eux les globe-trotters que l'on rencontre sous toutes les latitudes... l'idée du départ... d'un grand voyage, très lointain, où ils espèrent guérir leur nostalgie.

Pendant quarante-huit heures, il pensa sans arrêt à cette évasion... Ce fut l'idée fixe... le besoin incoercible de mouvement et d'action. Au bout de ce temps, Harry était décidé. Sans hésiter plus longtemps, il fit retenir une cabine de luxe

dans le prochain paquebot qui partait pour Ceylan.

Cette décision le ranima ; puissance du changement et force invincible de la jeunesse, il se crut guéri de son obsédante pensée. Prévoyant et attentionné, il donna des ordres à son personnel de Londres pour que la maison restât ouverte et entretenue pendant tout le temps que durerait son absence. Il voulait que Nicole, si elle revenait, trouvât la demeure accueillante avec son air habituel : des fleurs dans sa chambre et le breakfast servi par les mêmes domestiques.

À son homme d'affaires, il laissa des instructions pour l'entretien de l'enfant, toujours confié à Mrs Berry, mais ramené dans la ferme de celle-ci, à Kensington – de l'enfant qu'il n'avait même pas songé à aller revoir ! Il prévit aussi le confort de Nicole ou supposa même que Lewis aurait seulement retrouvé son adresse. Il tenait à ce qu'une forte pension lui fût versée et qu'elle fût, surtout, mise au courant de la retraite de son fils, afin qu'elle pût voir librement celui-ci et même le prendre avec elle, si elle le désirait.

L'homme d'affaires était, de plus, chargé d'avertir télégraphiquement Harry de tous les événements qui se passeraient chez lui. Il devait enfin remettre à lady Blackenfield la lettre que son mari avait écrite pour elle avant de partir.

Cette lettre, combien Harry en avait cherché et pesé tous les termes !

Pour un caractère un peu froid et un peu réservé comme celui du jeune lord, il avait été difficile à celui-ci d'exprimer sa véritable pensée.

Il tenait à dire à sa femme tout l'amour qu'il avait eu toujours pour elle, sans bien s'en rendre compte lui-même, tant qu'elle avait été là, mais dont il ne pouvait plus douter, maintenant qu'elle était partie. Il aurait voulu aussi lui faire comprendre son regret immense de l'avoir amenée à partir... lui faire deviner le remords qu'il s'avouait à peine mais qui, pourtant, l'obsédait au fond du cœur...

Tout cela était embarrassant à dire... pénible aussi à son orgueil ! Il y avait encore contre lui la difficulté de s'exprimer en français... lorsqu'il était ému, surtout !

Il en résulta un billet court, maladroit et touchant :

« Nicole chère. Je suis triste, trop triste pour rester dans la solitaire maison où tout parle de vous.

« Pourquoi êtes-vous partie ? Je sais : parce que je suis coupable, mais je n'ai pas voulu cela... Je ne savais pas vous faire mal... autant... si fort !

« Darling, lorsque vous lirez cette lettre, vous serez revenue et tout le malheur sera fini. Mais le pauvre moi sera très loin... Je vous écrirai, Nicole, vous saurez toujours où je suis. Vous, chère, vous me donnerez de vos nouvelles si vous voulez, seulement. Si vous ne voulez pas, j'attendrai : ce sera ma punition.

« Mr Brown, mon homme d'affaires, doit s'occuper de votre matérielle vie. Il fera revenir l'enfant près de vous, si vous voulez ainsi.

« Nicole, je pense que vous lisez ceci dans la maison. Vous êtes rentrée et je suis loin dans la jungle... Vous penserez cela, *darling*... que je suis

loin... et peut-être vous m'appellerez pour me donner votre pardon.

« Me permettez-vous de vous baiser les mains, Nicole ? Ma petite Nicou... ma femme chérie...

« Harry. »

Vingt-quatre heures après, le jeune Anglais, accoudé au bastingage du paquebot *Astra*, regardait pensivement disparaître dans les fumées et les brumes de l'horizon le rivage de la vieille Angleterre.

Il songeait que vingt jours plus tard, sous le soleil brûlant, il débarquerait aux Indes... Et il y serait encore seul !... plus encore, loin de Nicole... si loin, hélas !

# **Troisième partie**

# 1

Des mois, des années ont passé...

Harry Blackenfield est enfin de retour chez lui et ses premiers pas dans la vaste demeure l'ont conduit à l'appartement de sa femme.

La grande chambre aux meubles précieux, aux fenêtres voilées de longs rideaux de dentelle blanche, semblait, dans son demi-jour, presque sombre aux yeux du voyageur habitué à l'éclatante lumière d'Asie.

Il avançait sans bruit comme dans un lieu un peu mystérieux, chapelle ou chambre de malade, profondément ému... plus encore qu'il ne l'avait prévu.

L'ambiance de ces meubles jadis familiers, dont la disposition n'avait pas changé depuis plus de deux ans, cette lumière douce et ces fleurs fraîches, tout, jusqu'à cet indéfinissable parfum

qui persiste des mois, et souvent des années, dans les pièces closes, tout lui évoquait d'une manière à la fois suave et cruelle celle qui n'était pas revenue.

Il traversa entièrement la grande chambre de Nicole et s'approcha de la commode en bois de rose et acajou du plus pur *Adam's style*. Sur le marbre luisant et patiné, des lettres s'amoncelaient. Elles étaient toutes à l'adresse de lady Blackenfield, et toutes hermétiquement fermées. Leurs timbres variaient : des Straits Settlements, en Malaisie, au royaume du Népal, à l'extrême nord de l'Inde ; mais toutes les adresses de la même écriture.

Harry les regarda pensivement, puis il les souleva par paquets... Elles étaient restées dans l'ordre de leur arrivée. C'est lui qui les avait écrites et, d'après les cachets de la poste, il pouvait refaire l'itinéraire de son long voyage aux Indes.

Ces lettres renfermaient la pensée du voyageur. C'étaient toutes celles que, fidèlement, selon sa promesse, il avait envoyées à Nicole

pour lui donner de ses nouvelles... pour qu'elle sût aussi où le trouver et l'avertir de son retour...

Presque chaque semaine, il avait écrit. Le plus souvent ce n'était qu'un court billet ou une brève indication d'adresse ; mais parfois aussi, pour intéresser à lui la jeune femme, il lui donnait de longs détails sur son voyage. C'est ainsi qu'il se rappelait lui avoir fait le récit d'une chasse au tigre sensationnelle et celui d'une réception quasi féerique chez un maharajah fastueux. Il lui avait encore parlé de Bénarès la Sainte et des hallucinantes incinérations dans la nuit, au bord du Gange, le fleuve sacré ; enfin, une autre fois, plein d'enthousiasme, il lui avait raconté – ce qui était pour lui, certainement, infiniment plus intéressant – une remarquable partie de polo, au club de Simba, avec ces jolis chevaux indigènes, souples et vifs, qu'ils ont là-bas.

Maintenant, tout cela lui semblait loin... très loin de cette chambre doucement éclairée par la lumière laiteuse que diffusaient les longs rideaux de dentelle, de cette chambre silencieuse et vide.

– Oh ! si affreusement vide !

Le jeune homme continuait de fixer son regard sur les lettres évocatrices... tous ces souvenirs... Les uns dataient de quelques mois, les autres de deux ans... et plus !

Les plus récentes enveloppes étaient très minces : Harry n'avait plus eu le courage d'écrire longuement. À force d'attendre une réponse qui ne venait pas, il avait perdu tout espoir... Puis, un beau jour, n'y tenant plus, aussi brusquement qu'il avait décidé son départ, il avait résolu de rentrer à Londres.

Que faisait-il si loin de chez lui ? Si loin du drame qui avait bouleversé sa vie ? N'avait-il pas emporté avec lui son propre cœur et ses regrets ?

Évidemment, le voyage avait été, au début, une distraction puissante, mais l'intérêt de ce spectacle exotique et pittoresque s'était épuisé. La lassitude, sous ce climat torride et déprimant, avait eu raison de la robuste constitution du jeune lord ; une sorte de langueur l'avait à la fois affiné et vieilli.

Il revenait en Angleterre véritablement changé. Dans son visage amaigri et bronzé, les

yeux clairs étaient plus profonds, mais plus encore c'étaient ses pensées, c'était son cœur qui étaient surtout transformés ; parce qu'il avait souffert et avait fini par comprendre...

Il revenait plein d'amour pour celle qu'il avait perdue et qu'il espérait, malgré tout, retrouver au foyer. Son âme était remplie de bonnes résolutions pour lui faire oublier les blessures d'autrefois. Leur vie pourrait être belle, maintenant : ils étaient encore si jeunes, tous les deux !

Durant les longues heures de la traversée, il avait bercé ses rêves d'avenir au rythme des longues vagues...

Il ne doutait pas que Nicole, avertie par un secret pressentiment, ne fût revenue l'attendre chez eux.

« Il avait songé tellement à elle que sa pensée avait dû finir par l'atteindre, n'est-ce pas ? »

Il arrivait donc le cœur plein d'amour et plein d'espoir...

Et cet amour était vain ! Cet espoir était déçu !

Nicole, depuis deux ans, n'était pas revenue !

Devant l'amas de lettres inviolées, comme devant une preuve évidente, tangible, de l'absence de la jeune femme, Harry demeurait accablé !

Soudain, il se secoua, réagissant sous une pensée en aiguillon :

« Ces lettres inutiles, dédaignées, il fallait les détruire !... Il allait les brûler. »

Déjà ses mains en prenaient des paquets pour les porter au foyer de la cheminée, quand il se ravisa :

« Quelles preuves lui resterait-il, lorsqu'il aurait anéanti cette correspondance, que ses pensées, malgré l'absence et l'éloignement, étaient allées vers sa jeune femme ?... »

Ces missives étaient les preuves de son amour constant... la seule excuse qui pût un jour émouvoir l'épouse outragée...

Alors, le cœur lourd, oppressé par son espoir déçu de réconciliation, presque découragé devant tout ce qui lui restait à faire pour regagner le

cœur de Nicole, lord Blackenfield ouvrit l'un des tiroirs de la commode ancienne et y rangea cet inutile courrier.

Soudain, une petite photo déchirée, jetée dans un coin du tiroir, attira son attention.

Elle représentait Nicole en robe de golf. Elle avait été prise à Biarritz, au début de leur mariage, par un Espagnol de leurs amis rencontré là-bas.

Mais, sur cette épreuve d'amateur, la jeune femme n'était pas seule... Lui, Harry, était à ses côtés...

Lord Blackenfield se rappelait très bien que Nicole avait déclaré tenir tout particulièrement à cette double image, parce que son jeune mari était très bien réussi et qu'ils formaient tous deux ce qu'il est convenu d'appeler « un gentil couple » !

Cependant, aujourd'hui, la photo était déchirée, et sur le morceau qu'il tenait en main, Harry ne retrouvait que les traits de sa jeune épouse.

Il chercha, machinalement, l'autre moitié du carton, car cette déchirure l'agaçait, le mettait mal à l'aise. Il avait l'impression que Nicole, avant de quitter sa maison, avait dû détruire tous les bons souvenirs... même ceux qui, comme cette photo évoquant des jours de tendresse et de bonheur, auraient dû être sacrés.

– Hélas ! elle a tout détruit... elle a fait table rase du passé... Pauvre de moi !

Et comme il ne trouvait pas le morceau qui manquait pour reconstituer l'image entière, il examina plus attentivement le débris qu'il tenait en main.

« La photo n'a pas été déchirée... elle a été découpée... avec de mauvais ciseaux... ou avec trop de hâte, ce qui a laissé des bavures et, à un œil trop superficiel, fait croire à une déchirure... Découpée !... c'est-à-dire séparée en deux... intentionnellement ! »

Le front plissé sous l'effort, il réfléchissait.

« Nicole a-t-elle voulu détruire mon effigie et conserver la sienne ?... ou... le contraire ? »

Mais non ! Si sa femme avait respecté les souvenirs heureux que représentaient les deux silhouettes côte à côte, elle ne les eût pas séparées.

– Pour garder mon portrait, point n’était besoin de mutiler l’image... à moins que...

À moins que l’absente n’eût, volontairement, abandonné cette moitié de carton.

– Dans un dessein évocateur, qui sait ?

La supposition était pénible et douce à la fois.

– Ma petite Nicou... son geste ne fut peut-être qu’un *rappelle-toi* !

Il courba la tête sous une émotion qui lui crispait la gorge.

Puis, atteignant son portefeuille, il y rangea le précieux débris, au milieu d’autres photos de Nicole dont tout un compartiment était rempli et qui l’avaient accompagné partout, en son lointain voyage.

Ah ! il n’avait pas été nécessaire que la fugitive laissât derrière elle son image pour que son mari délaissé collectionnât toutes celles qu’il

avait pu retrouver !

Le froid et flegmatique Anglais n'était qu'un homme pareil à ceux de toutes les latitudes ; devant l'absence d'une femme aimée, il avait fait comme tous les amoureux : il avait nourri sa solitude des traits chéris que le papier lui rappelait.

De près, sans doute, Nicole n'avait été qu'une compagne à laquelle il était plus attaché qu'il ne s'en était rendu compte ; mais, de loin, l'épouse dont il était privé avait été l'idole chérie qu'il avait contemplée avec passion et à laquelle il avait adressé les plus palpitants aveux.

Il était loin le temps où Harry raillait la sentimentalité de la petite Française qui lui avait confié sa vie et dont les puériles tendresses l'agaçaient. Il connaissait maintenant tous les frémissements de l'âme qui vous tordent le cœur ou le dilatent selon que vous espérez ou que vous attendez en vain.

Lord Blackenfield pouvait extérieurement rester le calme et impassible gentleman dont la société anglaise admirait la ferme et irréprochable

attitude ; seul avec lui-même et loin de tous regards, il savait à présent qu'il n'était qu'un pauvre homme capable de souffrances et de désespérances... comme tout le monde !

Et en repoussant le tiroir où il venait de ranger les lettres inviolées, le jeune lord ne se faisait pas d'illusions sur son état d'âme.

Le déclic de la serrure fermant le meuble évoqua pour lui la vision pénible d'un tombeau se refermant sur des cendres précieuses.

Un lourd soupir d'émoi souleva la poitrine d'Harry : combien de jours allaient s'écouler avant que la douce main de Nicole vînt tourner la clef du réceptacle et éveiller tous les mots d'amour enfouis dans leurs suaires de papier ?...

Nicou... petite Nicou lointaine... ne sens-tu pas, dans ton exil, qu'il te désire éperdument, celui qui n'a pas su te retenir ?

## 2

Une longue explication venait d'avoir lieu entre lord Blackenfield et Lewis dans le bureau de ce dernier.

Et le détective, devant le mécontentement de son client, essayait de se justifier :

– Je vous assure, lord Blackenfield, que je n'ai ménagé ni mon temps ni ma peine... Malheureusement, nous n'avons pu recueillir aucun indice, aucun fil conducteur... Mais si nos recherches n'ont pas produit de résultat, nous ne sommes pas découragés, mes agents et moi, et nous les continuons avec le même zèle...

– Plus de deux ans sans obtenir le moindre renseignement ! Convenez que j'ai le droit de perdre confiance en vous !

– Vous auriez tort, lord Blackenfield... Nous n'avons rien de tangible à vous montrer, mais, en

revanche, combien d'affaires avons-nous examinées pour pouvoir vous rassurer aujourd'hui ! Il n'est pas un crime, un suicide ou le moindre cadavre découvert sur la voie publique qui n'ait exigé notre examen... en Angleterre et même en France, où lady Blackenfield aurait pu se rendre. Aujourd'hui, je puis vous assurer que, à moins d'un concours de circonstances absolument imprévisibles, votre femme vit toujours... Elle ne s'est pas suicidée et elle n'a pas été victime d'un accident... Donc, normalement, nous gardons l'espoir de la retrouver.

– Je trouve, moi, que c'est bien problématique à présent !

– Pas plus qu'au premier jour... Je vous avais prévenu que ce serait long.

– Je n'avais jamais envisagé un pareil délai.

– Mais je l'avais prévu, moi ! Vous pensez bien que si lady Blackenfield a changé d'état civil et se cache sous un faux nom, nous ne pouvons la découvrir sans un hasard heureux... d'autant plus que vous m'avez recommandé la plus grande

discrétion et que je ne puis parler ouvertement de la disparition de cette jeune dame.

Et, pendant que Harry, un peu découragé, restait silencieux, le détective se mit à lui exposer le détail de ses opérations, afin de justifier les honoraires imposants accumulés depuis trois ans.

Le jeune lord demeurait immobile, le visage durci et fermé. Lewis s'inquiéta un peu de ce silence réprobateur. Il tenait à conserver un aussi riche client et multipliait tous ses arguments.

C'est ainsi qu'il insista à nouveau sur une suggestion faite au début de l'entretien :

– Je vous ai déjà dit, tout à l'heure, ce qui me semblait être le meilleur moyen d'attirer l'attention de lady Blackenfield et, peut-être même, de nous la faire découvrir.

Harry fit un geste évasif, d'un air las.

– Je n'ai plus d'espoir, avoua-t-il.

– Pardon, lord Blackenfield, de ne pas être de votre avis ! Il faut toujours espérer, parce que nous n'avons pas tout essayé... Vous n'étiez pas à Londres, je ne pouvais agir sans votre concours...

Maintenant, il me paraît que nous ne pouvons plus longtemps négliger ce moyen. Ce n'est d'ailleurs pas difficile... Je vous l'ai dit : faites revenir l'enfant auprès de vous et arrangez-vous pour que les journaux en parlent.

– Comment pourrais-je ? demanda le jeune lord en haussant les épaules.

Il était sans enthousiasme. Aucune fibre paternelle ne s'était encore éveillée dans son cœur et il avait une réelle appréhension de rappeler près de lui ce petit être qu'il ne connaissait pas et qui ne pourrait que lui évoquer de pénibles souvenirs.

– Comment ? répéta Lewis. C'est très simple : lorsque votre fils sera là, montrez-le, sortez avec lui...

– Hein ! fit Harry en sursautant littéralement. Je ne puis pas sortir avec un enfant de trois ans ! Je ne suis pas une « nurse » ! Je me rendrais tout à fait ridicule !

Sans s'en rendre compte, à présent qu'il était de retour à Londres, le jeune homme reprenait

automatiquement ses habitudes mondaines. L'idée de sortir et de paraître en public avec son petit enfant pouvait sembler, en effet, tout à fait folle à un Anglais de la haute société.

Mais Lewis était tenace.

– Voyons, lord Blackenfield, reprit-il avec persuasion, je vous assure qu'il y a des endroits où l'homme le plus chic peut se montrer avec ses enfants : le zoo, la piste de patinage, les cirques... Il vous suffirait d'y paraître... si possible, un peu régulièrement... et je me charge de vous faire surprendre par le photographe d'une revue à la mode ou de journaux quotidiens. Les faits et gestes de lord Blackenfield, retour des Indes, sont assez notoires pour justifier photos et articles dans la presse...

Harry secoua la tête avec une lassitude de plus en plus visible.

– Tout cela... tous ces ennuis ridicules... cette corvée... tout cela ne servira à rien !

– Allons ! allons ! ne soyons pas pessimistes ! Il ne faut jamais désespérer...

– Si ma femme avait dû revenir, ce serait fait !

– Hé ! C'est différent ! l'épouse n'a pas voulu se montrer, mais je suis certain que la mère ne résistera pas au désir de voir son enfant... À nous de lui en donner la possibilité.

– Bien problématique ! murmura le jeune homme, à demi convaincu.

Cependant, il ajouta :

– J'examinerai cette question... Peut-être me déciderai-je... pas tout de suite, pourtant. Je vais passer quelques jours en France... je vous verrai à mon retour, nous reparlerons de cela.

– À votre guise, lord Blackenfield... Croyez-en ma vieille expérience : dans notre métier, il faut observer les événements et les signes extérieurs ; mais il nous faut, plus encore, tenir compte du sentiment. La psychologie est notre meilleur atout ! Notez bien ceci : il faut connaître le cœur humain et miser sur lui. C'est en me basant sur cette règle que je vous dis et vous répète : l'enfant ramènera la mère ; par le premier, nous

arriverons jusqu'à la seconde ; nous avons là le meilleur et peut-être le seul moyen de réussir.

### 3

Dans le grand salon du château de la Muette, le feu flambait clair dans la haute cheminée.

Au-dehors, sous un ciel gris de printemps qu'assombrissait déjà le crépuscule, le vent courbait la cime des arbres avec ce bruit de grandes orgues qu'il prend dans les bois.

Installé dans un confortable fauteuil, tout près du feu, Harry frissonna.

– Ce temps humide vous change du climat des Indes, mon cousin, observa le duc de la Muette, qui avait pris place de l'autre côté de la cheminée.

– Oh ! *Yes...* terrible changement ! Je suis devenu là-bas... comment dites-vous ?... peureux au froid...

– Frileux, si vous tenez à très bien parler français, fit le duc en souriant.

– Oh ! le français ! J’ai oublié aussi, je crois...  
Je n’ai pas parlé français depuis...

Il hésita et reprit :

– Depuis deux ans... les deux ans que j’ai passés là-bas.

Il avait été sur le point de dire : « Depuis le départ de Nicole » ; mais il s’était arrêté à temps.

Il y avait déjà un moment qu’il était arrivé au château de la Muette et il n’avait pas encore parlé de sa femme.

Les deux cousins avaient pris le thé en devisant de choses indifférentes : le temps, le voyage de Harry ; mais le nom de l’absente n’avait été prononcé ni par l’un ni par l’autre.

Cependant, son souvenir planait entre ces deux hommes et, plus le temps passait, plus chacun d’eux hésitait à aborder ce sujet.

Jamais Harry n’avait parlé explicitement de son drame, pas plus au duc de la Muette qu’à sa famille et à ses amis d’Angleterre ; mais le premier, qui connaissait Nicole depuis son enfance et qui avait pour elle une véritable

affection, pensait souvent à celle-ci. Il n'avait pas été sans deviner, à moitié, la situation anormale et tragique du jeune ménage. Il savait que Blackenfield était parti seul pour les Indes ; cette certitude, jointe aux autres renseignements qu'il avait pu avoir, suffisait à l'inquiéter et, souvent, il s'était demandé ce que la jeune lady pouvait bien être devenue.

Cependant, la discrétion et la parfaite courtoisie du duc de la Muette lui interdisaient de chercher à forcer un secret qu'on ne lui livrait pas spontanément.

De son côté, le jeune lord était venu en France avec l'espoir que son cousin pourrait lui donner des nouvelles de Nicole. Il brûlait de parler de celle-ci, mais il se rendait compte de la situation insolite et presque ridicule où il se trouvait en demandant à un tiers, qui n'était peut-être pas averti, des nouvelles de sa propre femme... de sa femme dont il n'était ni divorcé, ni officiellement séparé.

Un silence, qui s'alourdissait en se prolongeant, était tombé entre les deux hommes.

Ce fut le jeune Anglais qui le rompit.

N'était-il pas venu pour savoir quelque chose ? Le but de son voyage n'était-il pas de se renseigner ? Il cherchait trop ardemment la vérité pour se laisser arrêter par une vaine et fausse honte.

Ce fut de l'air le plus naturel et le plus dégagé qu'il put prendre, qu'il jeta ces mots :

– Il y a longtemps que vous avez vu Nicole ?

Le duc s'attendait presque à cette question. Il répondit donc, avec la plus grande simplicité :

– Très longtemps... c'était d'ailleurs chez vous, à Londres, l'hiver avant votre départ pour les Indes...

Et comme il devinait que le jeune homme, déçu, aurait voulu apprendre autre chose, il ajouta :

– Je ne l'ai pas revue, mais j'ai eu de ses nouvelles...

– Ah ! fit Harry avec un mouvement de curiosité passionnée qu'il ne put réprimer et qui n'échappa pas à l'œil attentif du duc.

– Oui, de ses nouvelles, continua tranquillement le châtelain, et d’une façon qui m’a fait de la peine.

– Comment cela ?

– Il y a environ un an et demi, peu de temps après la mort de la vieille Delphie...

– Delphie est morte ?

– Oui... quelque temps après son maître, un an ou deux environ ! Par qui Nicole en a-t-elle été avertie ? Je ne sais... J’ai appris qu’elle s’était arrêtée dans la région...

– Quand exactement ?

– Trois semaines peut-être après la mort de sa vieille servante... Elle est allée au cimetière prier sur la tombe de son père et celle de Delphie... Elle n’est pas venue me voir et ne m’a même pas averti de son passage ici... Voilà pourquoi je n’ai pas été content de Nicole. Quels que soient les deuils ou les chagrins que cette petite ait eus à traverser, elle devait savoir qu’elle pouvait compter sur moi : j’étais un ami de son père avant d’être son cousin.

– Oui, murmura Harry pensivement. Elle aurait dû venir vous voir.

Il parlait ainsi, mais il comprenait bien que la jeune femme avait dû se sentir trop gênée pour voir le duc de la Muette. Ne pouvant parler ni du mari parti pour les Indes, ni de l'enfant dont elle était séparée depuis des mois, ne voulant pas davantage entrer dans des supplications au sujet du drame intime qui avait bouleversé sa vie, Nicole s'était abstenue de paraître à la Muette. Peut-être, aussi, avait-elle simplement évité une rencontre avec le duc pour ne pas être obligée de l'accuser, lui, Harry ?

De cette réserve, le jeune Anglais se sentit ému. Son cœur se gonfla de tendresse et de gratitude pour l'absente. La fille du garde-chasse ne portait pas de particule à son nom, mais combien son âme était noble et délicate !

Il tint donc à prendre sa défense devant son cousin.

– Nicole est très sensible, vous savez... La visite à ces morts qui lui étaient chers... les souvenirs du passé... elle a dû pleurer beaucoup...

Peut-être a-t-elle pensé que pleurer était une faiblesse. Ce n'est pas une glorieuse chose et il ne faut pas laisser voir !... Elle est une fière petite femme, Nicole !

– Certes ! mais, vraiment, il n'y avait rien de honteux à pleurer un père tendrement aimé et même une fidèle et vieille servante comme était Delphie. Nicole savait bien que j'avais moi-même beaucoup d'estime et d'amitié pour Grammont... Nous aurions communié dans le même souvenir...

Et comme Harry faisait un geste vague, le duc insista :

– Je n'ai pas le caractère un peu froid des Anglais, moi ! Depuis la trisaïeule qui nous est commune, mon cher Harry, et qui fait que nous sommes cousins, je n'ai plus d'atavisme britannique. Je suis surtout français et je comprends toutes les manifestations... même celle du sentiment... même celle de la faiblesse, chez une femme...

– Oui, dit encore Harry, toujours rêveur.

– D’ailleurs, reprit le duc, j’ai tort de dire que je ne suis pas content de Nicole ; en réalité, je n’ai pas été fâché. Cette enfant est libre ; elle avait sans doute ses raisons d’agir ainsi et je ne la blâme pas. J’ai seulement été peiné de ne pas la voir... Je l’ai connue toute petite et je l’aime bien... J’aurais été content de sa venue... et...

Il hésita un instant et reprit :

– Et peut-être... en votre absence, aurais-je pu lui être utile.

– Ah ! certes ! s’écria Harry avec élan, cette fois. Je regrette, aussi, moi, beaucoup, que vous ne l’ayez pas vue.

Il venait de comprendre l’intérêt affectueux et sincère que le duc de la Muette portait à Nicole... et peut-être à lui-même !

« Pourquoi ne pas lui dire la vérité ? songea-t-il... le drame de ces deux dernières années et les torts que j’ai eus vis-à-vis de l’enfant fragile, aussi bien que l’espoir tenace que je conserve de retrouver la fugitive et de lui faire oublier le passé... »

Le silence était, encore une fois, tombé entre les deux hommes. Le plus vieux se faisait scrupule de forcer les confidences de son jeune parent ; quant à celui-ci, il hésitait encore un peu à parler.

Harry se décida tout à coup. Faisant violence à son orgueil et à sa réserve britannique, il mit son cousin au courant des faits qui avaient bouleversé sa vie.

La vérité nous oblige à dire qu'une sorte de pudeur masculine l'empêcha de s'étendre sur les détails trop intimes qu'il estimait ne regarder que Nicole et lui. Il s'expliqua donc le plus brièvement possible ; cela suffit au duc, qui déjà se doutait de quelque chose.

Le gentilhomme comprit à demi-mot la situation et, ému des confidences d'Harry, il souhaita sincèrement pouvoir l'aider à reconstruire le nid si étourdiment démoli par ce trop jeune mari.

Seulement, comment retrouver Nicole ?

Ce point était évidemment l'essentiel, et le duc

se demandait ce qu'il pouvait faire pour cela.

Pour commencer, il répéta à Harry tout ce qu'il savait.

C'était peu de chose : la jeune femme était venue dans le pays dix-huit mois auparavant ; mais, après sa visite au cimetière, elle était repartie sans être venue à la Muette et sans avoir dit à personne d'où elle venait ni où elle allait.

Peu de chose, évidemment ! Et cependant, Harry se sentait soudain soulagé d'un poids immense et son cœur se dilatait presque joyeusement dans cette intime pensée : Nicole était vivante !

Lewis le lui avait affirmé différentes fois ; mais la certitude du détective ne reposait que sur des déductions et des probabilités : celle que le duc de la Muette lui donnait était une réalité.

Sans qu'il eût voulu, jamais, se l'avouer à lui-même, pas plus qu'il n'aurait voulu l'admettre devant Lewis, Harry sentait maintenant combien, dans le fond de son âme, il avait toujours nourri l'abominable crainte que Nicole ne fût morte...

À présent, il pouvait se dire : « Ma femme vit ! »

Certes, les nouvelles n'étaient pas fraîches puisqu'elles remontaient à dix-huit mois ! Cependant, si Nicole avait eu le courage de vivre jusqu'à cette date-là, il n'y avait pas à craindre, vraisemblablement, qu'elle eût succombé à son désespoir par la suite.

Nicole vivante ! C'était du soulagement, du courage, de l'espoir !... Toutes les perspectives de bonheur étaient permises !... Sa Nicou était quelque part sur cette terre... cette terre qui n'est pas si grande, après tout !

« *All right !* On finira bien un jour par la retrouver ! »

En terminant l'entretien, qui s'était prolongé assez tard dans la soirée, le duc de la Muette avait dit à son cousin :

– Demain, si vous voulez, Harry, nous irons au village... Quelques discrètes questions posées à propos nous feront peut-être trouver un indice... Si faible que soit cet espoir, nous ne devons pas

l'écarter...

Dès le lendemain matin, l'auto du château avait donc emmené les deux hommes vers le bourg.

Ils allèrent d'abord au cimetière, puisque là avait été certainement le but de la visite de Nicole.

Dans l'enclos funèbre tassé autour de la petite église, quelques rosiers montraient déjà leurs dards soyeux au pied des sombres cyprès. Le vent était moins violent que la veille, mais, entre les gros nuages blancs, un rayon de soleil printanier se glissait de temps en temps et venait éclairer les dalles verdies des tombes alignées.

Celle de Delphie, dont le nom s'étalait, gravé assez récemment dans la pierre, était toute proche de celle de son maître.

Harry les vit toutes les deux à la fois et il eut un grand coup au cœur : sur chacun des deux tertres, bien soigneusement entretenus, un bouquet de fleurs encore fraîches était déposé, comme si une pieuse main l'y avait mis l'avant-

veille au plus tard.

Le jeune Anglais avait saisi le bras de son compagnon :

– Voyez, fit-il. Ces fleurs... Est-ce qu'elle serait revenue ?

Mais la Muette secoua la tête :

– Ce serait trop beau ! murmura-t-il.

Et plus haut :

– Allons voir le gardien, il nous expliquera, sans doute.

Ils y allèrent ; c'était tout proche, le bonhomme habitant une maison voisine.

Mais là, ils ne purent rien apprendre de neuf.

Le paysan leur expliqua que « madame Nicole » était venue au pays, après la mort de Delphie. Elle lui avait donné une certaine somme pour qu'il entretînt les deux tombes.

– Pour un an, monsieur ! Et j'y avons point failli ; il y a toujours eu des fleurs. Vous avez vu, monsieur le duc ?

– J'ai constaté, en effet, qu'elles étaient bien

entretenues... Mais, dites-moi, n'avez-vous pas revu cette jeune dame, depuis ce jour-là ?

– Dame, non ! C'est le notaire qui, au mois de janvier, m'a remis l'argent pour une autre année...

– Ah ! oui ! C'est très bien... très pratique... Mais, lors de son passage, ma parente n'a-t-elle pas séjourné un peu... ici ? Deux jours, il me semble ?

– Je ne crois pas, monsieur le duc. Elle est arrivée en voiture et est repartie une heure après... Elle n'a même pas mangé au bourg ni rendu visite au presbytère... M<sup>me</sup> Nicole paraissait très pressée.

– Je l'attendais, en effet ! fit la Muette tranquillement et avec assurance. Je me souviens, elle m'a raconté qu'elle n'avait pas voulu me faire attendre...

Ils quittèrent le bonhomme sans avoir pu tirer de lui aucun renseignement utile.

– Inutile d'aller à la cure, puisque le père Anselme nous a dit qu'elle n'y est pas allée,

conseilla le duc de la Muette. Allons plutôt voir Ramondin, le notaire. Il est peut-être en relations épistolaires avec elle.

Hélas ! Harry eut là une nouvelle déception. Le tabellion, qui avait été chargé de liquider la succession de Lucien Grammont, n'avait pas reçu la visite de la jeune femme.

Une banque de Paris, dont il donna le nom, lui avait écrit de la part de celle-ci en le priant de régler certains frais, dont l'entretien des tombes. Un mandat était joint à cette lettre ; hormis cette vague question d'affaires, la jeune lady n'avait eu aucune relation récente avec le notaire de son père.

– Mais lady Blackenfield réside à Londres, avec son mari... Celui-ci ne doit pas ignorer, cependant, où se trouve sa femme ?

Et le brave homme, qui connaissait de vue le jeune Anglais, regardait Harry avec un sincère étonnement.

– Évidemment, fit le duc de l'air aimable d'un chien grognon donnant un coup de dent. Mais

mon cousin arrive des Indes et voudrait joindre sa femme en route... Comme nous passions devant votre étude, j'ai voulu vous demander si elle ne vous avait pas écrit.

– Je n'ai absolument rien reçu de lady Blackenfield, affirma Ramondin. Je regrette vivement de ne pouvoir vous être utile.

– Bah ! Il y a peut-être une lettre au château, répliqua tranquillement M. de la Muette.

Et à Harry, qui demeurait rigide, il ajouta d'un ton convaincu, qui donna le change au notaire :

– Nicole a pu très bien avoir la bonne idée de m'envoyer un mot avant d'aller vous attendre à Marseille ?

– J'aimerais autant ça, répondit lord Blackenfield, qui regardait son parent avec une certaine admiration.

Quand ils se retrouvèrent seuls, Harry remercia le duc de sa présence d'esprit :

– C'est tellement agaçant d'être contraint de renseigner les gens qui s'informent !

– Mais cette affaire intime ne regarde que

vous, mon cher ! Vous ne devez aucune explication... J'ai parlé ainsi devant M<sup>e</sup> Ramondin pour éviter tout simplement les commentaires qu'il aurait pu faire après notre démarche.

Comme Harry restait silencieux, le duc reprit :

– J'ai noté dans ma mémoire le nom et l'adresse de la banque de Paris qui a envoyé l'argent. Peut-être pourrez-vous, par là, savoir quelque chose... un mot peut vous mettre sur la piste... Il ne faut pas grand-chose, parfois, pour aider le hasard.

– Je ne négligerai rien, affirma le jeune lord.

Cependant, il restait soucieux et quand, à midi, il annonça son désir de regagner l'Angleterre au plus tôt, le duc de la Muette ne lui rappela pas qu'il était arrivé avec l'intention de rester plusieurs jours auprès de lui.

Au contraire, il accepta toutes ses raisons et le conduisit lui-même à la gare.

– Tenez-moi au courant, Harry. De mon côté, je vous promets de ne rien négliger pour avoir des nouvelles de Nicole.

Le soir même de son arrivée à Londres, Blackenfield était chez Lewis pour le lancer sur la fragile mais nouvelle piste :

– Vous avez des accointances suffisantes, n'est-ce pas, Lewis, pour avoir des renseignements par les banques ?

Le détective sourit imperceptiblement.

– Cela est un jeu... mais cela ne suffira pas pour le moment : ne vous leurrez pas d'illusions à ce sujet, lord Blackenfield.

– Dix-huit mois seulement, mon ami ! Ne comprenez-vous pas, Lewis, que je n'ai pas eu encore une pareille certitude de retrouver ma femme en vie !

– C'est, en effet, fort encourageant pour nos recherches... Enfin !... Dans deux jours, trois au plus, je vous donnerai la réponse.

Ce furent trois jours d'attente fiévreuse, d'alternatives d'espoirs fous et de dépressions où le jeune lord vit tout en noir.

Le bel équilibre britannique dont Harry était si fier autrefois semblait bien démoli, maintenant !

La réponse arriva sans apporter les renseignements qu'on attendait d'elle.

Il y était dit que lady Blackenfield, dix-huit mois auparavant, avait fait un dépôt en banque en donnant des instructions pour que certaines sommes fussent versées automatiquement à des dates indiquées. Cette cliente avait fourni alors comme adresse celle d'un hôtel parisien où elle était descendue ; mais, depuis cette époque, elle n'avait pas donné signe de vie et personne ne possédait son adresse actuelle.

Sachant la déception que cette réponse allait causer à son client, Lewis s'était dérangé en personne pour aller lui porter cette nouvelle négative, plutôt que de la lui apprendre par lettre.

En même temps, le détective voulait profiter de l'occasion pour faire accepter par le jeune lord la seule combinaison qui semblât, maintenant, avoir chance de réussir.

— Faut-il vous le répéter, lord Blackenfield, disait-il de son ton calme et assuré, faut-il vous redonner toutes les raisons que je vous ai déjà expliquées ? Nous n'avons plus qu'un moyen

d'obtenir un résultat : l'enfant ! Faites revenir l'enfant... et qu'on le sache ! Montrez-vous avec lui dans les endroits publics. Je ne peux rien trouver d'aussi efficace.

Mais Harry n'y croyait pas. Cette espèce de comédie lui était désagréable, d'ailleurs ! Et qui sait même si, au fond de lui-même, il ne se faisait pas scrupule de profiter, lui, de la présence de son fils quand la jeune mère n'était pas là ?

« Je l'ai privée des baisers de son petit et, moi, je vais jouir des caresses de l'enfant... au détriment de l'absente. »

Cette seule pensée lui semblait une profanation à la mémoire de celle qui ne pouvait défendre ses droits.

« Elle était sans tort... C'est moi qui ai été intransigeant et fou... et je vais encore, si elle me voit avec Mick, lui imposer cette souffrance-là... »

Le jeune homme avait baissé la tête ; le front barré par un pli soucieux, il réfléchissait. C'était une terrible chose, à tous les points de vue, que

Lewis lui demandait là.

Il fit encore une objection :

– Admettons que je fasse revenir mon fils... Je sortirai avec lui, soit ! Je serai ridicule, soit encore, s'il le faut ! Et après ?... Si lady Blackenfield veut revoir l'enfant et ne pas m'apercevoir, elle s'arrangera pour se trouver dans le public, sans se montrer... Elle verra l'enfant ; mais, moi, je ne la verrai pas !

Lewis sourit, cette fois, franchement :

– Nous serons là, mes agents et moi. Ayez confiance, lord Blackenfield... Vous voulez bien admettre que nous sommes assez physionomistes pour reconnaître dans la foule une femme que nous n'avons jamais vue, peut-être, mais dont nous possédons un assez grand nombre de photos... C'est notre métier d'avoir l'œil. Soyez tranquille, nous serons là.

Harry haussa légèrement les épaules, comme s'il rejetait enfin un fardeau. Il ne résistait plus à Lewis.

– Soit, fit-il. C'est entendu, je vous donnerai

satisfaction.

Il n'avait aucune foi en cet étrange moyen, mais, fidèle à sa promesse, il écrivit immédiatement à Mrs Berry de lui amener son fils.

Malgré toutes ses répugnances, pouvait-il véritablement négliger cet ultime procédé pour, peut-être, retrouver Nicole ?

Ce jour-là, lorsque Harry rentra chez lui à l'heure du dîner, le valet de chambre l'avertit que Mrs Berry était arrivée avec le petit Michaëlis.

La première pensée du jeune père fut :

« Déjà ! »

Il avait écrit pour qu'on lui amenât l'enfant, mais en pensant, sans beaucoup réfléchir, que les préparatifs seraient longs et qu'ils traîneraient plus ou moins. Et voilà que, cinq jours seulement après l'envoi de sa lettre, l'enfant et sa vieille nurse étaient déjà là !

Cette arrivée inopinée le mettait mal à l'aise. Ne l'ayant pas prévue si hâtive, il ne s'était pas encore habitué à l'idée de cette double présence. Il dut se raisonner :

« Puisqu'ils étaient maintenant à Londres, il n'y avait plus à reculer. C'était chose faite...

Après tout, la maison était très grande, très vaste ; la femme et l'enfant pourraient y vivre sans le gêner beaucoup... Il ne verrait son fils que lorsqu'il le jugerait bon... pas tous les jours, évidemment ! Pour le moment, autant valait le voir tout de suite, ce serait une affaire terminée. »

Harry donna l'ordre au domestique d'aller chercher le petit Michaëlis.

– Seul, précisa-t-il. Je l'attends dans le hall... Dites à Mrs Berry que je la verrai plus tard.

Il n'avait même pas enlevé son manteau ni ses gants. Il restait debout, accoté contre le bras épais d'un large fauteuil de cuir. N'éprouvant rien qu'un vague ennui à l'idée de cette entrevue avec son fils, il se sentait soudain terriblement las. Et même, avec une singulière clairvoyance, il constatait d'une façon précise combien l'absence de Nicole lui avait vidé le cœur.

Le vide, c'était bien cela ! Rien ne l'intéressait, vraiment ; rien ne l'animait !

Son fils, l'enfant de sa Nicole, le lien de sa chair avec la femme aimée... tout semblait le

laisser complètement insensible.

La fibre paternelle ? Quels idiots tous les romanciers qui dissertent là-dessus, comme si ça existait instinctivement !

Ce fut nettement cette impression de vide qui s'imposa à son cerveau.

« Rien ne vibrait en lui... Était-il donc déjà devenu vieux ? »

Machinalement, il jeta un coup d'œil vers une grande glace qui était en face de lui : elle lui renvoya l'image d'une longue silhouette souple, jeune, et d'un visage qui avait encore les traits d'un adolescent, mais dont l'expression triste et fermée éteignait toute flamme.

Depuis son retour des Indes, Harry s'était de plus en plus replié sur lui-même, fuyant toute curiosité comme toute sympathie. À force de se cuirasser dans une attitude de flegme et d'indifférence, il semblait avoir cadenassé en lui toute sensibilité.

Cependant, le vieux valet de chambre avait ouvert cérémonieusement la porte, au fond du

hall, et s'effaçait pour laisser passer une toute petite chose...

Puis, l'homme se retira en fermant l'huis et la toute petite chose se trouva seule, tout au bout de la pièce immense.

C'est ainsi que le père et le fils échangèrent leur premier regard...

L'enfant, cependant, s'était arrêté, un peu interdit. C'était un beau petit garçon aux grands yeux vifs, au corps bien proportionné, un peu gauche dans ses vêtements campagnards trop longs et mal coupés, mais charmant malgré tout.

L'homme restait silencieux. Le visage tendu en avant, il regardait avec intensité, mais de loin, le nouveau venu. Tout à son examen, il ne songeait même pas à interpeller le bambin qui, de plus en plus gêné, demeurait immobile sous le regard perçant qui le dévisageait.

Cette première entrevue commençait d'une bien singulière façon. Le père sentit soudain la bizarrerie de leur double attitude. Il comprit que tous deux ne pouvaient rester indéfiniment ainsi,

l'un en face de l'autre, à s'examiner. Il devait se décider à rompre le silence.

Il appela :

– Michaëlis !

L'enfant le regarda sans bouger.

Le plus doucement qu'il put, Harry répéta :

– Mick, venez ici, s'il vous plaît.

– Non ! répondit nettement une petite voix argentine.

– Oh ! Mick, venez ici... Soyez gentil, voulez-vous ?

Et le jeune père, perdant enfin de sa rigidité, s'avança lui-même vers l'enfant qui restait toujours immobile.

– Venez vers moi, Michaëlis, reedit-il d'un ton encourageant, mais sans plus de succès.

Le petit comprenait très bien, il regardait Harry de ses grands yeux largement ouverts ; mais, comme celui-ci, s'avançant, était maintenant tout près de lui, il fit deux pas en arrière. D'une drôle de petite voix chantante et

avec l'accent écossais, il observa avec justesse :

– Je ne vous connais pas.

– C'est juste, concéda Blackenfield avec patience. Il est vrai, petit Mick, que vous ne pouvez avoir aucun souvenir de moi... Je suis votre papa.

Le bambin demeura silencieux.

– Votre papa, vous comprenez ? Mrs Berry ne vous a pas dit que vous alliez voir votre papa ?

Le petit hocha la tête sans mot dire.

– Êtes-vous content, Michaëlis ? insista Harry.

Silence persistant.

L'homme ne savait vraiment plus comment continuer cette bizarre conversation, d'autant plus qu'il se rendait compte que le petit garçon avait peur ; ses lèvres tremblaient, ses yeux étaient inquiets, tout indiquait le trouble du bébé.

Harry songea, tout à coup, qu'il devait embrasser son fils ; quelques douces caresses rassurent généralement les tout petits. Mais il se dit aussi que, pour ne pas effaroucher davantage

son petit compagnon, il fallait au moins réclamer à l'enfant ce premier baiser.

– Mon petit Mick, voulez-vous venir m'embrasser ? fit-il encore plus doucement qu'il n'avait parlé jusque-là.

Il s'était baissé et tendait ses bras au bambin.

– Venez m'embrasser, mon petit gars. Venez avec votre papa.

– Non !

Cette fois, la réponse ne s'était pas fait attendre et elle était nette !

Pourtant, le père se mit à rire.

– Oh ! Michaëlis, vous ne voulez pas m'embrasser ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Mick n'embrasse personne.

– Ah ! fit Harry, toujours amusé. C'est très drôle ! Mais pourquoi n'embrassez-vous personne ?

– Parce que lord Blackenfield ne veut pas.

– Hein ! sursauta le jeune père. Qu'est-ce que vous dites ? Vous connaissez lord Blackenfield ?

De nouveau, l'enfant se taisait.

Que se passe-t-il dans la petite tête d'un enfant de trois ans ? Qui peut le savoir ?

Le jeune père se demandait si Mick établissait le moindre rapport entre celui qu'il appelait si drôlement lord Blackenfield et son papa ? Le rapprochait-il, lui, Harry, de ce papa dont avait dû lui parler Mrs Berry ?

Devant ce mutisme enfantin qui, pour lui, était rempli de mystère, il perdait contenance.

Machinalement, et presque sans espoir d'obtenir une réponse, il insista :

– Pourquoi lord Blackenfield ne veut-il pas qu'on vous embrasse ?

À son grand étonnement, le bébé répondit avec application, en cherchant ses mots comme s'il récitait une leçon apprise par cœur :

– Lord Blackenfield ne veut pas... Il dit...

Mick pas sentimental.

Il avait eu beaucoup de peine à trouver ce dernier mot dont il ne devait pas comprendre la signification, car il l'articula avec difficulté, en s'y prenant à deux fois.

Harry, stupéfait, allongea le cou vers le petit bonhomme de trois ans qui énonçait une pareille chose.

– Hein ? Qu'est-ce que vous dites ?

Très posément, toujours avec son ton de récitation, le petit Mick continuait :

– Lord Blackenfield est un méchant... Oui... un méchant ! Il a un caillou...

– Un caillou ?

– Oui... un caillou, là... là...

On avait dû dire devant lui : « Une pierre à la place du cœur » et, naïvement, le bambin, avec sa menotte, désignait l'emplacement de son estomac.

– Il veut que Mick aussi ait un caillou... comme lui !... Il ne faut pas qu'on embrasse

Mick.

– Mais qui a dit ça ?

– Lord Blackenfield...

– Ce n'est pas vrai !

– Ah ! oui, c'est vrai ! Maman Berry l'a dit !

Devant le bambin imperturbable, l'homme se dressait, pâle de colère, prêt à repousser l'effarante accusation.

Mais, tout à coup, il sursauta comme sous un coup de poing intérieur qui aurait brisé son élan.

Avec horreur, il se rappelait ses instructions à la nourrice, dans la voiture qui les emmenait vers Sunner... quand il fuyait en enlevant son enfant à Nicole !

Ce matin tragique qu'il aurait voulu pouvoir effacer de sa vie... le jour de cet enlèvement cause de tout le malheur... Dans sa colère, que n'avait-il pas dit ! Il se rappelait son exaspération... sa folie destructive... contre Nicole... contre sa sensibilité irritante... sa sentimentalité de midinette française !

Éperdu, il évoquait ses ordres à la nourrice :

– Pas de cajoleries amollissantes, ni de caresses inutiles. Je ne veux pas qu'on embrasse mon fils. Il ne doit pas être sentimental... Ah ! non ! surtout ! N'en faites pas un sentimental ; faites-en un homme pratique et froid... un homme comme moi !

Sentimental ?

Oui, il avait bien dit cela... Il reconnaissait le mot qu'avait dû répéter bien souvent la brave et simple Mrs Berry... ce mot qu'il retrouvait puérilement et si péniblement prononcé par la petite bouche enfantine.

Harry demeurait immobile, comme assommé.

Très grand auprès de la fragile petite chose qui était son fils, il contemplait tragiquement celui dont il avait voulu qu'on desséchât l'âme... cet enfant aux étranges paroles, à la voix sèche et nette... ce baby sans élan, sans chaleur... ce petit monstre sans cœur qu'il avait exigé qu'on formât à son image.

Horrié, il recula en portant ses deux mains à

son visage... pour ne plus voir... pour essayer de fuir le remords vivant que l'enfant représentait soudain.

En lui, il n'y avait plus qu'une idée : celle d'éloigner tout de suite le bambin pour ne plus subir sa trop cruelle présence.

Il sonna nerveusement, puis quitta le hall sans même attendre le domestique qui arriva presque aussitôt pour chercher l'enfant.

Celui-ci, tout seul au milieu de la pièce immense, attendait, impassible...

– Si monsieur Mick veut venir avec moi, je vais le reconduire à sa nourrice.

Le petit, sans dire mot, mit sa menotte dans la grosse main du serviteur et, comme il fallait franchir un passage moins éclairé, il se pressa contre son compagnon.

– Vous avez peur, monsieur Mick ? demanda en souriant le vieillard.

– Chut ! fit l'enfant à voix basse. Lord Blackenfield est caché dans un coin.

L'autre partit d'un éclat de rire et, d'un ton

paternel et encourageant, il crut devoir expliquer :

– Lord Blackenfield n'est pas méchant, mon petit ami... Il ne faut pas avoir peur de lui.

Mais le bébé secoua sa tête bouclée.

– Si, je sais... c'est le loup-garou... il mange les petits enfants pas sages.

Et, très peureux, le petit Mick regardait, en parlant, avec inquiétude derrière lui.

## 5

Quelques jours passèrent pendant lesquels Harry ne voulut pas revoir son fils. La première entrevue n'avait été qu'un choc, et si pénible que le jeune père craignait de le renouveler.

Cependant, il avait eu une longue explication avec Mrs Berry :

– Comment se fait-il que l'enfant répète, comme une leçon apprise, des phrases qu'il ne doit certainement pas comprendre ?... Sentimental !... Qui lui a appris ce mot-là ?

– Personne, certes ! expliqua la brave femme. Personne n'a fait la leçon au petit Mick ! Seulement, j'ai dû dire à Tattie et aux gens de la ferme les instructions si précises de lord Blackenfield... Souvent, j'ai dû les répéter pour qu'on ne les oublie pas et qu'on s'y conforme... Je ne me suis jamais doutée que les petites oreilles de Michaëlis étaient attentives et qu'elles

enregistraient ce qu'elles entendaient... Je suis navrée qu'il en ait été ainsi, lord Blackenfield, car je n'ai toujours eu qu'un désir : obéir aux ordres que vous m'aviez donnés.

À cela, Harry n'avait pu trouver rien à redire : la femme avait fait son devoir, maladroitement peut-être, mais avec dévouement, bien certainement !

Il se borna à faire à la brave dame de nouvelles recommandations, cette fois toutes différentes des premières. Et, notamment, elle devait faire la leçon au petit Mick pour qu'il se montrât un peu moins sauvage à la prochaine entrevue.

Celle-ci eut lieu le lendemain.

Mick, bien chapitré par Mrs Berry, qui, cette fois, l'accompagnait, consentit à aller tendre son front à son père.

Il y mit, d'ailleurs, une certaine mauvaise grâce.

Dans le petit visage soudain fermé, le beau regard avait disparu, il n'y avait plus que des

coups d'œil timides et effrayés.

– Holà ! Chère petite chose, disait cordialement Harry. Regardez-moi !

Mais le petit, baissant la tête de plus en plus, murmura très bas :

– J'ai peur...

– Oh ! fit le père douloureusement. Pourquoi cela, petit Mick ? De quoi avez-vous peur ?

– Mick est bien sage, bredouilla l'enfant avec une moue d'enfant qui va pleurer. Mick pas méchant...

– En effet, Mick est bien sage... Mais qu'est-ce qui arriverait si vous étiez méchant ?

Mrs Berry voulut aider le petit à répondre, mais Harry d'un geste autoritaire, lui imposa le silence ; puis il répéta sa question :

– Hein ! petit Mick... qu'est-ce qui arriverait si vous étiez méchant ?

Craintivement, l'enfant leva les yeux vers le jeune lord, penché sur lui.

– Mick est pas méchant, faut pas le battre, fit

la petite voix plaintive.

– Vous battre, Mick ? Qui parle de vous battre ?

– Lord Blackenfield.

– Moi !

– Oui... maman Berry l'a dit.

Cette fois, Harry se dressa, furieux... oh ! pas contre l'enfant, mais contre la maladroite et stupide vieille femme, à laquelle il ne ménagea pas les reproches. Mais, dans son courroux, il eut un geste d'impatience que l'enfant prit pour une menace contre celle qui l'avait élevé.

Alors, il se passa cette chose extraordinaire : l'enfant, timide et visiblement effrayé, se dressa soudain devant sa nourrice, comme pour la défendre.

Campé, les mains dans le dos, dans une attitude de défi, il regarda bien droit l'homme fort et vigoureux, en face de lui. Très crâne, il restait immobile, sans rien dire.

Et Harry, éperdu, eut un grand coup au cœur.

Cette fragilité défiant sa force, ce regard qui ne se baissait plus devant le sien... ce regard... ces yeux... c'était hallucinant... de quoi perdre la tête !... C'était le regard de Nicole... C'était l'attitude de Nicole... lorsque, durant la scène de la nuit qui avait précédé son départ, elle défiait son mari avec tant de calme... tant d'énergie dans sa faiblesse.

Ému, remué jusqu'au fond de l'être, Harry fit signe à Mrs Berry de partir.

– Sortez, allez-vous-en, je vous prie.

Resté seul avec l'enfant, il céda contre son habitude à une impulsion irrésistible, et sans se rendre compte qu'il risquait d'effrayer encore davantage l'innocent bambin, il le saisit par les épaules et le mena devant la fenêtre, en plein jour...

Et là, s'agenouillant devant lui, les yeux dans ses yeux, il chercha éperdument à retrouver ce regard... le regard de la mère... le regard de la femme aimée qui, après deux années de séparation, lui faisait encore courir dans les veines un long frisson d'amour.

– Ma Nicole !... mon petit Mick !

Comme l'enfant ressemblait à l'absente ! Sous les cheveux plus blonds, c'était le même front enfantin, un peu bombé... Et ces yeux ! ces yeux dorés... ce regard : le même regard grave et tendre qui semblait sourire au milieu des larmes.

– Mon petit Mick ! Mon fils chéri ! Ma Nicole !...

Il ne savait plus lequel invoquer : tous les deux se confondaient dans un unique amour. Ils étaient toute sa vie ; deux êtres chers qui lui appartenaient et qui pour lui résumaient tout l'univers.

Bouleversé, ne sachant plus exactement ce qu'il faisait, Harry avait attiré le bambin contre lui et le serrait passionnément sur son cœur.

Il disait :

– Mon petit Mick... mon cher petit garçon...

Mais il pensait à la mère... à sa femme, qu'il eût voulu tenir dans ses bras.

Et ses lèvres éperdues couvraient de baisers fous le petit visage étonné.

À un moment même, l'homme, fermant les yeux, appuya son front brûlant contre la toute petite épaule que le poids de sa tête faisait fléchir.

Blotti comme un enfant lui-même... comme il se serait blotti contre l'épaule de Nicole... sans se rendre compte que son accès de tendresse paternelle était fait de toutes ses déceptions masculines trop longtemps concentrées, le malheureux se mit à sangloter dans les bras fragiles qui doucement, timidement, se nouaient autour de son cou... comme font les tout petits lorsqu'ils cherchent à consoler les gros bobos des grands...

## 6

Ce n'était pas dans les habitudes de lord Blackenfield de se laisser aller visiblement à une émotion.

Ces derniers mois, surtout depuis son retour des Indes, il avait su dissimuler toutes ses inquiétudes et nul n'aurait pu deviner, sous son apparence froide et flegmatique, le chagrin réel qui le rongait intérieurement.

Sa dernière entrevue avec Mick laissa au gentilhomme anglais un souvenir pénible comme une gêne ou une humiliation.

Pendant plusieurs jours, il ne put supporter l'idée de se retrouver en face de son fils... sous ce regard d'enfant qui était tellement la réplique de celui de la femme disparue... ce regard qui allait encore l'attendrir, le faire souffrir... et, peut-être, le juger !

Cependant il éprouvait, mêlé à cette crainte, le besoin nostalgique de revoir ce petit visage qui lui évoquait Nicole. Il ne pouvait pas non plus, devant ses gens, paraître se désintéresser de son fils en restant trop longtemps sans le voir.

Il décida donc de le recevoir chez lui, chaque matin. Seulement, pour s'éviter à lui-même une trop forte émotion, en même temps que pour apprivoiser le bébé, il trouva le stratagème de lui acheter des jouets... beaucoup de jouets ! Pendant que Mick, émerveillé, s'amuserait de ces choses magiques toutes nouvelles pour lui, le père pourrait à loisir, et sans l'effaroucher, contempler son enfant.

Il avait donné l'ordre de l'amener, seul, dans son cabinet de travail.

La première fois, Michaëlis entra, minuscule personnage, dans la grande pièce qu'il ne connaissait pas encore.

Avant toute chose, l'enfant promena son regard tranquille autour de lui, examinant avec soin les murs aux tentures rouges et les meubles d'acajou massif et luisant.

Harry, immobile dans un coin où il se dissimulait presque, observait le bambin sans attirer son attention. Soudain, il vit le petit visage s'animer ; la bouche s'entrouvrit pour un sourire adorable et les yeux enfantins s'illuminèrent de joie. Mick avait aperçu les joujoux magnifiques !

Instinctivement, il eut un mouvement vers eux ; le cheval mécanique était, certes, la chose la plus fascinante qu'il eût vue encore, mais il y avait aussi le mystère des grandes boîtes fermées, aux trésors inconnus, qui n'étaient pas moins attirants.

Éperdu devant tant de merveilles, le petit bonhomme restait cloué au sol, hésitant, n'osant toucher à rien.

C'est alors que Blackenfield intervint. Patiemment, il présenta à son fils toutes ces richesses avec lesquelles le petit montagnard, que le bambin avait été jusqu'ici, devait se familiariser.

Le père ouvrit les boîtes pour lui montrer le chemin de fer électrique avec sa gare, son tunnel et sa catastrophe : un beau déraillement qu'on

obtenait en remuant un petit levier.

Gravement, intensément, le front tendu, Mick regardait...

Le jeu de construction avec ses cubes et ses colonnes ne retint guère son attention : ce sont des choses qu'il faut pratiquer pour s'y intéresser. Le ballon obtint un franc sourire, mais ce qui enthousiasma plus que tout le jeune Mick, ce fut le fusil.

Il ne l'avait pas vu, tout d'abord ; mais, lorsque Harry l'eut dégagé de l'amas des autres jouets, l'enfant s'en empara, l'examina en connaisseur et ne le lâcha plus.

Dans toutes les belles choses étalées devant lui, le petit Écossais, presque sauvage, choisissait tout de suite l'arme redoutable et interdite, qu'il connaissait bien pour l'avoir vue entre les mains du garde Mellors dont elle semblait être l'insigne distinctif.

Maintenant, apprivoisé, ayant presque oublié la présence de ce père jusqu'alors intimidant, Mick se mit à jouer au garde-chasse.

Vibrant d'enthousiasme, il arpentait la pièce comme il eût fait de ses collines du nord, l'arme en bandoulière ou mettant en joue un gibier imaginaire.

– Poum ! Poum ! Il est mort !

– Qui est mort ? demanda Blackenfield en souriant.

Il retrouvait devant le jeu de ce petit homme certaines de ses impressions d'enfance.

– Fly, parbleu !... Poum ! Poum ! il est mort !

– Qui est Fly ? insista doucement le père.

– Fly ? Vous savez... le vieux chien... Il est tué... voyez : il est mort. Poum ! Poum !

– Mais pourquoi le tuez-vous ?

Sans s'émouvoir, le bambin expliqua :

– Parce qu'il est vieux... Mellors n'en veut plus... et poum ! Fly est mort !

Il s'arrêta et observa avec une sorte de tristesse :

– Mellors avait un vrai fusil, lui ! Le mien, c'est un joujou... il ne tue pas pour de vrai ! Sans

ça, je sais comment faire pour tuer...

Le père eut un haut-le-corps.

– C’est Mellors qui vous a montré une chose pareille ?

– Oui... Il a fait comme ça...

Et l’enfant recommença la mimique du tir. Ensuite, il reprit :

– Alors, Fly est tombé... il est mort... vous voyez ?

Autre mimique, impressionnante de réalisme naïf...

L’enfant imitait le chien mourant. Il s’était allongé à terre, poussant de faibles gémissements qui s’achevaient en hurlements plaintifs, contractant sa petite jambe comme font les bêtes à l’agonie.

Et le père, interdit, contemplait le beau petit garçon mimant cette scène de mort, à la fois comique et pénible à voir.

Ce spectacle, qui avait d’abord amusé Harry, lui sembla soudain insupportable, joué par son

fils.

– Laissez cela, Mick, dit-il doucement.

Mais l'enfant ne l'écoutait pas. Il s'était relevé et, très animé, parlait avec excitation.

Dans son langage puéril, mélangé de locutions montagnardes, il narrait la fin du vieux chien.

Harry, désagréablement impressionné, pensa que le garde n'aurait pas dû tuer le chien devant un si jeune être ; la faible imagination en avait été frappée dangereusement.

– Laissez cela, répéta-t-il avec encore plus de douceur. Vous ne pouvez pas comprendre, *darling*, ce que vous dites...

– Oh ! si, je comprends ! affirma le petit avec une nervosité batailleuse. J'ai vu souvent Mellors tuer des bêtes.

– Ce n'était pas beau à regarder. Vous êtes trop petit, Mick, vous ne savez pas ce que c'est que la mort.

– Je sais ! Je sais !

Et se grisant de ses propres paroles, assez

incohérentes d'ailleurs, comme le sont les récits des tout petits enfants, il voulut exprimer quelque chose à Harry :

– Oui, oui, je sais ! Quand on est mort, on tombe, on pleure, on crie... puis on se tait ! Ma maman aussi est tombée... quand lord Blackenfield l'a tuée... Elle est tombée comme ça... avec une lettre !

– Hein ! Que dites-vous ? s'écria le jeune père en sursautant.

Horriifié, maintenant, il regardait Mick qui, de nouveau, s'était laissé glisser à terre. Sur le tapis sombre, sa petite figure blanche se détachait, immaculée, avec ses yeux clos... Il était si semblable à l'autre... à l'absente...

– Comme ça, ma maman, répétait le bambin. Elle est tombée... lord Blackenfield avait tiré... une lettre... boum ! boum !

Harry, le front crispé, les nerfs tendus, contemplait Mick avec un tel égarement que les mots balbutiés devaient à peine arriver à son cerveau. Cependant, les poings crispés, il fit un

pas en avant avec le désir d'écraser la bouche enfantine qui prononçait de telles accusations.

Sa folie de frapper ne dura qu'un instant. Il se domina assez pour dire au petit :

– Levez-vous, Mick. Levez-vous vite et ne répétez jamais de pareilles choses. Jamais, vous entendez ! Vous savez bien que votre maman n'est pas morte.

– Si, elle est tombée...

– Taisez-vous, Mick, taisez-vous !

– Tattie a dit que lord Blackenfield...

– Ne répétez pas, Mick ! Taisez-vous ! Un lord Blackenfield n'a jamais tué une femme ! C'est un horrible mensonge que vos lèvres ne doivent pas prononcer !

– Oh ! Tattie ne ment pas !

C'en était trop !

Le jeune homme perdit tout contrôle de ses nerfs. Brusquement il souleva l'enfant et, le maintenant aux aisselles, debout devant lui, il dit, haletant, en le secouant comme un prunier :

– Taisez-vous, Mick, ou je vous écrase !...  
Tattie a menti... Je vous ai dit que ce n'est pas  
vrai ! Votre maman est vivante !... Elle vit,  
m'entendez-vous !... M'entendez-vous ?

Interdit de cette violence qu'il ne comprenait  
pas, le petit ne répondit pas.

– Allons ! répondez !... Dites-le que Tattie a  
menti !

Mick, maintenant, avait peur. La colère de  
l'homme le décontenançait. Cependant, il tenait à  
son idée avec une obstination de petit  
montagnard écossais. Il balbutia :

– C'est Tattie qui a dit... ma maman est  
tombée... une lettre l'a tuée... C'est vrai ! Tattie  
l'a dit !

Harry, le visage décomposé, l'écoutait sans se  
rendre compte que ses fortes mains serraient et  
secouaient les frêles épaules de l'enfant.

Celui-ci, dont la peur grandissait, cherchait à  
se dégager. Toute sa petite figure se crispait en  
une moue chagrine, précédant les larmes... Et  
cette moue c'était celle qu'avait Nicole, les jours

où son mari la blessait d'un mot ironique ou brutal...

Terrible retour des choses ! Retrouver cette expression de crainte et de souffrance sur le visage enfantin était par trop pénible. L'homme poussa un gémissement de souffrance. En même temps, il s'apercevait avec horreur que ses mains rageuses écrasaient les faibles épaules et secouaient la fragile silhouette... comme il avait déjà fait pour l'autre...

Ce fut une minute atroce dans la vie de Harry. Éperdu, il avait lâché l'enfant et s'était redressé. Il dut faire appel à toute son énergie pour se dominer quelques instants. Comme un homme ivre, il gagna la porte, qu'il ouvrit ; puis, incapable d'articuler un mot, il fit signe au bambin de s'en aller.

Mais, lorsque celui-ci se fut éloigné, le père se mit à arpenter la pièce dans une sorte de crise nerveuse :

– C'est fou ! c'est fou !... Nicole !... Elle vit ! Elle n'est pas morte !... Ah ! ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas possible ! Je ne l'ai pas tuée... Ma

Nicole ! ma... petite Nicole ! Tattie a menti !...  
c'est horrible !... Ah ! je deviens fou !

La grande pièce toute jonchée de joujoux magnifiques semblait ne devoir renfermer que des rires d'enfant ; pourtant, le cheval de bois paraissait suivre de son œil vert les mouvements fébriles du géant dont les pas menaçaient les choses fragiles... Et le beau cheval blanc, fait pour la joie et le sourire des petits enfants, restait incompréhensif devant la douleur et la colère d'un homme...

De nouveau, pendant plusieurs jours, lord Blackenfield ne put supporter la présence de son fils.

La vision du petit être, allongé à terre et mimant la mort du chien ou celle de Nicole, le poursuivait comme un remords.

Un remords pénible, lourd, angoissant... une vraie souffrance !

Qu'y avait-il donc entre ce bambin et lui, pour que la simple présence, le moindre geste, ou la plus puérile parole de l'enfant le bouleversât et le démoralisât aussi intensément ? Chacun des mots naïfs vrillait le cœur de l'homme...

Et toujours cette ressemblance... ce souvenir de l'absente que l'enfant évoquait avec une inconsciente cruauté... ce souvenir, le regret intense, affligeant, d'avoir soi-même démoli son

bonheur... ce souvenir amer, poignant, douloureusement sensible comme une plaie que rien ne cicatrisait...

Le petit Mick aux yeux profonds, au sourire adorable, au puéril babil, le petit Mick personnifiait tout ça. Il était le remords vivant que Nicole semblait avoir laissé derrière elle pour poursuivre le mari trop impitoyablement égoïste.

Et lord Blackenfield, terriblement clairvoyant à présent, jugeait les choses implacablement, comme il ne l'avait jamais fait.

D'abord, il n'aurait pas dû permettre que son fils, la chair de sa chair, fût élevé loin de lui, par des mains mercenaires.

– Pas de sentimentalité : faites-en un véritable Anglais, avait-il dit.

En formulant cette recommandation illimitée que son ressentiment injustifié d'époux jaloux lui suggérait, le père n'avait pas prévu les suites impitoyables qui en résulteraient ; un Anglais peut être sensible et aimant, sans pour cela être mal éduqué et manquer de retenue.

La nourrice avait obéi à la lettre à celui qu'elle avait élevé... Son vieux dévouement, sincère, mais borné, n'avait pas tergiversé avec la consigne donnée. Mais un enfant sans sensibilité, sans pitié, sans caresse, c'est comme une terre sans soleil : tout se stérilise en lui et autour de lui.

Maintenant, une souffrance aiguë crispait l'âme de Harry à la pensée que son beau petit Michaëlis, l'image physique de Nicole, pouvait être redevenu le petit monstre sans entrailles qu'il avait souhaité qu'il fût.

Cette idée était intolérable. Il voulut tout de suite juger des dégâts, en connaître l'importance pour les limiter, si possible.

Il fit mander Mrs Berry pour l'interroger.

L'explication fut un peu vive, le jeune père étant devenu singulièrement susceptible et impressionnable.

– Qu'est-ce que cette histoire de chien que Mellors a tué ? demanda-t-il assez brusquement.

– Oh ! c'est le vieux chien Fly, expliqua la bonne dame.

Et, pour excuser le garde, elle précisa avec indulgence :

– Le chien était devenu sourd, il avait perdu tout son bon dressage, il n’écoutait plus rien... d’autant plus qu’il chassait pour son propre compte et vidait tous les terriers, comme une bête sauvage... Mellors a cru bien faire en l’abattant !

– Bien, bien, interrompit Harry avec impatience. Cela n’a pas d’intérêt et je ne reproche pas à Mellors d’avoir tué ce chien, je lui reproche de l’avoir tué en présence de l’enfant... Vous comprenez, Berry ? Il est inadmissible de laisser un bambin de trois ans voir une scène de mort. L’imagination enfantine de Mick en fut toute frappée.

– J’aurais pensé, au contraire, que cela pouvait aguerrir le petit... le rendre moins sensible...

Un éclair de colère passa dans les prunelles de lord Blackenfield. Et d’autant plus violent qu’il n’était pas sans reproche. Il interrompit la nourrice :

– Mellors n’a pas d’excuse : un enfant est un

enfant ! Le garde sera renvoyé !

Mrs Berry ne répondit pas. Sa vieille tête n'arrivait pas à comprendre les sévérités subites et les nervosités du jeune maître. Elle ne tenta plus de défendre Mellors, d'autant plus que son tour était venu de se justifier elle-même.

– Ce qui est plus grave encore, Berry, c'est cette idée folle qu'on a fait germer dans la tête de mon fils : « C'est lord Blackenfield qui a tué ma maman ! » Qui est-ce qui a pu répandre une aussi odieuse absurdité ?

– Oh ! fit la femme, éperdue... Je n'y comprends rien... rien ! Comment le petit Mick a-t-il dit une chose pareille ?

– Vous devez pouvoir l'expliquer mieux que moi, il me semble ! Qui est-ce qui a parlé ainsi devant lui ?

– Oh ! personne !... Ce n'est pas possible !

– Et cependant, cela est... Mais, d'abord, pourquoi a-t-on dit que lady Blackenfield était morte ?... J'ignore totalement qu'elle ne soit plus en vie !... Allons, parlez !... renseignez-moi...

Que savez-vous du sort de lady Blackenfield ?

– Mais rien ! Absolument rien, lord Harry. Je vous le certifie.

– Avez-vous reçu de ses nouvelles ?

– Jamais !

– Ou entendu parler d'elle ?

– Non ! non !

– Alors, je ne comprends pas que Mick dise que sa maman est morte.

– Je ne me l'explique pas davantage.

– Il le dit, pourtant ! Et il répète cette atroce chose comme une leçon apprise.

La brave femme était atterrée. Que pouvait-elle dire pour se disculper ?

– Mick a dit exactement : « Lord Blackenfield a tué maman... elle est tombée... et elle est morte, avec une lettre ! »

Les yeux fixes soudain, Harry revoyait avec horreur la scène mimée par le petit... allongé à terre, immobile, les paupières closes...

Oh ! l'atroce vision ! Et comme il avait raison de vouloir connaître l'origine d'une aussi cruelle calomnie !

Mais une lueur de compréhension éclairait tout à coup le regard de Mrs Berry.

– Une lettre ?... Mickie a parlé d'une lettre ! Je vois ce que c'est, peut-être.

– Vous comprenez ?

– Oui... Il me semble deviner.

– Eh bien, parlez !

– C'est... ce doit être le jour où lady Blackenfield est venue à la ferme... après notre départ pour Sunner. Tattie était seule et elle a remis la lettre que Votre Excellence avait laissée pour la maman de Mick...

– Et alors ?

– Lady Blackenfield, après avoir lu, s'est évanouie... Elle est tombée à terre... comme morte ! Et Tattie fut très bouleversée... La petite est jeune ; cette scène a été un grand événement dans sa vie... Vous comprenez... elle en avait été frappée et, souvent, depuis, elle en parlait... Une

fillette de son âge ne s'explique pas toujours les raisons des grands... Elle avait soigné avec attendrissement lady Blackenfield... elle n'oubliait pas... et... quelquefois... elle l'évoquait.

Harry devinait le reste maintenant. Les termes employés par la vieille femme étaient les mêmes que le petit avait répétés... Mick avait dû, en effet, entendre bien souvent le tragique récit de ce qui avait ému si fortement Tattie.

Mrs Berry se lamentait, cherchant à excuser sa fille et elle-même :

– On ne savait pas que le petit Mick écoutait et retenait tout ça... Lord Harry, rendez-vous compte qu'on ne sait jamais ce que les petits enfants peuvent comprendre quand on parle devant eux...

– C'est certain, fit le maître sans indulgence. Aussi vaudrait-il mieux s'abstenir tout à fait de dire des choses absurdes en leur présence.

La pauvre Mrs Berry faisait peine à voir. Elle aimait ce grand et beau lord Harry qu'elle avait élevé et dont elle venait de soigner le fils avec le

même dévouement et le même amour. Devant le visage rembruni du jeune Anglais, elle tremblait de subir le même sort que le garde Mellors.

Mais la colère de lord Blackenfield était tombée devant l'explication naturelle : de simples racontars de bonnes femmes que l'enfant, inconsciemment, avait écoutés et rapportés. Et, dans ces racontars, il en était un qui avait troublé profondément le père de Mick : Tattie avait soigné Nicole avec attendrissement et elle n'oubliait pas...

– Je voudrais voir Tattie, fit-il, redevenu calme. Elle doit être grande à présent... et Michaëlis parle souvent d'elle.

– Tattie a une grande affection pour le petit... Elle aussi serait bien heureuse de le revoir.

– Eh bien ! quand vous serez de retour chez vous, Berry, vous m'enverrez Tattie.

– Je vais donc repartir sans le petit Mick ? fit la femme avec inquiétude.

Devant le vieux visage tout bouleversé de regret, Harry se sentit touché. Ce fut presque

doucelement qu'il expliqua ses intentions :

– Il faut que vous retourniez dans votre ferme, mistress Berry, Mick et moi irons vous y voir quelquefois. Seulement, vous repartirez seule. Je veux garder, à présent, mon fils auprès de moi ; et vous, vous ne pouvez rester à Londres : tous les vôtres vous réclament là-bas... Il vaut même mieux que vous ne prolongiez pas longtemps votre séjour ici, afin que Mick ne s'habitue pas trop à votre présence auprès de lui...

– Mais qui le soignera quand je ne serai plus là ?

– Je vais donner une nurse à l'enfant, fit lentement Harry. Une nurse... en attendant que lady Blackenfield reprenne sa place auprès de lui...

– Ah ! dit la femme, toute saisie. Lady Blackenfield doit revenir ?

– C'est mon plus cher désir, prononça fermement le jeune lord.

Il y eut un arrêt qui fut rempli de silencieux émois. Mrs Berry regardait Harry avec des yeux

pleins de larmes.

– Mon pauvre petit gars ! murmura-t-elle à voix basse.

Harry haussa pensivement les épaules.

– Ah ! maman Berry ! avoua-t-il avec un piteux sourire. Si les hommes savaient le tort qu'ils se font en laissant parler trop haut leur orgueil et leur jalousie, ils s'emballeraient un peu moins vite !

– Mon pauvre petit gars ! répéta la femme, incapable de trouver d'autres mots de consolation.

Il y eut un nouveau silence tout aussi pénible que le premier. Puis Harry se secoua comme s'il voulait rejeter loin de lui le poids trop lourd de ses pensées amères. Et, la tête très haute :

– Enfin, tout ça finira bientôt, j'espère. Mais vous comprenez, Berry, je garde le petit. Il reste avec moi, nous irons vous voir à Blackenfield. Vous pouvez partir tranquillement : Michaëlis ne vous oubliera pas.

On aurait surpris le jeune homme, si on lui

avait rappelé ce qu'il disait à Nicole, avant la naissance du bébé :

« Il n'est pas bon que les enfants grandissent auprès de leurs parents. La nourrice les élève, d'abord ; puis, de la nourrice, ils vont à l'Université. Tel est le programme d'une bonne éducation... »

Lassitude ou faiblesse, Harry ne se sentait plus le courage de maintenir une aussi rigide ligne de conduite. Les grands yeux enfantins, souriants et graves, qui évoquaient ceux de Nicole, avaient eu raison de la volonté de l'homme : pour les contempler et se griser de leur enivrante caresse, celui-ci reniait tous ses principes éducateurs. En l'absence de la femme aimée, Harry, sans s'en rendre compte, donnait toute son âme à l'enfant qui la lui rappelait.

Mrs Berry regagna ses montagnes écossaises et une nurse diplômée, sortant de la meilleure école de Londres, vint s'installer auprès de Mick. Celui-ci fut métamorphosé aussitôt. Son aspect changea entièrement. Il ne fut plus le petit montagnard aux cheveux mal coupés et habillé de grossier homespun ; il devint un bel enfant correctement bouclé, dont un élégant costume de velours noir, orné d'un grand col de Venise, faisait valoir la grâce fine et aristocratique.

L'orgueil du jeune père en fut flatté. Mick évoquait les portraits de certains jeunes Blackenfield qui avaient posé au XVIII<sup>e</sup> siècle devant Gainsborough et plus tard devant Lawrence, et qui ornaient, dans le nord de l'Angleterre, le vieux château féodal qu'il avait hérité.

Un jour, après la visite quotidienne que lui

faisait l'enfant chaque matin, le père prit son fils par la main et le conduisit dans sa propre chambre.

C'était la première fois qu'il introduisait Mick dans cette pièce.

Au milieu du panneau principal, bien en lumière, un grand portrait de Nicole les regardait venir...

Le peintre avait su admirablement rendre le charme des grands yeux clairs et le sourire mélancolique de la bouche très fine... ce sourire d'un être jeune et plein d'ardeur que la vie a déjà déçu. Le visage peint avait un regard si vivant que l'homme et l'enfant, arrêtés devant lui, en semblaient enveloppés.

– Voici votre maman, dit Harry. Vous voyez, petit Mick, combien elle est jolie et souriante. Elle n'est pas morte comme vous le disiez : la voilà bien portante, au contraire.

Le tout petit ne répondit pas. La tête levée, absorbé dans sa contemplation, ses yeux semblaient répondre au regard maternel. Son

silence dura quelques instants, puis la petite voix, un peu hésitante, demanda :

– C'est ma vraie maman ?

– Mais oui, répondit le jeune père, qui voulait habituer l'esprit de son fils à évoquer l'image d'une maman vivante et non l'atroce scène de mort à laquelle son imagination enfantine semblait s'être complu.

– Ma vraie maman ? répéta le petit d'un ton bizarre de doute. Comme celle de Bob et d'Yvett ?

– Comment ?

Ne voulant pas mentir et incertain de la réponse à faire, Harry était tout à coup moins affirmatif.

– Qu'est-ce que vous demandez, petit Mick ?

Laborieusement, celui-ci s'efforça d'expliquer sa pensée :

– ... Une maman qui remue les mains... avec une bouche qui parle... qui embrasse son petit garçon ?

Une fugitive détresse assombrit le visage de l'homme. Il n'avait qu'une image à montrer à son bébé qui souhaitait une maman vivante comme en ont tous les autres enfants...

Ce fut une minute très pénible pour celui qui avait créé pour son fils une situation aussi anormale. Cependant, instinctivement, Harry cherchait une explication qui donnât satisfaction au bambin.

– Votre maman, petit Mick, est très loin... Je vous ai déjà dit qu'elle était en voyage.., mais elle reviendra, vous le savez, je vous l'ai promis. Elle reviendra... bientôt. Alors, elle restera avec nous, toujours... Et nous serons très heureux.

– Elle reviendra, répéta docilement le bébé.

– Oui, et vous aurez aussi, comme vos camarades, une maman qui parle et qui embrasse son petit garçon.

Contre son habitude, il parlait avec beaucoup de mots inutiles, n'osant pas croire lui-même à ce qu'il annonçait ; mais il avait vu la figure enfantine s'assombrir et il avait une peur

inconsciente de la phrase meurtrière que la petite bouche innocente pouvait prononcer.

Il ajouta, pour remplir le silence qu'il redoutait entre eux :

– En attendant son retour, vous viendrez tous les jours apporter un bouquet de violettes devant le portrait de votre maman... Ce sera votre façon, Michaëlis, de saluer votre mère et d'apprendre à la connaître.

Mick se tourna vers son père et, levant le nez, tout à coup, très décidé :

– Des fleurs ? fit-il. Oh ! oui ! C'est beau !... Elle sera contente ! Mais ça, – et son petit doigt désignait le portrait, – c'est pas ma vraie maman... Non !... ça, c'est une maman de papier... c'est une image... comme dans les livres !

Il y avait dans sa voix une sorte de dédain qui atteignit le père comme l'aurait fait un soufflet.

Mick ne vit pas l'effet douloureux qu'avaient produit ses paroles. Avec la mobilité d'impression des enfants de son âge, il s'était mis

à jouer à quatre pattes sur la grande peau d'ours blanc qui s'allongeait au pied du lit d'acajou.

Debout devant lui, Harry demeurait cloué au sol. Son regard allait du bébé insouciant à la grande toile peinte où Nicole continuait de sourire...

« Une maman de papier... »

C'est tout ce que l'homme pouvait offrir à son enfant.

Une nouvelle fois, le cœur du jeune homme avait reçu un coup douloureux... et c'était encore l'innocente main de son fils qui le lui avait porté.

Cependant, tenace, il exigea que, tous les jours, l'enfant vînt saluer sa maman... en effigie.

Le jeune Mick se prêtait de bonne grâce à cette visite ; mais, pas une fois, il n'omit de préciser :

– Ça, c'est ma maman de papier... La vraie, elle est partie !

– Elle est en voyage.

– Oui... en voyage... très loin... loin !

– Elle reviendra avec nous, n'est-ce pas, Mick ?

– Avec toi, oui... un jour !

– Avec papa aussi, *darling* ! Ne pensez-vous pas ?

– Oh ! je pense aussi...

Progressivement, d'ailleurs, des liens d'affection de plus en plus étroits se nouaient entre Harry et l'enfant.

Michaëlis prenait l'habitude de visiter ce père qui jouait avec lui et s'efforçait d'être un grand camarade. À présent, le bambin n'avait plus peur de l'homme et il recherchait même toutes les occasions de le rejoindre. Quand il apercevait de loin le jeune lord, le petit courait vers lui et lui sautait au cou :

– J'aime bien que vous m'embrassiez, disait-il familièrement.

Et le jeune père, touché de cette puérile tendresse, donnait un autre baiser.

Un jour, Mick tendit une fois de plus sa petite joue :

– Donnez encore, s’il vous plaît... Deux !

– Donnez deux quoi ?

– Des baisers.

– Volontiers, mais pourquoi ?

– Pour ma maman.

– Comment ?

La sensibilité de l’homme était toujours en éveil quand il s’agissait de l’absente.

L’enfant tendit son petit doigt vers le portrait de Nicole et expliqua :

– Pour ma maman, jamais on ne l’embrasse, elle !

– Mais puisque vous dites, Mick, que c’est une maman de papier.

– Oui... mais...

L’enfant hésita, puis très bas, mystérieusement, il fit cette surprenante déclaration :

– Moi, je vois ma vraie maman la nuit... dans le dodo...

– Vous rêvez de... d'elle ? balbutia le père, étonné.

– Je la vois, fit Mick brièvement, sans mieux préciser ce qu'il voulait dire. Alors, papa, donnez encore des baisers... je lui porterai...

Très ému, Harry embrassa deux fois son fils, sans demander, sur le moment, d'autres explications ; mais, dans la journée, il revint sur les confidences du matin.

– Il est vrai, Mick, que vous voyez votre maman en rêve ? interrogea-t-il presque timidement.

– Oui...

Le petit semblait ne pas vouloir donner plus de détails ; un instant après, cependant, hésitant comme s'il livrait un gros secret, il ajouta :

– Vous aussi, papa, vous la voyez !

– Non, mon petit.

– Oui, vous la voyez... je sais... Vous êtes avec

elle et avec moi...

– Qu'est-ce que vous dites, Mick ?

Le silence retomba. Le bambin ne voulait sans doute plus rien livrer de sa mystérieuse petite vie... Cependant, au bout d'un moment, il se rapprocha de son père, et lui passant ses bras autour du cou, il l'embrassa plusieurs fois.

– C'est aussi pour ma maman, lui expliqua-t-il, bas à l'oreille. Comme ça, elle en aura beaucoup, beaucoup.

Blackenfield resta fort impressionné par cette singulière conversation.

Assez matérialiste, fort occupé jusqu'à ce jour de toutes les choses extérieures, mondaines ou sportives, il n'avait guère examiné profondément quel pouvait être ce monde invisible où les absents rejoignent ceux qu'ils aimaient, où les petits enfants pouvaient embrasser leur maman lointaine.

Les rêves de son si jeune fils l'émurent autant qu'une manifestation de l'au-delà. Il eut l'impression que le ciel voulait rapprocher, sous

son toit, les deux êtres qu'il aimait. L'idée de Dieu, à laquelle il ne s'était pas arrêté depuis ses jeunes années, hanta ses longues méditations.

D'autre part, les pénibles jours d'inquiétude et de souffrance qu'il avait traversés depuis trois ans, avaient affiné et subtilisé son esprit. Il sentit, sans pouvoir l'expliquer, qu'il y avait autre chose autour de lui que ce que ses yeux pouvaient voir. Et, puisque son fils semblait beaucoup mieux familiarisé que lui-même avec la religion et les forces supérieures qui nous dominent, il allait, lui, incroyant et ignorant, le charger d'être son intermédiaire.

Le lendemain, en le conduisant pour la visite quotidienne devant le portrait de Nicole, naïvement, maladroitement, le père fit répéter à l'enfant cette prière :

« – Seigneur Dieu, rendez-moi ma petite maman. Faites-la revenir de son long voyage, car c'est le plus cher désir de mon papa... »

La petite voix angélique du bambin se trompa bien un peu les premières fois, mais, au bout d'une semaine, Mick sut très bien répéter les

mots fervents que Harry lui avait appris spontanément ; l'enfant les récitait en joignant les mains. Et rien n'était plus émouvant que de voir, l'un auprès de l'autre, l'homme très grand et le gosse tout petit, unis dans une même prière, devant le beau portrait au regard profond qui souriait avec mélancolie...

Comme l'avait exigé lord Blackenfield, Tattie était venue à Londres.

Mick eut d'abord un grand saisissement en apercevant la jeune fille. Il devint tout rouge d'émotion et parut d'abord très gêné. Puis, après un coup d'œil inquiet vers lord Blackenfield, il céda à son affection pour la jeune fille et s'élança vers elle.

Tattie avait eu la même réserve. Cependant, comme l'enfant se blottissait dans ses bras, elle ne voulut pas décevoir le chérubin et elle le serra tendrement sur son cœur.

– *Darling... dear old little thing*<sup>1</sup>.

Elle n'osait pas embrasser l'enfant devant son père ; mais celui-ci continuait de sourire et la jeune fille s'enhardit jusqu'à couvrir de baisers la

---

<sup>1</sup> ... Chère vieille petite chose.

petite menotte qui caressait sa joue.

Lord Blackenfield eut alors un geste indulgent et complice dont il aurait été incapable quelques semaines auparavant, quand il ne connaissait pas encore son fils.

Pour ne pas gêner la fille de Mrs Berry, il poussa la complaisance jusqu'à se tourner légèrement d'un autre côté : ne fallait-il pas que son petit Mick reçût les caresses auxquelles Tattie, en cachette, avait dû l'habituer ?

Cependant, comme au bout de quelques instants il se retournait vers eux, il surprit un geste qui le troubla.

Le petit, attirant la chaînette d'or passée autour de son cou, montrait à Tattie un petit médaillon ovale.

— Je l'ai toujours, expliquait-il naïvement, pendant que la jeune fille lui faisait signe de se taire.

En même temps et d'un mouvement discret, elle dissimulait à nouveau le médaillon sous les habits de l'enfant.

Le geste fut aperçu par Blackenfield, qui s'en inquiéta instinctivement.

– Qu'est-ce que c'est ? fit-il en allant vers son fils.

D'un geste autoritaire, dont il ne put pas réprimer la vivacité, il attira contre lui le bambin.

Et, sans remarquer l'émotion soudaine de Tattie et la rougeur subite de Michaëlis, il tira de l'échancrure du col de dentelle le bijou, qu'il ouvrit.

Le médaillon contenait trois minuscules photos que lord Blackenfield examina avec surprise.

Il y avait d'abord la sienne au-dessus des deux autres ; puis celle de Nicole souriante, du temps où elle n'était pas mariée ; enfin, celle du garde Grammont : les trois êtres les plus proches de Mick par les liens du sang... son père, sa mère et son aïeul !

Une émotion serra la gorge de Harry.

– Qui a mis ce médaillon au cou de Mick ? s'informa-t-il d'un ton de douceur un peu voilée.

La jeune fille était devenue pourpre. Fort embarrassée, elle répondit cependant d'une voix assez ferme :

– C'est lady Blackenfield...

– Ma femme ?

– Oui, monsieur.

– Quand l'avez-vous vue ?

– Oh ! Il y a longtemps... quand elle est venue soigner le petit Mick... après que ma mère lui eut envoyé une dépêche...

Harry se sentit gêné devant cette précision qui soulignait ses mauvais procédés à l'égard de sa femme à cette même époque.

– Vous êtes sûre que c'est à ce moment-là ? insista-t-il.

– Oh ! oui, Votre Honneur... confirma la jeune fille avec un peu de vivacité. Je me souviens même que, deux jours après, quand Mick fut guéri, sa maman observa qu'il ne pouvait pas faire autrement que d'aller mieux, puisque « trois amours » : son aïeul, son père et sa mère, avaient veillé sur lui pendant sa maladie.

– Lady Blackenfield était extrêmement sensible, balbutia le jeune lord, comme s’il était regrettable que Tattie évoquât une phrase aussi romanesque de la mère de Michaëlis.

– Lady Blackenfield était infiniment douce et affectueuse, répondit Tattie avec gravité.

Harry ne voulut pas savoir si c’était une constatation qu’elle faisait ou une leçon qu’elle lui donnait.

– Oui, acquiesça-t-il simplement, lady Blackenfield était délicieuse.

Il y eut un silence au bout duquel le jeune homme s’informa encore et d’une voix plutôt humble :

– Vous n’avez pas revu lady Blackenfield, Tattie ?

– Depuis le jour où elle est venue réclamer son petit Mick que Votre Honneur avait déjà enlevé ? Non, je ne l’ai pas revue.

– Elle ne vous a pas donné de ses nouvelles ?

– Hélas ! non.

– C'est fort regrettable.

Un peu embarrassé, car la jeune fille l'observait et il devinait qu'elle avait dû plus d'une fois juger sévèrement sa conduite d'alors, il ajouta :

– Ce fut un pitoyable malentendu, Tattie... Une sorte de mauvaise plaisanterie qui a tourné mal... Je voudrais bien revoir lady Blackenfield, afin de pouvoir m'en expliquer avec elle...

Du coin de l'œil, il épiait le visage de Tattie. N'allait-elle pas s'émouvoir et lui avouer qu'elle connaissait la retraite de Nicole ?

Mais la fille de Mrs Berry resta impassible. Elle n'avait pas revu la maman de Mick et, pour l'instant, son visage gardait toute sa gravité ; Harry avait prononcé le mot de plaisanterie et la jeune fille estimait que ce terme était déplorablement choisi : le chagrin ressenti par la pauvre lady Blackenfield ne pouvait pas être assimilé à une plaisanterie, même de mauvais goût.

Harry devina-t-il en partie les pensées de

l'Écossaise ? C'est assez probable, car le silence gardé par celle-ci l'impressionna.

Après quelques secondes de gêne, il tint cependant à reprendre la conversation, puisque c'était pour interroger Tattie qu'il l'avait fait venir à Londres.

– Vous dites que c'est lady Blackenfield qui a passé ce bijou au cou de mon fils ? reprit-il en caressant le petit Mick, toujours assis sur ses genoux.

– Elle-même, monsieur, quand ce baby était malade.

– Et les photos ? Qui les a mises ?

– Lady Blackenfield, également... Elles étaient trop grandes, mais la maman de Mick m'a demandé des ciseaux pour les réduire un peu, afin qu'elles pussent tenir dans le cadre du médaillon.

Harry regarda à nouveau les trois portraits... Le sien avait été découpé dans la photo retrouvée en partie au fond du tiroir... Cette découverte lui fit comprendre pourquoi Nicole avait sacrifié cette épreuve qu'elle aimait tant ; ne fallait-il pas

que son fils portât au cou une image agréable de celui qui était son père ?

Ah !... l'amertume qu'une telle pensée mettait encore en lui, puisque alors il refusait de voir grandir le petit Mick...

C'est comme cet ordre, rangeant les trois têtes dans le médaillon, n'était-il pas voulu par Nicole ? Il s'en informa aussitôt auprès de Tattie.

– Elles sont comme lady Blackenfield les amises, ces photos ou bien y avez-vous touché, depuis ?

– Je ne me serais pas permis, protesta la jeune fille. Sa Seigneurie, en les mettant dans le médaillon, avait dit en riant qu'elle joignait aussi son portrait : « Parce qu'il ne fait pas bon laisser deux hommes enfermés ensemble... avec son image entre les deux autres, ça irait tout seul... » C'était une plaisante remarque dont j'avais ri sur le moment, mais dont j'ai toujours respecté l'intention... Je ne pense pas que Votre Honneur en soit fâché ?

– Pas du tout, Tattie, au contraire, je suis

content que vous ayez obéi à lady Blackenfield...  
Tout ce qu'elle a fait est très bien et a toujours été  
exécuté avec les meilleures intentions.

Il se tut.

Profondément ému par ce qu'il venait  
d'apprendre, il remit lui-même au cou de son fils  
le médaillon d'or ; puis il renvoya Mick jouer  
dans sa chambre, en priant Tattie de  
l'accompagner.

Quand ils furent partis, Harry resta longtemps  
songeur.

Il avait espéré que la fille de Mrs Berry lui  
apprendrait quelque chose sur l'endroit où Nicole  
s'était réfugiée, et il n'en était rien !

Sa déception, cependant, était compensée par  
ce qu'elle lui avait répété des paroles de sa  
femme.

À cette époque-là, Nicole aimait toujours son  
mari... en dépit de ses sautes d'humeur, de sa  
jalousie et de ses inconséquences...

Combien touchante cette idée de réunir, pour  
l'enfant malade, les deux êtres qu'elle aimait le

plus au monde : son mari et son père... le vivant et le mort... tous deux unis par son image et par sa pensée... malgré son dédain à lui, lord Blackenfield, pour le modeste garde-chasse...

L'âme de Nicole n'avait pas distingué ; tous les deux ils lui étaient chers : le père bien-aimé, le mari-choisi entre tous.

Et, pendant que la petite Française dont il raillait la sentimentalité accomplissait ce geste, pour elle symbole d'amour, le mari flegmatique et sec attribuait les motifs les plus injurieux à l'absence de sa femme...

Longtemps Harry ressassa ces pensées dont les dards l'aiguillonnaient, car chacune d'elles lui rappelait que, malgré ses grands airs de gentleman hautain et impeccable, il avait été souvent inférieur à la petite épouse délicate et fière, pourtant jugée autrefois si plébéienne.

Des jours et des semaines passèrent encore.

Lewis avait obtenu ce qu'il désirait.

Après avoir fait longtemps des difficultés, lord Blackenfield avait enfin consenti à paraître publiquement dans Londres, accompagné de son fils.

– Je vais être tout à fait ridicule, avait dit le jeune père, sans enthousiasme. Ce n'est pas l'habitude en Angleterre.

– Allons donc ! avait répondu le détective. Un Blackenfield peut faire ce qui lui plaît. Il y a un degré social où plus rien n'est ridicule. Avant trois mois, vous aurez des imitateurs.

– Oui, mais, pendant ce temps, l'opinion aura pu s'ébaudir.

– Je vous assure...

– *No, no !* N'expliquez pas, Lewis, interrompit

Harry avec une sorte d'humeur tragique, j'ai compris, il faut absolument sortir avec l'enfant... même si c'est extraordinaire.

– Parfaitement !... ou, plutôt, cela n'aura rien d'original.

– S'il n'y avait pas vos vilains journaux à répandre la nouvelle !

– Je vous promets d'être discret.

– Oh ! la bonne plaisanterie ! Avec une grosse caisse et des trompettes, votre discrétion ! Vous allez battre le rappel, dirait mon cousin de la Muette.

– Pour un résultat bien désiré, lord Harry.

– Oui, évidemment !... À souhaiter que lady Blackenfield ait l'oreille fine et entende la première sonnerie.

– Espérons-le.

Et le lendemain, beau comme un petit prince, tenant obstinément la main de miss May, sa nurse, le jeune Mick se promenait dans le jardin zoologique que tout le monde, à Londres, appelle le Zoo.

Très sauvage encore, n'ayant pas l'habitude d'un jardin public et ne connaissant aucun enfant avec qui jouer, Michaëlis, un peu grave, se serrait contre la jeune fille.

Quand il aperçut son père venant dans leur direction, son visage s'épanouit et il courut instinctivement vers lui comme vers un ami préféré.

Entre les grandes mains recouvertes de daim et les petites menottes sanglées dans du chevreau, il y eut une chaude étreinte. Le père, malgré son décorum, prit même le petit sous les bras et, l'enlevant de terre rapidement, lui fit faire un grand saut.

L'enfant, ravi, riait aux éclats, mais, comme lord Blackenfield le reposait au sol, celui-ci vit un grand et pâle garçon qui repliait un volumineux kodak, tandis que la maigre silhouette de Lewis s'éloignait discrètement dans une allée voisine.

Harry eut, malgré lui, un mouvement de mauvaise humeur. Son déplaisir de gentleman correct était naturel et instinctif, bien qu'il eût dû

prévoir l'incident.

– Rentrez avec l'enfant, dit-il à la nurse avec précipitation. Aujourd'hui, je n'ai que quelques minutes à lui consacrer.

L'ambiance du Zoo lui paraissait tout à coup insupportable et il ne songeait qu'à s'en éloigner. Au surplus, par tempérament, il avait horreur de la foule.

Les jours suivants, cependant, il conduisit le petit Mick au cirque, au Palais de Glace, au théâtre des enfants ; il le fit goûter dans une pâtisserie ou le mena boire une tasse de thé dans un endroit fréquenté. Il alla même jusqu'à se montrer avec lui dans des milieux à la mode, tels que concerts, expositions et musées, où la nurse reçut l'ordre de conduire le petit Mick.

Bref, on vit le père et le fils se retrouver un peu partout, et, grâce au détective qui guettait chacune de leurs sorties et faisait passer d'adroits échos dans les journaux, le public n'ignorait plus que lord Blackenfield, retour des Indes, était un papa très moderne et son fils, un amour de petit bonhomme.

Cette publicité était odieuse au jeune lord, mais il se résignait, ayant fini par admettre qu'elle était nécessaire. Ne fallait-il pas que Nicole, attirée par le désir d'apercevoir son fils, fût renseignée sur leurs allées et venues ? Et, pour lui permettre de voir l'enfant au passage, lord Blackenfield se plia en quelque sorte à un programme bien défini, allant régulièrement, aux mêmes jours et aux mêmes heures, dans tels endroits désignés à l'avance.

Jusque-là, Harry personnellement et Lewis de son côté n'avaient encore rien trouvé qui pût les éclairer sur les suites heureuses de leur tactique. Et c'est en vain que notre amoureux fouillait du regard les groupes compacts dans la foule pour y découvrir le visage désiré entre tous. Quant au détective, il avait beau observer tous ceux qui, de près ou de loin, semblaient s'intéresser à son client et au fils de celui-ci, il avait l'impression de n'avoir encore obtenu aucun résultat.

Et cependant, un matin, lors de la visite quotidienne au portrait de Nicole, le petit Mick révéla à Harry quelque chose qui foudroya celui-

ci.

Le nez en l'air, les menottes dans les poches de son pantalon, bien campé sur ses petites jambes écartées, l'enfant regardait l'image qui souriait dans son cadre somptueux.

– Elle est encore plus belle que ça, ma maman, fit tout à coup la petite voix aux intonations enfantines.

– La maman que vous voyez la nuit ? questionna le père toujours en éveil sur les réflexions de son fils.

– Non... l'autre !

– Quelle autre ?

– La vraie.

L'homme sursauta.

– Qu'est-ce que vous dites ?... Votre vraie maman ?

– Oui.

– Mais, fit l'Anglais interloqué, comment le savez-vous ? Où l'avez-vous vue ?

– Là-bas.

– Où ça, là-bas ?

– Eh bien ! là-bas !

C'était si net que le père, subitement angoissé, dut faire un effort pour rester calme. Il ne fallait pas, par trop de précipitation ou par une nervosité intempestive, risquer de tarir la verve laconique de Mick.

– Quand avez-vous vu votre maman, mon petit Mick ? questionna-t-il en adoucissant sa voix.

– Tantôt.

– Tantôt ?... Non. Vous voulez dire hier ?

– Oui, hier.

– Vous avez vu votre vraie maman ?

– Oh ! oui.

Ne comprenant pas, dans d'aussi brèves réponses, ce que l'enfant voulait dire, très impressionné cependant, Harry s'assit dans un fauteuil et attira son fils sur ses genoux.

– Voyons, mon petit Mick, expliquez-vous mieux. Dites à votre papa ce que vous savez. Vous avez vu votre maman ?

– Oui.

– Votre vraie maman ?

– Mais oui... voyons !... Pas ma maman de papier !

– Non, pas celle qui est là dans le tableau...

– L'autre !

– Oui, celle qui a des mains, qui marche, qui embrasse son petit garçon... Elle vous a embrassé ?

Le sourire s'éteignit sur les lèvres du bambin.

– Non ! fit-il en secouant sa petite tête. Elle n'a pas embrassé Mick.

– Ah !... en revanche, elle vous a parlé ?

– Non.

– Eh bien ! qu'est-ce qu'elle a fait ?

– Elle a ri...

– Hein ? Elle a ri ?

– Oui... à Mick.

– Ah !... Elle vous a souri ?

– Oui.

Le visage mobile du petit s'illumina de nouveau.

Son regard adorable de candeur et de joie se leva vers le portrait et lui sourit :

– Ma maman !... elle est jolie !

– Oui, très jolie.

– Et elle rit... oh ! c'est... c'est doux.

Il sembla à Harry qu'une main l'étreignait à la gorge.

Son fils avait vu Nicole, car quelle autre femme que Nicole aurait eu un sourire si doux, qu'un enfant ingénu lui-même en était transfiguré ?

– Qu'est-ce qui vous a dit que la dame qui vous souriait était votre maman ? reprit-il avec émotion.

– Mick a bien vu.

– Oui... c'est une idée à vous... parce qu'elle a ri en vous regardant ?

L'enfant se redressa, indigné.

– Mais non ! fit-il avec force. C'est parce que

c'est le portrait... pareille à ma maman de papier, les autres qui rient, c'est pas ma maman !

– Non, évidemment ! Les autres, ce sont des dames que Mick ne connaît pas... Elle, ce n'est pas la même chose...

– C'est ma vraie maman !

– Et c'était la première fois que vous la voyiez, hier ?

– Oui... et encore tantôt... avant.

Haletant, le père, mot à mot, essayait d'arracher la vérité au bambin qui, fatigué d'être resté si longtemps immobile, cherchait à s'évader des bras paternels pour aller jouer.

– Écoutez, mon petit Mick, si vous me racontez bien tout ce que votre maman a fait, je vous achèterai un beau joujou.

– Mick veut le joujou.

– Eh bien ! essayez de vous rappeler... Où avez-vous vu votre maman ?

– Là-bas, j'ai dit !

– Oui, je sais... Là-bas ! J'étais avec vous

quand... quand votre maman vous a souri ?

– Oui.

– C’était hier ?... Quand vous avez bu une tasse de lait au Zoo ?

– Non.

– Alors, au concert ?

– Non.

– Vous étiez peut-être avec miss May ?

– Non... C’était là-bas... au thé !

– Parfaitement ! J’étais assis à côté de vous...

Miss May nous avait quittés.

Il s’efforçait d’être très au courant, très convaincant, pour mieux percer la pensée fugitive de l’enfant.

– Oui... et puis l’autre fois encore ?

– Au thé ?... Toujours au thé !

– Non... avec la dame aux gâteaux... quand Tattie est tombée.

– Oh ! Au Palais de Glace !

– Mick n’est pas tombé, lui !

– Non, Mick est solide sur ses jambes ! Mais pourquoi, mon chéri, ne m’avez-vous pas parlé de la dame tout de suite... Si vous me l’aviez montrée, je serais allé la chercher et nous l’aurions ramenée avec nous.

Le visage enfantin devint songeur.

– Elle aurait pas voulu venir ! fit Mick gravement.

– Ah !... Et pourquoi ? demanda le père avec surprise.

– À cause des autres.

– Quels autres ?

– Les bébés.

– Les bébés ?

Harry avait sursauté. Il ne voyait pas Nicole transformée en mère de famille.

Tout de suite, il se dit que l’enfant s’était trompé : une femme lui avait souri et, naïvement, le petit bonhomme avait cru que cette femme était sa maman.

La désillusion était cruelle. Cependant, la

conviction du bambin avait été si grande qu'elle avait été presque contagieuse ; malgré lui, Harry envisagea la possibilité que Nicole fût accompagnée de bébés...

Un soupçon lui mordit l'âme : Nicole remariée ? Impossible !... Alors, Nicole infidèle ?... Nicole ayant d'autres enfants ?

– Vous avez vu des enfants avec votre maman ?

– Oui.

– Combien ?... Des grands garçons comme vous ?... ou des petits... un baby comme la petite Gâte ?

– Oh ! une grande fille... et un bébé garçon... un autre encore... pas très grand... comme ça.

Il désignait le dossier d'une chaise assez haute, ce qui représentait peut-être la hauteur d'un enfant de cinq ans.

« Trois enfants, pensa-t-il. Le dernier seulement, le bébé garçon, pourrait être à elle... »

Il restait sceptique, cependant. Cette pensée de Nicole ayant un autre enfant lui était tellement

désagréable qu'il préféra la repousser.

– Vous vous êtes trompé, mon petit Mick. La dame que vous avez vue n'est pas votre maman...

– Mais si !

– Non. Votre maman n'a pas d'autres enfants. La dame qui vous a souri était certainement la maman des trois bébés dont vous parlez... elle ne peut pas être la vôtre.

Mick ne répondit pas. Cette fois, il avait réussi à s'évader des bras qui le retenaient captif. Et, s'allongeant sur la peau d'ours qui l'attirait toujours dans cette chambre un peu austère, il se blottit, se roula, fit mille cabrioles sur les longs poils soyeux.

Pendant qu'Harry, le front barré d'un pli soucieux, réfléchissait, l'enfant jouait... Tout à coup, ce dernier s'arrêta.

Allongé sur le ventre, mais le buste soulevé, raidi sur ses petits bras déjà vigoureux, il levait le nez vers « sa maman de papier ».

– Vous savez, papa ! s'écria-t-il soudain. La dame... là... c'est pas la maman des autres.

L'autre, c'était pour Mick, le rire... C'étaient pour Mick les baisers avec ses lèvres... Oh ! j'ai bien vu... c'était à moi, cette maman-là... à moi tout seul !

Une longue cabriole punctua les paroles triomphantes. Et pendant que les petites jambes agiles s'agitaient dans l'air joyeusement, Harry, désarçonné, ne savait plus qu'imaginer.

Des baisers... avec ses lèvres...

Si c'était vrai, il n'y avait plus qu'à se réjouir... tous les espoirs étaient permis...

En lui, cependant, des doutes persistaient : son fils était si joli avec ses grands yeux clairs ombrés de cils foncés, avec son radieux sourire et son adorable expression angélique, qu'il était presque naturel qu'une étrangère eût souri longuement à l'adorable baby qui naïvement répondait à ses avances.

C'est à cette solution qu'il s'arrêta, afin de n'être pas cruellement déçu par la suite. Cependant, par prudence, il demanda Lewis au téléphone pour lui rapporter les étranges

confidences de son fils.

À l'autre bout du fil le détective écouta attentivement ce que son client lui racontait. Il fit même préciser certains détails. Puis, sans faire aucun commentaire aux réflexions du jeune Mick, il demanda si lord Blackenfield connaissait l'ancien attaché d'ambassade américain Mollisson ?

– De vue seulement, répondit Harry... Nous nous rencontrons quelquefois au Royal Yachting Club... C'est un ami de lord Creven... Il est à Londres de passage et repartira bientôt, je crois.

– C'est bien de lui, en effet, qu'il s'agit. Il assistera probablement à la finale de polo de la coupe Sutton-Smith à Rochampton... Essayez donc, lord Blackenfield, de vous faire inviter chez lui avant qu'il retourne en Amérique. Vous me rendrez personnellement un réel service.

Et, probablement pour ne pas être obligé de donner de plus amples explications, Lewis raccrocha l'écouteur.

Dans le salon impersonnel et luxueux de l'appartement que sir Mollisson occupait au Savoy Hôtel, Harry Blackenfield attendait, l'air préoccupé et vaguement soucieux.

Que pouvait-il espérer de cette visite ? Une démarche probablement vaine après tant d'autres ?... Pourquoi avait-il cédé une fois de plus aux adjurations de Lewis ?

Ah ! il lui en avait fait faire déjà des allées et venues, le terrible détective ! Presque toujours contre son gré, et sûrement contre ses goûts : les sorties avec le petit Mick, que lui, Harry, appelait en bougonnant des exhibitions, les photos dans les illustrés, les articles dans la presse mondaine, toutes choses horripilantes pour l'Anglais correct et jaloux de la discrétion de sa vie privée qu'était lord Blackenfield.

Et pour arriver à quoi ?... À rien... ou à si peu

de chose ! Cette jolie dame dont parlait Mick d'une manière à la fois vague et obstinée, saurait-on jamais qui elle était ?

Et ces trois enfants qui venaient embrouiller la piste plutôt que la simplifier ?

Ces enfants... c'était pour les voir... ou tout au moins pour obtenir d'eux certains renseignements qu'il était là dans ce salon du Savoy.

Pour le décider, Lewis lui avait donné cette seule explication :

– Les trois enfants dont parle le petit Mick sont les fils de Mr. Mollisson, ancien attaché à l'ambassade américaine. Par eux, vous apprendrez quelle est la femme dont il s'agit.

– Comment voulez-vous que je les interroge ?

– En les rencontrant chez eux.

– Impossible, je ne connais pas assez leur père.

C'était dit un peu sèchement, mais Lewis n'était jamais pris de court.

– Vous le connaîtrez mieux, lord Harry, quand

vous aurez passé une demi-journée chez lui. Au Royal Yachting Club, vous trouverez facilement des amis communs pour vous présenter. Le reste est un jeu d'enfant pour vous.

– Voir Mollisson au club n'est pas impossible, soit ! grogna Blackenfield. Mais sous quel prétexte irais-je chez lui ?

– Écoutez, reprit tranquillement Lewis, je vais vous l'indiquer.

– Vous ?

– Est-ce que mon métier, oui ou non, est d'être renseigné ?... Apprenez que sir Mollisson est un collectionneur passionné de vieilles tabatières !... Vous ne pouvez pas lui faire un plus grand plaisir que de lui demander à voir sa collection... Voilà le prétexte trouvé pour être introduit chez lui.

Blackenfield était donc venu au Savoy Hôtel, après s'être fait présenter à Mr. Mollisson, la veille, au Royal Yachting Club, grâce à une relation commune. Au cours de leur conversation, Blackenfield exprima le désir d'admirer la collection de tabatières auxquelles il s'intéressait

lui aussi. Rendez-vous fut pris pour le lendemain chez Mr. Mollisson.

Après quelques phrases banales sur le beau temps, par quoi débute invariablement toute conversation anglaise, sir Mollisson s'excusa fort aimablement.

– J'aurais aimé vous montrer ma collection entière, lord Blackenfield, car je vous avoue en être assez fier : je n'ai que des pièces rares ! Malheureusement, tout est resté à Boston.

– Je me doute bien, en effet, que vous ne faites pas voyager avec vous des objets d'aussi grande valeur, répondit Harry.

– Certes, d'autant plus que je n'ai fait, cette fois-ci, en Europe, qu'une sorte de voyage circulaire sans me fixer longtemps nulle part. Voyez, ici même, j'ai préféré m'installer à l'hôtel, mon séjour à Londres ne devant pas être long.

Il se leva et alla ouvrir une vitrine posée sur un meuble.

Délicatement, avec des gestes précautionneux,

il en sortit une tabatière flamande du XVII<sup>e</sup> siècle.

– Je vais pouvoir vous montrer mes dernières acquisitions... Elles ne sont pas très nombreuses, mais ne manquent pas d'intérêt... Voyez, celle-ci date...

Il s'arrêta brusquement.

Des bruits insolites troublaient subitement le silence de l'appartement... Un petit pas précipité trotta sans ménagement dans le couloir et la porte s'ouvrit brusquement, tandis qu'une voix enfantine s'écriait avec la plus grande conviction :

– *I want to see my daddy !<sup>1</sup>*

Et, sans cérémonie, un beau petit garçon entra dans la pièce, avec l'assurance imperturbable de ses cinq ans.

– Eh bien ! Teddy, que signifient ces manières ? dit Mr. Mollisson d'une voix qu'il essayait de rendre sévère.

En voyant un étranger avec son père, l'enfant

---

<sup>1</sup> Moi, je veux voir mon papa.

s'était arrêté net au milieu du salon. Mais il répéta, en français cette fois, et d'un ton particulièrement volontaire :

– Je veux voir mon papa, moi !

– Ce n'est pas le moment, *darling*, dit le père. Vous êtes un bébé très mal élevé et vous devez retourner tout de suite.

Avant que Mollisson eût achevé sa phrase, la porte s'ouvrait de nouveau.

– Oh ! Teddy, que faites-vous ici, vilain garçon ? Venez vite !

Au son de cette voix, lord Blackenfield tressaillit.

D'un réflexe instantané, il se retourna. La surprise faillit lui arracher un cri.

Dans la jeune femme qui venait d'entrer pour chercher le baby, le jeune homme reconnaissait sa femme.

Sous l'émotion qui l'étreignait soudain, il parut à Harry qu'un voile opaque obscurcissait sa vue.

Nicole !... Nicole était devant lui !

Une pâleur subite décomposait les traits de l'homme, pendant qu'à sa vue, l'arrivante, toute saisie aussi, restait muette, rougissante et clouée au sol.

Ce fut pour les deux époux une seconde d'intime émotion durant laquelle leurs prunelles hagardes se fixèrent avec angoisse.

Après cette longue séparation que des scènes orageuses avaient précédée, chacun d'eux devait se demander ce que l'autre pensait de cette rencontre inopinée.

Cependant, ils étaient si corrects et de si bonne éducation que, le premier instant de surprise passé, ils s'efforcèrent de ne pas laisser percevoir leur trouble. La situation exigeait qu'ils ne parussent pas se connaître en ce salon étranger où l'un était l'hôte du maître de céans et l'autre presque sa servante.

Ce fut Nicole qui, la première, retrouva l'entière maîtrise d'elle-même.

Saisissant la main du bébé obstiné, elle

chercha à l'entraîner hors de l'appartement.

– Venez vite, mon petit Teddy, dit-elle doucement en français. Saluez, ajouta-t-elle en forçant de la main la petite tête blonde à s'incliner.

Elle-même, avant de franchir la porte, eut vers l'invité de son maître un salut irréprochable de froide politesse.

Et cependant, hors de la pièce, Nicole dut s'appuyer au mur pour laisser passer l'état de faiblesse où elle était soudain :

– Harry !

Était-il possible que le Ciel eût permis une aussi émouvante rencontre ?

Dans l'émotion de la jeune femme, il y avait autant d'instinctif effroi que de craintive douceur :

« N'était-ce pas son mari qu'elle retrouvait ? L'homme qu'elle avait si ardemment aimé... celui qui avait eu ses premiers élans de jeune fille et qui l'avait éveillée à l'amour ?... Mais n'était-ce pas aussi un ennemi susceptible de lui faire du

mal ? »

Une sorte d'affolement était en elle devant tous les événements que cette rencontre pouvait déchaîner. Déjà, elle avait tant souffert par Harry ! Elle n'était pas sûre d'être devenue invulnérable à ses coups et son mari pouvait la faire encore beaucoup souffrir.

Alors, reprenant le souffle après sa minute de faiblesse, elle entraîna vivement le petit Teddy à l'autre bout de l'appartement...

Petit animal longtemps malmené, Nicole n'avait plus que le désir de fuir...

En la voyant quitter la pièce, Harry n'avait pas dit un mot, pas fait un geste et, cependant, tout son être aurait voulu retenir la femme aimée, si longtemps recherchée, qui s'éloignait encore.

La présence de Mr. Mollisson le contraignit à l'impassibilité ; mais tout son être intime palpait d'émoi douloureux, et il lui fallut faire sur lui-même un réel effort pour demeurer le gentleman correct que la situation exigeait.

Tout ce drame avait été tellement silencieux et

s'était déroulé si rapidement que sir Mollisson ne s'en était pas aperçu.

Il essayait seulement, en homme bien élevé, de se montrer confus de l'incorrection de son fils, bien que la fierté d'avoir un si beau garçon l'emportât sur toutes les conventions mondaines. Il concluait :

– Une petite tête pas facile, vous voyez ! Oh ! il saura ce qu'il veut, mon petit bonhomme : il est déjà une énergie !

– En effet, répondit distraitement Blackenfield, dont la pensée essayait de suivre Nicole à travers le dédale des pièces.

– Mais ce stupide garçon est venu nous déranger au moment où j'allais vous montrer le joyau de ma collection... oh ! c'est tout une histoire...

Il tendait à Harry une petite boîte en émail cloisonné du travail le plus fin.

– Figurez-vous que j'ai trouvé cette merveille à Strasbourg, chez un petit brocanteur qui n'en connaissait même pas la valeur réelle... Et

d'ailleurs, par la simplicité du bonhomme, elle a bien failli m'échapper...

Il continua l'anecdote, donnant minutieusement des détails que son interlocuteur ne parvenait pas à suivre.

Toute la pensée de lord Blackenfield se concentrait sur la vision si rapide et si tôt disparue de celle qu'il recherchait depuis tant de mois.

« Nicole ! sa femme ! Elle était là, à quelques pas de lui, et de stupides conventions mondaines l'empêchaient d'aller la rejoindre !... Il l'avait vue, devant lui, après des années de séparation douloureuses et vaines, sans pouvoir aller vers elle, sans avoir la possibilité de lui dire son amour, ses regrets, son désir d'elle toujours aussi vivace que le premier jour.

« Sa femme, sa Nicole était là !

« Qu'attendait-il pour la rejoindre, pour la prendre dans ses bras, pour la couvrir de baisers, pour lui faire oublier par des caresses, après tant de mots maladroits, toute la peine qu'il avait pu

lui causer !

« Elle était là et lui, lord Blackenfield, par correction, par peur du scandale et de tout ce que ses pairs pouvaient dire, il devait demeurer rigide, extérieurement calme, à écouter avec une apparente attention ce que son interlocuteur lui racontait à propos de tabatières démodées et parfaitement ridicules dans leurs anciennes attributions.

« Qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire la forme ronde et les incrustations d'argent de cette petite boîte d'écaille qui avait contenu autrefois du tabac râpé ? Ne serait-il pas plus passionnant pour lui de savoir tout ce qui était arrivé à Nicole depuis sa fuite et d'apprendre pourquoi, ou comment, elle se trouvait là, près de Mr. Mollisson qui, il l'avait appris par Lewis, était veuf depuis deux ans ? »

Toutes ces pensées s'agitaient en grelots assourdissants dans la tête du jeune homme tandis que le collectionneur volubile continuait le récit de l'achat de cette merveilleuse tabatière.

– Oui... oui... approuvait machinalement lord

Blackenfield qui était assez homme du monde pour donner automatiquement quelques marques extérieures d'intérêt à ce que lui disait son hôte, alors qu'en réalité une idée fixe le dominait :

« Revoir Nicole, la questionner... la revoir surtout !... Oh ! oui, simplement la revoir ! »

Aussi, dès que l'histoire de la tabatière fut achevée, il ne put s'empêcher de laisser échapper la question qui lui brûlait les lèvres :

– Quelle est donc cette jeune femme qui est venue, tout à l'heure, chercher votre petit garçon ?

À peine eut-il parlé qu'il se rendit compte de ce qu'une telle demande pouvait renfermer d'incorrection ; aussi, fut-il doublement soulagé lorsque Mollisson lui répondit tout naturellement :

– Miss Grammont ? c'est la gouvernante de mes enfants.

– Comment avez-vous dit ? s'efforça de dire avec calme Harry. Miss Grammont, c'est... c'est une Française ?

– Oui... Vous la connaissez ?

Cette fois, le ton de Mollisson marquait une légère surprise. Mais Harry, très vite, s'était ressaisi, et ce fut de l'air le plus détaché qu'il répondit :

– Nullement, j'ai été frappé, simplement, d'une ressemblance vraiment extraordinaire entre une personne que j'ai connue et cette jeune fille... Elle a l'air charmante, ajouta-t-il, pour ne pas laisser tomber la conversation sur ce sujet qui lui tenait à cœur.

– Charmante, en effet, reprit son hôte. Charmante et beaucoup mieux encore. Miss Grammont est une personne de réelle valeur et je lui suis sincèrement reconnaissant des soins intelligents et dévoués qu'elle a prodigués à mes enfants... surtout depuis la mort de leur mère.

Blackenfield était décidé à saisir toute occasion d'amener son interlocuteur à poursuivre cette conversation. Il insista encore, toujours d'un ton dégagé :

– C'est une chance que vous avez eue, dit-il.

Le problème se pose pour moi aussi : j'ai un petit garçon presque de l'âge du vôtre.

– Teddy a été élevé presque entièrement par miss Grammont. Il n'avait guère plus de deux ans lorsque sa mère lui a été enlevée. Cette jeune fille lui en a tenu lieu avec un dévouement absolu. Pour les deux aînés, elle est à la fois l'institutrice et l'amie parfaite. On dirait qu'il y a, inné en elle, un véritable sentiment maternel fait de dévouement et d'amour.

Harry écoutait, profondément ému sous son impassibilité.

Oh ! l'atroce sensation d'entendre l'éloge de sa femme sur les lèvres d'un autre homme, alors que lui, qui avait eu le bonheur de posséder cette femme admirablement douée pour l'éducation des enfants, lui avait dénié le droit d'être mère !

– Je tiens énormément à l'institutrice de mes enfants, reprenait Mr. Mollisson avec chaleur. D'ailleurs, je ne pense pas que miss Grammont ait jamais l'idée de les quitter, elle les aime sincèrement et ils le lui rendent bien. Elle nous a, jusqu'à présent, accompagnés partout : au

Mexique, à Constantinople et aux États-Unis, où je réside maintenant le plus souvent.

Pendant qu'il parlait, Blackenfield rapprochait des dates... Mentalement, il calculait, et il comprenait pourquoi Nicole avait été si longtemps introuvable en Angleterre et même en France. Cependant, Mollisson disait encore :

– Je suis sûr que lorsque nous allons, très prochainement, regagner Boston, miss Grammont ne fera aucune objection pour nous accompagner ; mes trois enfants sont, en quelque sorte, sa véritable famille...

Cette fois, Harry laissa tomber la conversation.

La perspective de voir Nicole repartir pour l'Amérique lui était odieuse. D'ailleurs, il trouvait aussi désagréable la pensée que Nicole eût pu s'attacher si fortement à ses petits élèves.

« Nicole avait-elle donc pu oublier qu'il y avait quelque part un baby auquel elle devait toutes ses caresses ?... »

Et de se répéter que c'était de sa faute à lui, si

sa femme avait cherché à répandre ailleurs le trop-plein de sa tendresse, le rendait véritablement morose.

Quelques instants après, il prenait congé de Mr. Mollisson non sans lui dire, pour se ménager une occasion de revenir chez lui s'il en était besoin :

– J'ai été très intéressé, cher Mr. Mollisson, par toutes vos petites merveilles. Je possède moi-même deux tabatières d'Écosse, en corne incrustée d'argent. Elles n'ont peut-être d'autre valeur que leur ancienneté ; mais celle-ci est certaine, car ce sont de vieux souvenirs de ma famille. Je serai heureux si vous voulez bien accepter de les joindre à votre splendide collection.

Écoutant à peine les remerciements de son hôte, Blackenfield s'éloigna, avec le besoin instinctif de joindre tout de suite sa femme : « Nicole est retrouvée !... Elle est là ! Il faut que je lui parle... que je lui explique... elle doit revenir sous mon toit le plus vite possible. Sa place n'est pas ailleurs ! »

Blackenfield sortit de l'ascenseur au rez-de-chaussée de l'hôtel dont il traversa lentement le hall.

Un instant, il eut l'idée de rester là et d'attendre la sortie possible de sa femme, mais il comprit que ce ne serait ni correct ni pratique.

D'ailleurs, il n'était pas du tout certain que Nicole eût à traverser le hall à cette heure-là ; ce pouvait être, au contraire, sir Mollisson qui sortirait et qui pourrait s'étonner de le voir encore au Savoy.

D'autre part, s'il attendait dans un salon privé, il ne verrait pas les allées et venues des clients de l'hôtel et manquerait certainement la jeune femme.

Toutes ces réflexions s'imposèrent à son cerveau, en éclair, avec une véritable lucidité.

C'est alors que l'idée lui vint de faire demander la jeune femme, tout simplement, par un employé de l'hôtel.

« Il ne donnerait pas son nom... Nicole comprendrait ! Qui sait ! Elle attendait peut-être son appel en cet instant ! »

Le cœur tout frissonnant d'espoir et d'émotion, il guetta la venue de sa femme dans le « private » réservé aux visiteurs. Sa conviction de la voir était si grande qu'il en était tout fiévreux. Les tempes bourdonnantes, ne tenant pas en place malgré son flegme habituel, il arpenta le salon à grands pas impatients.

Enfin, la porte s'ouvrit. Ce fut le téléphoniste qui entra et dit :

– Miss Grammont est sortie depuis quelques minutes.

Blackenfield fut déçu. Ce retard imprévu le désarçonnait un peu ; cependant, il ne s'inquiéta pas. Il se dit qu'il lui téléphonerait plus tard... Le temps qu'elle fût de retour.

En attendant, il n'avait pas autre chose à faire

que de passer à son club, c'est là qu'il l'appellerait à nouveau au téléphone.

Il irait à pied. La marche lui permettrait de dompter sa nervosité.

La légère déception qu'il venait d'éprouver avait déjà un peu calmé son exaltation. Parce que Nicole s'était absentée à l'heure où elle devait supposer que son mari chercherait à la voir, Blackenfield se rendrait compte que l'absence et la séparation n'avaient pas été un remède guérisseur entre lui et sa femme.

C'est bien vite dit : « Je veux revoir Nicole ! » Mais dans quels sentiments allait-il la trouver ?... Peut-être ne désirait-elle même pas cette rencontre ?

Machinalement, à cette amère supposition, sa course s'était ralentie. Un moment, il resta immobile au bord du trottoir.

À proximité, une fleuriste dressait son splendide étalage.

Un idée vint à Harry : il allait faire porter à sa femme une gerbe de ces admirables roses qui

embaumaient tout l'entourage :

« Les fleurs diront à l'absente, toujours présente à mon cœur, que celui dont elle s'écarte n'a pas cessé de penser à elle... »

Au moment de choisir la botte multicolore, il se rendit compte des commentaires que pouvait soulever son envoi. De quel droit, aux yeux du monde, aux yeux de Mr. Mollisson surtout, si celui-ci en était informé, pouvait-il se permettre ce geste ? Même anonymement, un bouquet pouvait compromettre Nicole. Et le mari qui ne tenait pas à revendiquer tout haut ses droits sur une modeste institutrice, se devait de ne pas exposer sa femme au moindre soupçon.

À son club, Harry attendit impatiemment l'heure convenable pour s'informer de nouveau de Nicole.

Ce fut au moment du repas du soir, alors que Nicole était certainement auprès de ses élèves, qu'il l'appela au téléphone.

Cette fois, la réponse fut nette ; elle assomma littéralement lord Blackenfield :

Miss Grammont avait été appelée par dépêche auprès d'une parente malade. Elle était partie immédiatement, une heure auparavant, sans pouvoir préciser la date de son retour.

Comme un halluciné, Harry raccrocha le récepteur.

« Nicole était partie !... Au chevet d'une parente malade... la bonne histoire ! Il savait bien, lui, que Nicole n'avait plus de famille, qu'elle était absolument seule au monde... La vérité, c'est qu'elle le fuyait... elle ne voulait pas le rencontrer ! »

Il marchait comme un homme ivre lorsqu'il quitta la cabine téléphonique :

« Il avait retrouvé sa femme pour la perdre aussitôt... Il y avait de quoi devenir fou !... »

Comment se retrouva-t-il chez lui, dans sa chambre, après une pareille déception ? il n'en savait rien. Il avait dû prendre machinalement une voiture en sortant de son club. Il est des gestes accoutumés que notre subconscient exécute quand la hantise de notre cerveau nous

empêche de les commander.

Prostré dans sa chambre, il se laissa aller à une véritable crise de désespoir pendant laquelle il se reprocha sa correction chez Mollisson :

« N'aurait-il pas dû s'élançer vers Nicole et, en dépit de toutes les personnes présentes, la désigner publiquement comme étant sa femme ? Un pareil geste d'audace eût contraint la jeune lady à s'expliquer avec lui et à demeurer à Londres.

« Au lieu de ça, qu'avait-il fait ? De la correction ! du sang-froid ! une apparente indifférence, tout ce qui pouvait, justement, lui aliéner Nicole... »

Lord Blackenfield se sentit si malheureux à cette constatation qu'il se demanda, un moment, s'il ne serait pas raisonnable, après une pareille erreur, de se brûler la cervelle, tout simplement !

« Au moins, il serait débarrassé de ce lourd chagrin d'amour qui empoisonnait sa vie !... Nicole se rendrait compte qu'il l'avait aimée... jusqu'à la mort ! C'est elle, alors, qui le

regretterait et ne pourrait l'oublier... »

C'est dans des pensées aussi insensées et démoralisantes qu'il se complut durant un bon moment. Puis le souvenir de Lewis traversa son esprit, comme une branche secourable tendue au noyé qui s'enlise, et, tout de suite, il appela le détective pour le mettre au courant de la situation.

– Lewis, venez tout de suite me rejoindre chez moi. Je crois que je vais perdre la raison, si je reste plus longtemps seul avec mes pensées.

Un quart d'heure après cet appel au secours, dont Lewis ne comprit pas l'impérieux motif, mais auquel il obéit néanmoins, le détective, un peu étonné, était auprès de lord Blackenfield.

– Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ?

En mots hachés, et presque tragiquement, Harry lui raconta les événements de l'après-midi, c'est-à-dire la découverte de Nicole, suivie presque aussitôt de son départ.

Le premier réflexe du policier fut un mouvement de mauvaise humeur qui ne lui était

pas habituel. Il accabla son client de reproches :

– Depuis combien de temps, lord Blackenfield, avez-vous quitté le Savoy après avoir appris, une première fois, que Miss Grammont était sortie ?

– Trois heures environ.

– Trois heures ! Et c'est maintenant que vous me prévenez ! Que voulez-vous que je fasse ?... Trois heures ! Mais c'est dans l'instant même que vous deviez m'avertir... J'aurais fait surveiller les gares, les bateaux en partance. J'aurais pris les dispositions voulues pour faire suivre votre femme !... Ah ! vous pouvez dire que vous l'avez ratée, l'occasion... et bien ratée ! Que voulez-vous faire, à présent ?

– Écoutez, Lewis, ne m'accablez pas. Je suis... vous entendez... je suis absolument à bout de résistance. J'ai eu une joie folle, une joie hallucinante quand j'ai reconnu ma femme. À partir de ce moment-là, je ne sais plus exactement ce que j'ai fait, ni ce que j'ai dit. J'ai vécu dans un rêve irradiant : complètement incapable de penser à autre chose qu'au bonheur de l'avoir

retrouvée... La revoir, lui parler, c'était un besoin inextinguible, un ravissement ineffable... Un véritable éblouissement... Je ne suis sorti de cette volupté qu'au club, quand, au téléphone, on m'a répondu qu'elle était partie... Alors, je ne sais pas comment je ne suis pas devenu fou... Il y avait une chute... vous comprenez ? Une chute vertigineuse. Ma pauvre tête ne pouvait pas comprendre pourquoi, tout d'un coup, le bonheur était devenu de la désolation... Il faut me sauver de là, Lewis... Rendez-vous compte : je suis à bout.

Le détective regarda son client avec une certaine gêne.

Il s'apercevait, pour que celui-ci découvrit pareillement ses sentiments, qu'il fallait, en effet, qu'il fût bien démoralisé... au-delà de ce qu'il est permis à un Anglais d'avouer si simplement.

Et comme, au fond, Lewis était un brave homme, il fut fort ému de la confiance que le jeune homme lui accordait.

– Je conçois fort bien, lord Blackenfield, dit-il avec bonhomie, que le départ imprévu de celle

que vous aviez eu tant de mal à rejoindre vous ait un peu désarçonné... Moi-même, je l'avoue, j'ai eu un moment de violent déplaisir. Cependant, je ne pense pas qu'il faille vous désespérer... Le premier mouvement de lady Blackenfield a été de fuir... Je la soupçonne terrée dans quelque coin... Elle y demeurera jusqu'à ce que ses craintes soient apaisées. Restez en relation avec Mr. Mollisson : il faudra bien qu'elle lui écrive un jour pour s'excuser, si elle ne revient pas chez lui. Moi, de mon côté, je vais chercher.

– Elle est peut-être partie pour la France.

– C'est possible ; mais, dans ce cas, nous le saurons. Dans sa précipitation, elle n'a pu se servir que du passeport établi à son nom... au nom de miss Grammont, c'est évident. Donc, je puis vérifier son départ... à moins, tout bonnement, qu'elle soit restée en Angleterre... à Londres même, simplement.

– Oh ! Je ne pense pas ! Ce serait trop beau.

– Et pourquoi pas ? N'oubliez pas que, maintenant qu'elle a revu son baby, elle voudra le voir encore... Ayez confiance, lord Blackenfield,

et attendez... Soyez persuadé que je ne resterai pas inactif.

Cette assurance énergique de Lewis fit du bien à Harry, il n'en fallait pas plus pour lui redonner le désir de vivre, les amoureux ayant des ressources insoupçonnées d'espoirs plus ou moins fallacieux qu'un rien fait renaître.

Quelques jours passèrent sans amener aucun résultat. Nicole ne réapparaissait pas chez Mr. Mollisson et Lewis ne retrouvait pas sa piste.

Il avait acquis la certitude que, par bateau ou par avion, aucune femme répondant au nom ou au signalement de miss Grammont n'avait franchi la Manche ; c'était tout ce que le détective avait obtenu jusqu'ici comme résultat.

Ce n'était pas grand-chose et nous devons avouer que lord Blackenfield retombait peu à peu dans un noir marasme.

Un jour, n'y tenant plus, le jeune homme prit le prétexte du cadeau promis à Mollisson, les tabatières d'Écosse qu'il voulait lui offrir, pour lui faire une nouvelle visite.

Le collectionneur, ce jour-là, semblait préoccupé et peu enclin à laisser la conversation dévier de la question « tabatières ».

Cependant, Harry, que ses déceptions successives commençaient à rendre moins formaliste, lui demanda, un peu à brûle-pourpoint :

– Ne pourrais-je voir miss Grammont, un instant, Mr. Mollisson ? Je vous ai dit, je crois, combien cette jeune personne ressemblait à une vieille amie perdue de vue... une ressemblance étonnante, presque invraisemblable même ! Je voudrais m'assurer qu'aucun lien de famille n'attache l'institutrice de vos enfants à la personne que j'ai connue et que je serais heureux de retrouver...

– Je suis désolé de ne pouvoir vous donner satisfaction, lord Blackenfield, répondit tristement Mollisson. Vous touchez là un sujet de vive préoccupation pour moi : miss Grammont a dû s'absenter, il y a quelques jours, pour aller en France soigner une parente très malade. Or, elle m'a écrit, avant-hier, de Douvres, que sa tante

n'allait pas mieux et qu'il lui fallait rester près d'elle... Elle renonce par conséquent à partir pour l'Amérique avec nous. J'en suis absolument navré... Comment trouver quelqu'un qui puisse la remplacer ?

– Oh ! Je comprends... Je connais ces soucis-là et c'est extrêmement ennuyeux...

Harry perdait là un gros espoir de revoir prochainement sa femme ; mais, d'autre part, il éprouva comme une satisfaction à penser que l'affection portée par Nicole aux enfants Mollisson n'était pas assez forte pour la ramener auprès d'eux en cette occasion.

En quittant le Savoy, le jeune homme se dit que la première chose à faire était d'avertir Lewis ; cette fois, il ne voulait pas encourir le reproche de l'avoir fait trop tard.

Il rentra donc chez lui directement pour téléphoner librement au détective.

Comme il traversait le hall majestueux de sa demeure, il fut rejoint par miss May qui revenait avec Mick de promenade.

Le petit sauta au cou de son père. Il avait l'air tout joyeux.

Cependant, miss May intervint :

– Oh ! ne l'embrassez pas, lord Blackenfield ! Ce méchant garçon m'a joué un très vilain tour, aujourd'hui.

– Réellement ? fit Harry, étonné.

– Tout à fait réel ! affirma énergiquement la jeune fille.

– Vraiment ? Alors, dites-moi...

– Figurez-vous, lord Blackenfield, que Mick s'est permis de courir très loin de moi dans les allées de Hyde Park... Tout à coup, je ne l'ai plus vu... et il ne revenait pas ! J'ai dû le chercher partout, pendant dix minutes... très inquiète, déjà j'étais !...

Elle s'arrêta pour reprendre haleine, pendant que le père s'efforçait de gronder Mick :

– Il ne faut pas quitter miss May, mon petit bonhomme. De méchantes gens pourraient en profiter pour vous faire du mal... Vous savez bien qu'on vole quelquefois les petits enfants qui ne

restent pas auprès de leurs nurses... Vous ne recommencerez plus une autre fois, n'est-ce pas ?... Me voyez-vous obligé de vous mettre en pénitence... à genoux, comme les vilains boys de la rue qui n'obéissent pas à leurs parents ?... Vous ne voulez pas aller à genoux, vous, j'espère ?

L'enfant baissait la tête, écoutant en silence les remontrances qu'on lui adressait.

Le père remarqua, cependant, que l'air confus du bambin manquait véritablement de contrition.

Une animation extraordinaire colorait le visage enfantin, dont l'air extasié et triomphant n'affichait aucun repentir.

– Qu'est-ce qu'il y a, mon petit gars ? s'informa le père, étonné.

Mick leva le nez vers celui qui l'interrogeait. Un beau sourire confiant détendait sa petite bouche et illuminait ses yeux angéliques.

– Il y a que j'ai trouvé cet affreux garçon avec une dame ! expliqua miss May. Il était sur ses genoux et il se laissait embrasser sans protester.

– Une dame ? fit Harry en tressaillant.

Dans sa poitrine, son cœur faisait déjà des bonds fantastiques ; tout de suite, sa pensée était allée vers Nicole.

– Oui, lord Blackenfield, poursuivit la nurse avec indignation. Une dame... pas très édifiante, sûrement, car, lorsqu'elle m'a aperçue, elle a posé à terre le petit Mick et elle s'est éloignée très rapidement.

Bouleversé, Harry se penchait vers son fils.

– Quelle dame, *darling* ?

Le bambin adressa à son père son plus adorable sourire.

– Vous savez ! fit-il sans marquer aucune crainte. La dame... Pas ma maman de papier... non ! L'autre !... la vraie.

– Et elle vous a embrassé ?

– Oh ! oui ! Beaucoup... C'était bon !

Miss May ne comprit pas pourquoi lord Blackenfield, au lieu de gronder son fils comme il aurait dû le faire, le saisissait fougueusement dans ses bras pour le presser sur son cœur avec une ardeur qu'elle trouvait presque déplacée de la

part d'un monsieur aussi gentleman.

De son côté, le petit Mick rayonnait ; mais il ne devina pas davantage pourquoi son père, en l'embrassant si fort, avait les yeux brillants... si brillants même qu'on aurait dit qu'une larme refoulée en avivait l'éclat...

Et cette larme-là, ce n'était que du soulagement... presque du bonheur, déjà !

Il y avait eu, entre lord Blackenfield et Lewis, de longs conciliabules auxquels, malheureusement, nous n'avons pas assisté et que nous sommes dans l'impossibilité de raconter.

Nous supposons, cependant, qu'ils ne furent pas sans intérêt et qu'ils tendirent à un résultat précis, car la vie de nos héros en fut quelque peu agitée.

Tout d'abord, lord Blackenfield abandonna ses sorties avec Michaëlis. La nurse, maintenant, s'en allait seule promener celui-ci au Park ou au Zoo.

Pendant ce temps, Harry faisait, de nouveau, de grands préparatifs de voyage et, dans son entourage, on commença à chuchoter que le maître s'ennuyait et allait reprendre la route des Indes.

Bientôt même, les journaux annoncèrent

l'étonnante nouvelle. Ils précisèrent même qu'avant de s'embarquer pour l'Asie, le voyageur séjournerait quelques semaines sur la Côte d'Azur, auprès d'une personne chère dont l'état de santé, depuis deux ans, exigeait le repos absolu sous les palmiers ensoleillés des environs de Nice... Tout le monde devina qu'il s'agissait de lady Blackenfield, mais le nom de celle-ci, en réalité, ne fut jamais prononcé. Oh ! nous ne sommes pas certains du tout que ce racontar soit exact. Si nous nous en faisons l'écho, c'est simplement afin de frôler la vérité, le plus près possible, et de ne pas laisser dans l'ombre, volontairement, ce que l'opinion publique accrédita si bien.

Quoi qu'il en fût, la nouvelle du départ était exacte, nous pouvons le garantir ! Un beau matin, sous l'œil bienveillant de certains reporters, Harry serra tendrement, une dernière fois, son petit Mick dans ses bras et s'embarqua vers le continent, avec toutes ses malles et tout son attirail de chasse.

Son départ était maintenant chose accomplie.

À nouveau, le bambin se trouva seul, livré à des mains mercenaires et privé de la chère tendresse paternelle à laquelle il s'était si vite habitué.

Cependant, le cher petit bonhomme ne souffrit pas trop de cette absence. On s'efforça de lui donner quelques compensations et miss May lui était si fort attachée qu'elle ne négligea rien pour lui être agréable.

Cette excellente personne, dont la compétence de nurse était réellement merveilleuse, avait d'ailleurs reçu certaines consignes auxquelles, intelligemment, elle se pliait, bien qu'elles l'eussent tout d'abord fort étonnée.

Ne lui avait-on pas recommandé, entre autres choses, de ne pas s'opposer aux effusions de Mick avec l'inconnue rencontrée à Hyde Park ! Elle devait même, à ce sujet, se montrer très adroite et éviter de gêner le rapprochement de l'étrangère et de Mick, d'abord, pour le plus grand bien de celui-ci, trop privé jusqu'ici de tendresses féminines, ensuite pour des raisons de famille qu'on se réservait de lui faire connaître.

Et comme cette brave fille était très dévouée au petit Mick, Lewis, qui était le porte-parole de lord Blackenfield et qui, en l'absence de celui-ci, avait reçu certains pouvoirs, Lewis ne lui cacha pas longtemps les raisons qui exigeaient que le petit bonhomme fût laissé libre d'approcher la dame de Hyde Park.

– Celle-ci, expliqua-t-il, était une jeune cousine du maître, brouillée depuis quelques années avec la famille des Blackenfield par suite d'une question d'intérêt. Comme, en réalité, la querelle était absurde, on espérait que le charme de l'enfant la rapprocherait d'eux. Miss May devait donc s'arranger pour n'apporter aucun obstacle à cette réconciliation... On comptait même sur son adresse féminine pour que l'amie du petit Mick ignorât toujours que la nurse était au courant de sa vraie personnalité et qu'elle avait reçu une consigne la concernant.

Miss May, qui était fort romanesque, fut ravie de jouer un rôle dans cette délicieuse histoire de famille, et elle se tira avec tact de la tâche qui lui était fixée.

Mick rencontra donc plusieurs fois l'étrangère au beau sourire accueillant. Une sorte d'attirance mystérieuse paraissait unir la jeune dame à l'enfant ; et, bien que la correction anglaise ne permît pas trop d'intimité entre le fils d'un lord et une inconnue, il arriva souvent que la petite menotte potelée et rose restât prisonnière quelques instants dans la main blanche et effilée qui la pressait si affectueusement.

Quant à miss May, elle était si intimement fière qu'une parente de lord Blackenfield se montrât si bienveillante et si aimable avec elle, qu'elle n'eut que des sourires et des paroles avenantes pour la grande amie du petit Mick.

Tout marcha ainsi durant quelque temps. Puis, un beau jour, – c'était à peine une semaine après le départ de lord Blackenfield, – miss May, fort bouleversée par certains ordres donnés par Lewis, tint à prévenir l'inconnue de Hyde Park qu'elles n'auraient plus bien longtemps l'occasion de se rencontrer.

– Pourquoi donc ? Vous allez partir ? interrogea la dame, dont le visage s'assombrissait

subitement.

– J’ai reçu mission de conduire l’enfant en Écosse, où il demeurera jusqu’aux grands froids.

– En Écosse ?... c’est-à-dire très loin d’ici ?

– Oui... dans l’île de Skye... Lord Blackenfield y possède un domaine.

L’inconnue paraissait atterrée, ce qui amena cette confiance de miss May :

– Je ne sais pas si j’accompagnerai là-bas le petit Mick. Je suis fiancée à un jeune homme de Londres qui préférerait que nous nous mariions tout de suite, que de me voir partir si longtemps là-bas... Je suis donc fort embarrassée.

– Mais si vous quittez l’enfant, qui va s’occuper de lui ?

– Ah ! voilà ! Il paraît que, avant son départ, lord Blackenfield a donné des ordres pour qu’on m’adjoigne une institutrice française... simplement pour que l’enfant apprenne la langue en l’entendant parler tous les jours... Alors, je pense que si je partais, ce serait cette personne qui s’occuperait du petit Mick.

– Et elle est trouvée, cette institutrice ? s'inquiéta la jeune dame, dont les grands yeux dorés semblaient nimbés de mélancolie.

– Non, pas encore, Mr Lewis, le porte-parole de lord Harry, m'a demandé, ce matin, si je ne connaissais pas quelqu'un digne de tenir cet emploi... J'ai promis de m'informer... Ce n'est pas tellement difficile à trouver, une institutrice française ! Lewis n'a qu'à mettre une annonce dans un quotidien, il recevra plus de cent réponses !

– Évidemment, fit la jeune femme, dont une flamme éclairait subitement le visage, comme si elle n'approuvait pas le moyen proposé par la nurse. Des institutrices en mal d'emploi, il y en a autant qu'on en veut ! Pourtant, si j'étais chargée du soin d'élever un enfant, je n'aimerais pas confier son éducation à la première venue... C'est une très lourde responsabilité dont on vous charge là !

– Oh ! Je m'en rends compte ! Et c'est bien pour ça que j'hésite à laisser partir le petit Mick là-bas, seul avec une étrangère dont on n'est pas

encore sûr... Dans quelles mains le chérubin peut-il tomber !

Elles parlèrent d'autre chose, mais sans aucun entrain. Il était visible que l'inconnue et la nurse avaient, toutes deux, des préoccupations.

Cependant, comme l'heure du five o'clock était venue et que miss May rappelait le bambin pour aller goûter, l'étrangère demanda à la nurse l'adresse de Lewis.

C'était pour cette dernière une stupéfiante chose :

« La parente de Lord Blackenfield voulait-elle donc s'occuper elle-même de trouver à Mick l'institutrice souhaitée ? Ça devenait tout à fait romanesque !... »

Miss May se trompait.

La certitude de savoir son mari très loin des côtes anglaises rassurait Nicole et lui donnait de l'audace. Un moment même, elle avait envisagé la possibilité d'enlever le petit Mick et de partir avec lui pour le Nouveau Monde, dont elle connaissait les ressources et où elle savait, à

présent, pouvoir se débrouiller. La pensée que ce « changement de mains » serait préjudiciable à l'enfant l'avait retenue : le fils de lord Blackenfield était appelé à avoir une haute situation en Angleterre et sa mère n'avait pas le droit de le priver des avantages que lui donnait sa naissance.

Néanmoins, en l'absence du père, Nicole estimait que la possession de Mick lui revenait de plein droit, et c'est cette revendication-là qu'elle tenait à exposer au porte-parole de Blackenfield.

# **Quatrième partie**

# 1

Confortablement installée dans un bon fauteuil du wagon-salon du Flying Scotsman<sup>1</sup>, le train de luxe direct de Londres à Glasgow, Nicole laissait passer devant ses yeux rêveurs les paysages et les villes.

L'été, maintenant, étalait sa splendeur et sa verdure triomphale sur la vieille Angleterre. Partout, les prés et les bois offraient aux regards cette couleur d'émeraude fraîche et brillante, cette merveilleuse tonalité des paysages anglais qui, même sous un soleil radieux, ont toujours l'air d'avoir été lavés et d'être encore humides d'une pluie récente.

Au milieu de toutes ces prairies, les routes plates ou sinueuses semblaient des allées bien entretenues. Les maisons étaient gaies avec leurs nombreuses petites fenêtres et leurs grands toits

---

<sup>1</sup> L'Écossais Volant.

dépassant les façades, presque toujours revêtues de lierre ou de fleurs grimpantes.

Nicole ne pouvait échapper à l'influence bienfaisante de cette atmosphère tranquille.

Son âme était comme détendue, un peu à la manière d'une convalescente relevant d'une longue et cruelle maladie.

Dans la tiédeur de ce wagon ensoleillé, la jeune femme osait jeter un coup d'œil en arrière vers ce passé si proche, si douloureux, dont elle avait l'impression de s'évader enfin.

Presque sans amertume, à présent que du bonheur s'ouvrait pour elle, elle se mit à évoquer les mois cruels passés à la maison de santé, en France, après sa fuite de chez Mrs Berry...

Lorsqu'elle s'était éloignée de Kensongton, elle n'avait alors qu'une idée : fuir ! Elle sentait que, dans son pays natal, la brave Delphie l'accueillerait et la soignerait comme lorsqu'elle était une toute petite fille sans maman.

Elle avait eu le courage de prendre le train, puis le bateau... sans s'arrêter. À Dieppe, elle

s'était trouvée à bout de forces. À l'hôtel où elle s'était fait conduire, elle avait eu un terrible accès de fièvre, suivi d'un état de complète prostration qui avait duré plusieurs jours.

Le médecin, qu'on avait appelé d'urgence, avait prescrit son transport dans une petite maison de santé des environs de Dieppe, où le calme nécessaire à son rétablissement lui serait assuré. Là, dans la campagne normande, au milieu de la verdure et des fleurs, elle avait vécu, végété plutôt, presque sans pensée, pendant quelques mois.

Tout ce premier été, elle l'avait passé étendue sur une chaise longue sous les pommiers ronds et chargés de fruits, au milieu d'un frais herbager normand.

Elle évoquait ces longues semaines où, prostrée dans sa faiblesse physique et dans la brume de ses pensées défaillantes, elle ne parlait presque pas, fuyant instinctivement les autres malades, pour lesquelles il lui aurait fallu forcer son silence et son isolement.

Elle n'avait eu guère comme compagnie, en ce

temps-là, qu'une douce fillette de dix ans, pâle et coxalgique, qui faisait rouler près d'elle sa petite voiture et restait des heures silencieuses à enfiler des marguerites ou des coucous pour faire des colliers fleuris à sa grande amie.

Puis, un beau jour, Nicole s'était sentie guérie physiquement ; la blessure de son cœur, certes, n'était pas fermée et ne le serait probablement jamais ; mais la force de sa jeunesse avait triomphé du choc nerveux : son corps était rétabli et son cerveau avait la force de regarder la vie en face.

Elle avait voulu, à présent qu'elle était guérie, reprendre sa route vers le Ragon, c'est-à-dire vers la bonne vieille qui la recevrait maternellement.

Pour ne pas lui causer l'émotion d'une trop grosse surprise, elle avait écrit à Delphie, à l'avance, lui annonçant son arrivée.

Pendant trois ou quatre jours, elle attendit une réponse. Ce fut sa lettre qui revint... sa lettre portant au dos ces mots, ajoutés par le facteur, cruels dans leur précision :

« Destinataire morte le mois précédent. »

Nicole avait eu un profond chagrin à cette nouvelle. Elle aimait la bonne petite vieille. Sa perte lui eût été sensible en tout temps ; mais, en ces circonstances pénibles, la disparition de Delphie était comme le symbole de la détresse et de l'isolement de la jeune femme.

Le seul être qui eût pu l'aimer et la consoler n'était plus.

Elle était seule au monde ! Personne ne s'intéressait plus à elle !

Personne ?... Si, peut-être, le duc de la Muette ?

Il s'était toujours montré bon avec elle... De plus, maintenant, il était devenu son cousin... Mais elle n'eut pas le désir d'aller vers lui, justement parce qu'il était son parent, ou plutôt celui d'Harry... Elle ne se sentait pas le courage de voir quelqu'un qui pût avoir un rapport avec son mari... Elle ne voulait pas davantage que celui-ci pût être remis sur sa trace.

Dans le somptueux wagon du Flying

Scotsman, la jeune femme eut encore un frisson au souvenir de cette période de sa vie où elle fuyait instinctivement, farouche comme une biche traquée, tous ceux qui eussent pu l'accueillir.

Cependant, ses ressources n'étaient pas inépuisables. Pour les ménager, il lui fallait trouver une situation.

Avec la santé, le ferme et tenace espoir de revoir son enfant lui était revenu. Elle voulait vivre et, pour vivre, elle devait travailler.

Aujourd'hui, tandis qu'elle roulait vers le nord, vers cette rencontre toute proche avec son chérubin, rencontre qui serait peut-être brève, mais qui allait être, Nicole se félicita d'avoir eu raison d'espérer...

Elle se revoyait arrivant à Paris pour y chercher un emploi. Le sort l'avait tout de suite favorisée en lui faisant trouver une place de gouvernante auprès des enfants de Mr. Mollisson, un Américain de passage dans la capitale française et dont la femme, fort souffrante à ce moment-là, ne pouvait s'occuper des siens.

Mr Mollisson était alors attaché d'ambassade au Mexique. Il dut regagner son poste en laissant en Europe sa femme, trop fragile pour voyager, et ses enfants sous la garde pratique d'une nurse expérimentée et sous la surveillance morale de Nicole. Mais la fatalité semblait poursuivre la famille du diplomate ; quelques mois après, Mrs Mollisson mourait dans la clinique qu'elle n'avait presque pas quittée, et le veuf faisait venir auprès de lui ses enfants, leur nurse et Nicole qui, pour ne pas les quitter, acceptait de s'exiler.

C'était avant ce départ que la jeune femme avait osé faire rapidement, et sans aller à la Muette, une visite aux tombes de ses chers morts.

C'est avec l'indifférence que donne une secrète blessure au cœur, que Nicole avait vu les beautés sauvages et tourmentées de la terre mexicaine et les villes ultra-modernes des États-Unis qu'il lui avait fallu traverser à l'aller et au retour.

Mais tout cela était le passé, classé, aboli... presque oublié déjà !

Combien les souvenirs récents étaient plus vifs

et plus troublants !

Ses premiers bonheurs dataient de ce journal illustré qui lui était tombé sous les yeux, à Londres, avec la photo de lord Blackenfield et de l'enfant !... Son enfant... si beau ! si joyeux ! qui vivait à quelques pas d'elle, dans la même ville qu'elle et qu'elle pourrait peut-être apercevoir !

Et cette rencontre initiale... de loin, de très loin... sans que personne pût la remarquer, au Palais de Glace ?... ces trois ou quatre rencontres si bien recherchées par la jeune mère ?... Enfin, le souvenir le plus doux parce que, alors, elle avait pensé qu'il serait unique : ce baiser donné, volé plutôt, sur la joue de l'enfant, un jour que la nurse regardait ailleurs ?...

Plus proche d'elle encore, c'était le coup de théâtre imprévu : Harry chez Mr Mollisson.

Ah ! l'émoi affolant de cette rencontre ! Son mari la retrouvait... Et il la regardait, si stupéfait, si tragiquement furieux de la revoir sur sa route... institutrice chez un ami !

Quant à elle, Nicole ne savait pas analyser les

sentiments multiples qu'elle avait ressentis : humiliation de son emploi subalterne, trouble de revoir le mari tant aimé autrefois, crainte de souffrir encore, peur de l'homme qui avait toujours des droits légaux sur elle ?... Elle ne savait plus ce qui dominait en elle. Elle n'était certaine que d'une chose, c'est qu'elle avait réagi et qu'elle s'était enfuie, instinctivement, comme un petit animal traqué, pour se terrer dans une pension de famille d'un faubourg de Londres, en attendant les événements. Même aux Mollisson, elle n'avait pas fait connaître sa retraite.

Il avait fallu cet article de journal relatant le nouveau départ de lord Blackenfield, loin des Îles britanniques, pour que Nicole osât quitter son refuge et affronter, de nouveau, les rues de la capitale anglaise.

Depuis lors, tout semblait devoir bien tourner pour l'orpheline. On aurait dit qu'après l'avoir si longtemps malmenée, le Ciel lui était devenu favorable.

En quelques jours, le sort l'avait rapprochée de son petit Mick... elle avait tenu le bambin dans

ses bras... et, maintenant, elle allait le revoir et vivre de sa vie, puisqu'on n'avait même pas discuté son désir de le garder jusqu'au retour de son père.

Ah ! comme il était beau, le rêve qui se réalisait ! Son fils, son petit enfant tout rose et tout blond qu'elle n'allait plus quitter avant longtemps...

Elle ne voulait pas voir au-delà... À quoi bon envisager l'époque où il lui faudrait repartir, loin du chérubin... lorsque Harry reviendrait en Angleterre ?

Non. Il ne fallait pas y penser. Il était préférable de se remémorer sa visite à Lewis qui lui avait valu un tel bonheur.

La visite à Lewis si heureusement terminée ! Elle était comme étourdie de la rapidité avec laquelle tout s'était arrangé.

Une vraie chance dont elle se souviendrait toujours...

Elle se revit à son arrivée chez Lewis, le cœur battant.

Quelles instructions le mandant de Blackenfield pouvait-il avoir reçues de celui-ci contre la pauvre petite maman qui avait fui le despotique joug marital ?

À l'avance, Nicole avait fait toutes les suppositions désagréables, et voilà qu'en Lewis elle avait trouvé un homme courtois et empressé qui lui avait dit tout de suite :

– Votre désir est parfaitement légitime, lady Blackenfield. D'ailleurs, votre mari, lors de son précédent départ, il y a plus de deux ans, m'avait laissé des instructions vous concernant... Il ne les a jamais révoquées depuis.

– Quelles instructions ? balbutia la jeune femme, dont le cœur s'était mis à battre impétueusement.

– D'abord, vous donner la possibilité de rejoindre immédiatement votre enfant, si vous en manifestez le désir... puis, mettre à votre disposition les différents domaines de lord Blackenfield, les serviteurs ayant reçu des ordres à votre sujet... Bref, vous permettre en l'absence de votre mari de jouir complètement, vous et

votre fils, de tout ce qui lui appartenait en Angleterre.

– C'est mon mari qui en avait ainsi décidé ?  
fit-elle préciser, un peu étonnée.

– Lui-même.

– Et... pour le petit Mick... que je le prenne avec moi... est-ce lui aussi ?

– Absolument.

Quelques instants, elle resta atterrée. Ainsi, cette grande colère de Harry contre elle n'avait été que passagère et sans fondement... une colère d'ivrogne, sans lendemain, pour dire exactement la vérité !

C'était inimaginable !

Elle avait souffert si longtemps et si lamentablement, qu'elle était comme assommée d'apprendre qu'elle avait subi un pareil martyre inutilement.

Son visage avait dû changer de couleur, car Lewis, se trompant sur son émoi, s'était élancé vers elle :

– Vous êtes souffrante, lady Blackenfield ? Je vous en prie étendez-vous un peu sur ce divan. Je vais préparer un cordial.

Mais elle était demeurée rigide dans le fauteuil au haut dossier, et le détective avait eu le temps de faire elle ne savait quel mélange de menthe et d'alcool avant qu'elle arrivât à reprendre complètement ses sens.

Ce malentendu qui l'avait chassée de sa maison était tellement cruel ! Quelle ironie du sort en avait ainsi décidé ? Le courroux de son mari n'était que de surface... celui-ci n'y pensait plus, quelque temps après, alors qu'elle, la pauvre petite maman, crucifiée dans son amour maternel, languissait douloureusement dans une maison de santé... seule, abandonnée, sans espoir... souhaitant presque la mort !

Les yeux embués de larmes qu'elle ne voulait pas laisser couler, Nicole accepta le breuvage préparé par Lewis.

Apitoyé par cette faiblesse physique qu'elle n'avait pas su surmonter, le détective la regardait, un peu gêné, comme s'il se sentait responsable

des torts de son client.

– Si vous saviez, madame, combien lord Blackenfield a souffert de votre absence ! murmura-t-il avec déférence.

Il lui semblait de meilleure tactique de ne pas laisser ignorer à la jeune femme qu'il était au courant de la situation des deux époux : ce qui se dirait aujourd'hui serait autant d'explications à ne pas fournir lorsqu'ils se retrouveraient.

En l'entendant, Nicole leva les yeux et le regarda pensivement.

– Il m'avait enlevé mon fils, fit-elle lentement, comme pour s'excuser.

– Un geste inqualifiable qu'il a bien regretté !... et dont il aurait voulu pouvoir effacer jusqu'au souvenir.

– Tout de même, il l'avait eu, ce geste !

– Hélas !

– Je n'ai vu que sa colère insensée et ses reproches injustifiés.

– Entre gens mariés, on s'adresse souvent des

reproches immérités... Une nuit, souvent, suffit à remettre les choses au point.

– Je ne pense pas qu'une nuit suffise à faire oublier... ce qui est inoubliable !

– C'est cette certitude qui a fait s'expatrier lord Blackenfield. Quand il est parti pour les Indes, il abdiquait tous ses privilèges à vos pieds... Si vous étiez revenue, vous auriez compris qu'il subordonnait toute sa vie à votre retour.

– Serait-ce pour cela qu'il est de nouveau reparti... après s'être rencontré par hasard avec moi ?

– Je pense qu'il a surtout voulu vous laisser libre de vivre auprès de votre petit Mick.

– Vivre auprès de mon fils ! répéta Nicole avec douceur. C'est mon rêve le plus cher. Je puis donc le reprendre... l'emmener en France ?

Ses yeux lumineux interrogeaient anxieusement Lewis.

– Vous êtes absolument maîtresse de faire de l'enfant ce qu'il vous plaira... mais oserais-je,

madame, vous suggérer l'idée que le climat de Skye ferait du bien à votre petit garçon qui a été élevé en Écosse ?

– À Sea-Foam ?

– Non... à Sunner.

– Alors, pourquoi l'île de Skye ?

– Parce que son climat doux et humide est excellent, l'été, pour les enfants... parce que Sea-Foam fut la maison maternelle de lady Blackenfield, la mère de lord Harry... parce que, enfin, là-bas, dans cette merveilleuse solitude, au milieu de côtes, de pâturages et de collines sauvages, une mère peut mieux entendre le cœur de l'enfant dont elle a été privée... Que Votre Grâce me pardonne, mais je crois... oui, bien certainement je crois que Sea-Foam serait le séjour rêvé pour cette vie intime que vous vous proposez.

– C'est lord Blackenfield qui a choisi le séjour de Skye pour Mick, n'est-ce pas ? interrompit-elle un peu vivement.

Malgré sa douceur habituelle, il y avait en elle

une sorte d'orgueilleuse révolte contre l'autorité étrangère qui pouvait entraver son indépendance.

Comme il ne répondait pas, elle répéta sa question plus impérieusement.

– Oui, répondit enfin Lewis d'un ton plutôt humble... c'est lord Harry, mais il a toujours subordonné ce séjour à votre acceptation... Vos désirs sont des ordres... il vous laisse absolument libre d'aller ailleurs, si ailleurs vous plaît mieux.

Cette soumission vainquit la légère révolte de Nicole.

– J'irai à Sea-Foam, décida-t-elle. Je partirai avec Mick à la fin de la semaine.

– Votre fils a dû quitter Londres, ce matin, avec la nurse, l'informa doucement Lewis.

– Déjà !

– Oui... Je n'avais pas prévu votre venue, madame... Mais je vais télégraphier là-bas qu'on prépare tout pour votre arrivée... D'ici là, si vous le permettez, je retiendrai votre place dans le Flying Scotsman, et je vous donnerai toutes les indications pour gagner Mallaig et l'île de Skye.

Elle avait accepté simplement... émerveillée de voir combien tout s'arrangeait au gré de ses désirs...

Nicole en était là de ses souvenirs lorsque le train entra en gare de Glasgow.

## 2

Depuis deux jours, Nicole croyait rêver...

Rêve, ce coucher de soleil merveilleux sur les eaux calmes du chenal de Raasay, dans ce décor incomparable de grandeur et de sérénité que forment les hauteurs du Cuilon-Hill et les côtes plus lointaines d'Applecross. Toutes ces terres découpées, pénétrées par le *loch*, le bras de mer sinueux que le soleil couchant teintait de pourpre et d'or.

Rêve, ce réveil dans l'hôtel qui domine la ville de Mallaig, où elle avait dû passer la nuit pour en repartir, de grand matin par le bateau, lorsque, ouvrant sa fenêtre, elle était restée éblouie devant le spectacle féerique de la baie tout étincelante des brumes irisées de l'aube.

Rêve, ce long voyage en bateau, suivant les méandres du Sleat-Sund, au milieu des merveilles des rochers dentelés, amoncelés en chaos

grandiose.

Rêve, cette arrivée sur l'île où l'auto de Sea-Foam était venue la chercher et l'avait emmenée, sous un admirable clair de lune, à travers des paysages splendides, tour à tour terribles ou familiers, vers le vieux manoir des Blackenfield.

Rêve... oh ! rêve combien merveilleux l'arrivée à Sea-Foam ! Tout semblait dormir sous la lune. La lourde maçonnerie, faisant corps avec le roc de la falaise, étalait sa masse imposante et obscure sur le fond lumineux de la mer argentée.

À l'approche de l'auto, une lumière s'était allumée, rose dans la brume lunaire, et miss May était venue recevoir la voyageuse et lui souhaiter la bienvenue.

– Votre fils, madame, dort profondément, avait-elle dit en souriant. Voulez-vous venir le voir ? Il dort comme un petit ange...

Elles étaient montées, par un escalier tournant, dans une tour crénelée qui avait les apparences d'un phare. Les marches, formées d'épaisses pierres grises, semblaient un peu humides et

sentaient le sel marin. Dans la chambre de Mick, éclairée par la lueur douce d'une veilleuse à huile, l'enfant dormait sous un dais de dentelles. La tête blonde, aux yeux clos, reposait sur l'oreiller brodé, et une petite main avait saisi l'un des barreaux du lit et passait ainsi à demi à l'extérieur.

Et cet instant-là, c'était la plus douce minute du rêve !...

Immobile, retenant son souffle pour ne pas réveiller l'enfant, la mère restait perdue dans sa contemplation... toute sa vie concentrée dans ses yeux... Son fils ! son petit enfant bien-aimé dormait là, sous son regard... si proche d'elle qu'elle pouvait croire rêver encore...

Cependant, la petite respiration, au souffle léger, mais bien rythmé, était une réalité... autant que cette petite main, chair vivante et tentatrice mise à portée de ses lèvres avides.

Instinctivement, Nicole se tourna vers la nurse. Mais miss May s'était retirée, laissant seule l'arrivante avec son enfant.

Alors... très doucement... effleurant à peine les doigts fragiles... la jeune mère posa un long et timide baiser sur la menotte abandonnée.

La vie s'organisa à Sea-Foam sur un rythme un peu étrange et qui continuait pour Nicole le plus merveilleux, le plus féerique des rêves...

La première entrevue, entre elle et Mick éveillé, fut inoubliable. Par une simple coïncidence, et sans doute parce qu'elle avait de tout temps aimé cette couleur, Nicole avait revêtu une robe d'un bleu très doux, semblable à celui du grand manteau de velours qu'elle portait dans son portrait de Londres... le portrait que Mick avait l'habitude d'aller saluer chaque jour, détail que la jeune mère ignorait.

Aussi, dès que le petit la vit entrer dans sa chambre, ainsi vêtue, avec ses yeux profonds et son sourire mélancolique comme ceux de l'image, il vint se camper devant elle et la regarda curieusement.

Nicole le contemplait, immobile et émue de ce

regard profond posé sur elle.

Tout à coup, l'enfant s'approcha ; son visage s'était éclairé.

Sa main hésitante vint toucher la robe merveilleuse, puis, timidement, remonta vers celle de Nicole, comme s'il voulait s'assurer qu'il s'agissait bien d'une personne vivante.

– Ma maman ! Ma jolie maman !...

La voix chantante s'élevait soudain triomphalement :

– C'est pas ma maman de papier... C'est la vraie !

Nicole eut un éblouissement, elle n'en croyait pas ses oreilles.

Cependant, les deux petites mains s'agrippèrent à son bras et la forcèrent à se pencher, pour un baiser.

La jeune mère, éperdue d'amour, se laissait faire avec bonheur : c'était tellement doux et merveilleux, cette étreinte inattendue !

– Ma jolie maman !... ma vraie maman !

– Mon fils chéri !... mon petit Mick !

Il y avait des larmes bienheureuses dans les yeux tendres de Nicole...

Mais la petite voix enfantine, tout contre l'oreille maternelle, maintenant, faisait entendre ses confidences :

– Ma vraie maman... pas l'autre.

– Quelle autre ?

– L'autre maman !

– Je ne comprends pas, *darling*. Où y a-t-il une autre maman ?

– Là-bas !... avec papa !

Bien que Nicole tînt dans ses bras son enfant enfin retrouvé, elle ne pouvait rester indifférente à ce que lui apprenait le bambin.

– Vous avez une autre maman, mon baby chéri ? questionna-t-elle avec surprise.

– Là-bas... dans la chambre... avec papa !

– À Londres ? fit Nicole, de plus en plus stupéfaite.

– *Yes !* il y a.

– Une seconde maman, vous êtes sûr ?

– Oui... une maman de papier... pas la vraie !...  
pas vous.

– Ah !

Il y avait un vrai désappointement dans cette exclamation...

Nicole, se méprenant sur le sens des termes enfantins employés par le petit Mick, crut tout de suite qu'il y avait une autre femme dans la vie de son mari.

Une vraie maman, ce ne pouvait être que celle que les liens du sang unissent à son enfant... Au contraire, une maman de papier, comme précisait le baby, ce devait être seulement la marâtre que l'état civil donne quelquefois aux orphelins.

Devenue toute triste, Nicole serra le bambin contre elle avec une sorte d'émoi fiévreux. Un malheur ne le menaçait-il pas ?

« Que Dieu préserve mon fils d'une belle-mère ! » pensa-t-elle ardemment.

Mais elle craignait fort que sa prière ne vînt trop tard. Déjà, son cerveau travaillait.

Que s'était-il passé, en Angleterre, durant les deux années qu'elle en avait été absente ?

Lord Blackenfield avait peut-être demandé et obtenu le divorce contre elle ? Ce n'était pas impossible, puisque sa femme avait abandonné le domicile conjugal.

Jamais Nicole n'avait voulu examiner cette question, et elle n'était pas du tout ferrée sur la façon dont se font et se défont les mariages en Angleterre... Mais Harry devait être certainement mieux à la page... Divorcé, il avait dû se remarier, puisque Mick parlait d'une autre maman... Pourquoi donc Lewis ne lui en avait-il rien dit ?... Mais pourquoi, aussi, acceptait-on qu'elle reprît son fils, à présent ?

Justement, le petit bonhomme insistait, les yeux rieurs et le sourire ravi de donner des détails à une « maman qui remuait les mains et qui avait une bouche pour embrasser... »

– Mick portait des fleurs à la dame... dans la

chambre de papa.

Il fit une pause, saisit la tête de Nicole entre ses deux petites mains pour mieux retenir son attention. Et son regard charmeur plongé dans les yeux maternels, il s'expliqua, dans une sorte d'émerveillement :

– L'autre, elle n'embrassait jamais Mick... Jamais ! C'était pas une vraie maman !

On devine l'émotion qu'une pareille phrase provoqua dans tout l'être de Nicole... Bouleversée, elle pressait Mick dans ses bras et le couvrait de baisers.

– Mon petit Mick ! mon cher petit garçon ! disait-elle avec passion... Mon bébé joli. À moi, à moi seule ! Pas à une autre ! mon fils chéri !

Mick resplendissait de bonheur et, de l'air dédaigneux qu'ont les bambins quand ils constatent qu'une grande personne a commis une erreur manifeste, il expliqua :

– Papa disait : c'est ma maman, mais Mick savait... c'était pas la vraie !... La vraie, elle dit bonjour avec sa bouche, comme la maman de

Roby... Papa savait pas !

Beau cri de triomphale victoire dont tout le visage enfantin était illuminé.

Nicole ouvrait la bouche pour interroger son enfant et lui faire préciser certains détails qui lui échappaient, quand une pensée impérieuse monta, en cet instant, du fond de son âme loyale et droite :

« Elle ne pouvait pas interroger l'enfant contre le père. Ce serait chose malpropre et indigne de la mère qu'elle voulait être ! La bouche enfantine ne devait pas, même inconsciemment, trahir celui auquel un fils doit toujours respect et amour... »

– Ne parlons plus de l'autre dame, mon petit Mick... Nous sommes réunis pour quelque temps, est-ce que ce n'est pas un bonheur pour tous les deux ?

Les lèvres de la jeune mère exprimaient une chose radieuse, comme si un beau rêve s'était matérialisé ; et cependant, le front de vingt ans était nimbé d'une mélancolie invincible.

– Mick est content ! fit le bambin, dont les

bras restaient noués autour du cou de Nicole.

Pour la première fois, Mick goûtait la douceur d'une tendresse attentionnée comme personne encore ne lui en avait témoignée, et il en abusait un peu.

– Mick est content, répéta-t-il. Il faut jolie maman aussi.

Nicole tressaillit de cette prescience enfantine et elle s'efforça de sourire.

– Oh ! mais moi aussi, *darling*, je suis contente !

– Alors, riez, ma maman vraie... comme l'autre, là-bas !

De nouveau, la jeune mère eut un coup au cœur ; cependant, elle ne voulut pas priver l'enfant du sourire qu'il réclamait si ingénument.

– Mon beau baby ! dit-elle gaiement, vous êtes un adorable petit despote.

Et, docilement, elle sourit en l'embrassant. Mais, tout en serrant passionnément sur son cœur le bel enfant blond qui lui était rendu, la mère pensait à l'absent... à celui qui aurait dû être à

leurs côtés... au père... infidèle, peut-être... qui,  
un jour, surgirait pour les séparer à nouveau...

### 3

Nicole et son fils connurent à Sea-Foam des journées de bienheureuse intimité qui parurent à la jeune mère comme une compensation venue du ciel pour lui faire oublier les heures si dures de son exil et de son abandon.

Peu de jours après son arrivée au château, miss May prit congé d'elle. La nurse était rappelée à Londres, où son fiancé réclamait un peu impérieusement son retour.

L'enfant et la mère restèrent donc seuls dans le vieux manoir solitaire, construit face à la mer, dans le bloc même de la falaise, pour faire corps avec elle et l'aider à braver les embruns... Paysage de rêve, d'une sauvage beauté. Sea-Foam, en anglais, signifie « écume de la mer », et c'était un nom bien mérité, l'antique manoir recevant à chaque marée plus de paquets de mer qu'un navire fendant les flots de l'Océan... Même

en été, lorsque le temps était relativement calme, par toutes les fenêtres étroites ouvertes vers le large, on voyait danser la mer écumante entre les rochers de la côte.

Cette solitude, au milieu d'une domesticité paysanne dont elle comprenait mal la langue, permit à la jeune femme la plus grande liberté ; elle put être vraiment la mère de son fils, l'embrassant sans contrainte et lui donnant toutes les marques d'amour maternel dont son cœur débordait.

C'est elle qui, en quelque sorte, dirigeait la vaste demeure, les serviteurs lui obéissaient, elle décidait de tout ; enfin, elle seule restait en correspondance avec Lewis pour donner des nouvelles de Mick, ou recevoir les fonds nécessaires à leur double séjour. Bref, elle vécut officiellement à Sea-Foam sous son véritable nom de Lady Blackenfield ; et elle connut plus d'indépendance et de liberté dans le vieux nid des « lochs » écossais qu'elle n'en aurait pu jouir partout ailleurs.

Il faisait très beau et très chaud, cet été-là, et la

mère et l'enfant étaient presque constamment dehors, en promenade dans les landes, escaladant les collines, ou en flâneries au bord de la mer, sur la plage ensoleillée que les hauteurs de Cuilion-Hill, dans le lointain, abritaient des vents du nord.

Jamais Mick n'avait reparlé à Nicole de « l'autre maman » restée à Londres, et la jeune femme, dont la mélancolie s'éveillait d'un rien, évitait de ressasser ses pensées sur ce sujet douloureux qui posait, pour l'avenir de son fils, un angoissant point d'interrogation.

Au début, elle s'était proposé d'interroger adroitement miss May à ce sujet, mais la nurse était partie avant que la jeune mère eût trouvé l'occasion de parler.

Maintenant, sauf le petit Mick de qui elle se refusait de tirer le moindre renseignement, il n'y avait personne à Sea-Foam qui pût connaître la vie privée, à Londres, du maître de maison.

Au surplus, il était des sujets que Nicole n'aimait pas effleurer...

Elle savait lord Blackenfield parti pour un

temps indéfini et elle ne voulait pas penser à son retour... époque où il lui faudrait se séparer probablement de Mick.

Elle aimait mieux s'imaginer que l'absence de son mari durerait de longs mois, comme lors de son précédent voyage aux Indes.

Elle vivait auprès de son fils, elle pouvait donner cours librement à toute sa tendresse maternelle, il ne fallait pas assombrir d'une importune image une aussi merveilleuse époque.

Au surplus, Harry l'avait en quelque sorte rayée de sa vie, elle ne voulait pas qu'il existât plus pour elle qu'elle ne comptait pour lui.

Cette pensée lui mettait bien au cœur un involontaire pincement, mais il suffisait à la jeune femme de se dire qu'il y avait quelque part « une autre maman à qui Mick devait chaque jour porter des fleurs », pour qu'elle se raidît et chassât l'impression importune pour la remplacer par cette autre : « Remarié ou non, lord Blackenfield ne comptait plus dans sa vie que sous le seul aspect de sa paternité. Il était le père du petit Mick, mais comme tel, il pouvait priver

arbitrairement la mère de la vue de son fils... »  
Hormis ce lien regrettable, le puissant lord, qui  
n'aurait jamais dû épouser la fille du garde-  
chasse, n'existait plus pour celle-ci...

## 4

La grande salle à manger de Sea-Foam, austère et simple avec ses beaux meubles anciens, n'était pas dépourvue d'élégance.

Quelques portraits d'ancêtres Blackenfield, que l'air de la mer avait un peu ternis, mais qui n'en conservaient pas moins grande allure, donnaient à la longue pièce un cachet aristocratique, tandis qu'un chaud tapis d'Orient étendu sur les dalles de pierre blanche y apportait plus de confort.

Trois portes-fenêtres, étroites comme toutes les ouvertures de la maison, à cause de la violence hivernale du vent, donnaient accès sur un large balcon, sorte de terrasse soutenue par un mur épais tombant à pic dans la mer.

On était là comme à la proue d'un navire... Rien devant les yeux que les flots mouvants... le grand large... l'infini...

Allongé sur une chaise longue, dressée en plein air, mais placée le plus possible à l'abri du vent, le petit Mick faisait sur la terrasse sa sieste quotidienne. Nicole le trouvait trop jeune encore pour pouvoir demeurer éveillé toute une longue journée d'été, et elle exigeait que son fils reposât ainsi durant les heures trop chaudes de ce lourd mois d'août.

À quelques pas de lui, dans la grande salle dont les volets avaient été tirés, la jeune mère, tout en surveillant de loin et pour peupler son désœuvrement silencieux, essayait d'exprimer musicalement, sur un vieux piano aux sons un peu sourds, ce que son cœur contenait de rêveuse poésie.

Elle était vêtue d'une coquette robe de soie claire dont les plis souples la drapaient comme une fragile tanagra de terre pâle. Pour son fils, seul admirateur de ses charmes réels, Nicole se parait avec joie. N'y avait-il pas pour la stimuler, en même temps que pour la remercier de se faire aussi belle, ce cri de petit homme que Mick avait poussé le premier jour et qui résonnait à ses

oreilles comme le plus suave des chants :

– Ma jolie maman !

Sur les touches jaunes et claires du clavier ancien, les doigts de Nicole cessèrent, tout à coup, de courir.

Depuis quelques instants, un malaise indéfinissable grandissait en elle... comme si quelqu'un s'était interposé entre le souffle très pur du dehors et l'endroit où elle se trouvait... ou encore que son subconscient l'eût avisée d'une présence inusitée derrière elle.

Aucun bruit n'avait frappé ses oreilles et, cependant, elle tourna instinctivement la tête.

– Ah !

Il y avait quelqu'un, en effet, à l'extrémité de la grande salle. Une haute silhouette se découpait à contre-jour entre deux portes-fenêtres.

D'un bond, elle s'était dressée, et chancelante, appuyée contre le piano, elle fixait sur l'arrivant deux grands yeux angoissés.

Dans la pénombre de l'immense pièce, c'est à peine si elle reconnaissait lord Blackenfield ;

mais, sans même que ses yeux eussent aperçu les traits du nouveau venu, elle avait senti aux battements précipités de son cœur et à l'angoisse qui lui serrait la gorge, que le père du petit Mick était devant elle.

Dans son bouleversement, elle eût été incapable d'articuler un mot : ce fut la voix basse et un peu rauque de Harry qui la tira du gouffre où il lui semblait qu'elle dégringolait vertigineusement.

– Pardonnez-moi, lady Blackenfield, la surprise que je vous cause par ma présence inopinée... J'ai traversé toute la maison, avant d'arriver sur cette terrasse, sans rencontrer l'un de nos gens... Je commençais à croire que Sea-Foam abritait la Belle au Bois dormant, quand le son très doux de ce piano m'a guidé jusqu'à vous.

Pour ne pas effrayer la jeune femme, Harry était demeuré debout, à la même place, son chapeau à la main, comme s'il n'était qu'un simple visiteur.

Sur un ton courtois et calme, ses paroles respectueuses auraient dû rassurer Nicole. Il n'en

fut rien.

Devant l'arrivée imprévue de celui dont elle redoutait si fort la venue, Nicole perdait un peu la tête.

– Je... je vais me retirer, dit-elle en regardant autour d'elle de l'air de quelqu'un qui cherche un trou quelconque où se dissimuler.

– Pourquoi vous retirer, lady Blackenfield ? reprit le jeune homme de son même ton mesuré. Vous êtes ici chez vous... Cette maison est la vôtre et votre place y est marquée, auprès de notre enfant.

Jamais sa voix n'avait été si persuasive et si douce. Et cependant ses paroles arrivaient à peine à l'entendement de Nicole.

Stupéfaite de le voir là, tremblante sur ses jambes, la jeune femme ne comprenait pas encore que Harry lui permettait de rester auprès de Mick. Persuadée, au contraire, malgré son ton courtois, qu'il venait pour la chasser, elle gardait son regard de bête traquée.

Harry devina-t-il l'effroi qu'il causait à sa

femme ? Il est fort probable qu'il s'en rendit compte car, posant au passage son chapeau sur un meuble, il fit quelques pas vers elle, qui semblait incapable d'un mouvement.

Ayant traversé la salle dans toute sa longueur, il s'arrêta à quelques mètres de Nicole et la contempla. Une mélancolie voilait ses prunelles bleues d'Anglais nordique.

– Rassurez-vous, lady Blackenfield, fit-il avec une infinie douceur. Je ne suis pas venu pour troubler votre repos en quoi que ce soit. Je le répète : vous êtes ici chez vous... Je ne vous demande qu'une chose... une grande faveur : ne me renvoyez pas, ce soir... laissez-moi passer la nuit sous votre toit. J'ai fait un long voyage pour embrasser mon fils ; permettez-moi de le voir et de rester quelques heures auprès de lui.

Sa prière était si humble et pourtant si ardente qu'elle tordit le cœur de Nicole. Des larmes montèrent à ses yeux angoissés, sans qu'elle fût capable de dire un mot ou de faire un mouvement. Pourtant, elle baissa la tête, humblement, gênée de ces pleurs qu'elle ne

pouvait empêcher de couler.

Le regard pesant de Harry scrutait intensément le visage retrouvé.

L'homme vit la pâleur des joues amincies, le cerne des grands yeux dorés, le pli désabusé des lèvres, le teint diaphane sous la peau transparente, toute cette touchante faiblesse qui révélait le long calvaire vécu.

Un remords lui crispa la gorge :

« La petite fée du Ragon, si vivante et si souriante, comme elle avait dû souffrir pour n'être plus que cette fragilité douloureuse... » Tout son être fut en révolution. Cette femme, qu'il aimait toujours et qu'il avait accusée injustement, lui était plus chère que jamais. Il dut se raidir pour demeurer calme en face d'elle, alors qu'il aurait voulu se jeter à ses pieds ou la prendre dans ses bras pour lui demander pardon et la couvrir de caresses.

Il se rendit compte qu'avant de renouer avec elle le doux passé d'amour, il fallait liquider d'abord les deux ans de séparation qu'ils venaient

de vivre loin l'un de l'autre.

Cependant, Nicole lui apparaissait si défaillante dans son émoi de le retrouver devant elle, qu'il craignait de la voir tomber.

Doucement, avec des gestes précautionneux qui cherchaient à la rassurer, il vint la soutenir pour la guider vers un fauteuil.

– Je vous en prie, lady Blackenfield, remettez-vous... Vous n'avez rien à redouter de moi, je vous le jure...

À demi évanouie, elle s'abandonnait, très lasse, sur le rembourré du fauteuil... Cette détente lui était nécessaire pour reprendre ses sens.

Debout auprès d'elle, Harry hésita un instant sur ce qu'il devait faire.

Il avait gardé sa petite main entre les siennes... Lentement il s'inclina et osa baiser les doigts fuselés qui s'abandonnaient.

À ce moment, un appel partit de la terrasse.

La mère, à la voix de son enfant, fit un effort pour se redresser :

– Votre fils, murmura-t-elle à Harry, en lui désignant d'un mouvement imperceptible de la tête la direction de la terrasse.

Mais déjà le petit Mick, pieds nus, ses sandales de cuir à la main et la chevelure embroussaillée, surgissait à l'autre bout de la salle.

– Jolie maman, vous êtes ici ?... Ah !

Il venait d'apercevoir son père.

– Papa !

Laissant tomber ses chaussures, il bondit vers le voyageur.

– Papa ! papa !... Oh ! quel bonheur !

Nicole vit l'homme se baisser et saisir son enfant dans ses bras. Pendant quelques secondes, il n'y eut plus que des bruits de baisers... Aucune réserve chez le père... aucune contrainte de la part de Mick.

Nicole se demanda pourquoi elle s'était toujours imaginé que Harry devait être un peu solennel avec son fils.

L'homme qui caressait si librement son enfant

devant elle, était-ce le même qui avait repoussé un moment l'idée d'être père ? Le même qui n'avait pas permis à la mère d'élever auprès d'elle son enfant ?

Ignorant combien les sentiments de Harry s'étaient modifiés en son absence, la jeune femme s'étonnait, attendant et redoutant à la fois le mot ironique qui allait mettre fin aux effusions du bambin.

Mais ce dernier ne paraissait guère redouter cette éventualité.

Cramponné au cou de son père, il essayait de mettre celui-ci au courant des choses que « son papa » ne devait certainement pas savoir :

– Papa, j'ai une jolie maman... la vraie !... pas l'autre !... elle est venue avec Mick.

Le père sourit :

– Tu en es sûr, mon bonhomme ?

– Mick sait... Venez, papa... Mick va vous présenter.

Gigotant des jambes pour regagner le sol, le gamin tirait maintenant son père par la main, vers

Nicole.

– Venez, papa... voici la dame... la vraie... pas l'autre... pas ma maman de papier.

Le père sourit avec indulgence :

– En effet, constata-t-il, cette maman-ci a des bras qui remuent et des lèvres qui embrassent son petit garçon.

L'enfant battit des mains triomphalement.

Et tout rayonnant d'orgueil :

– Mick savait... Mick savait... papa disait la dame, là-bas ! Mick disait non !

– De quelle dame parle Mick ? interrogea subitement Nicole, qui s'était redressée et semblait avoir retrouvé son sang-froid.

– Ma maman de papier, à qui Mick portait des fleurs, expliqua l'enfant toujours triomphant.

Mais la jeune mère secoua la tête.

– Je ne comprends pas, fit-elle fermement, comme si elle attendait du père une explication moins confuse.

Lord Blackenfield avait-il saisi le soupçon que

les paroles de son fils pouvaient faire naître chez sa femme ? Avant de répondre, il regarda Nicole, puis, un peu ému peut-être, il précisa :

– Michaëlis parle de votre portrait, lady Blackenfield... celui peint par Edwin Merrell... Chaque matin, le petit venait dans ma chambre, vous saluer et vous apporter des fleurs...

– Ah ! c'était ça, sa maman de papier ! balbutia Nicole qui comprenait enfin.

– Je n'avais rien d'autre, hélas ! à lui offrir... observa Harry simplement.

Mais, un peu plus grave, comme s'il faisait une constatation indubitable, il ajouta :

– Ne fallait-il pas qu'en votre absence, lady Blackenfield, le père et le fils vinsent vous présenter leurs hommages ?

En parlant, il posait sur sa femme son regard lourd comme une prière... ou comme un reproche... Un regard suppliant qui cherchait à la pénétrer pour arriver jusqu'à son âme.

Mais Nicole, un peu rougissante, détourna les yeux, raidie subitement dans une attitude distante.

Dans la pensée de la jeune femme, Harry était demeuré le mari égoïste et injuste qui l'avait fait souffrir... l'homme à moitié ivre, jaloux et brutal, de la dernière nuit qu'elle avait passée sous son toit de Londres... celui encore qui, avec du mépris et de l'injure aux lèvres, l'avait séparée de son fils, héritier d'une immense fortune.

Et, instinctivement, Nicole ne songeait qu'à se défendre contre l'emprise de ce mari qui, avec des mots doux et des promesses d'amour mal réfléchies, l'avait déjà séduite.

Ne serait-il pas toujours le lord orgueilleux, dernier rejeton d'une longue lignée d'ancêtres arrogants ?

Elle-même, modeste petite Nicole, pouvait-elle devenir autre chose que l'humble fillette du garde-chasse désargenté ?...

Au-dehors, la nuit régnait et tous les bruits s'étaient éteints, sauf la grande voix de la mer faisant entendre inlassablement sa longue plainte imposante...

Depuis une heure, la nurse écossaise avait emmené le petit Mick. Elle devait, ce jour-là, assumer le soin de le faire manger, puis de le coucher, Nicole n'ayant osé le faire elle-même devant Harry, qui n'eût peut-être pas admis cette dérogation aux coutumes anglaises.

Les deux époux, un moment séparés pour la toilette du soir, venaient de se retrouver au salon.

Nicole avait revêtu pour la circonstance une toilette de soirée noire et formant fourreau, qui la faisait paraître plus grande en l'amincissant encore.

Tout ce noir, qu'aucun bijou n'égayait,

semblait rendre Nicole plus fragile que jamais et, cependant, la sévérité somptueuse de sa robe la paraît aussi d'une grâce insoupçonnée.

Très ému, Harry la regardait en silence.

C'était une lady Blackenfield de grande race : distinguée comme une reine, délicate comme une poupée de Saxe et jolie comme l'amour lui-même.

La gorge sèche, l'homme devait refréner l'ardeur que la vue d'une compagne aussi désirable mettait en ses veines d'époux.

– Cette robe vous va à ravir, lady Blackenfield, ne put-il s'empêcher d'observer en voulant couper court non seulement au silence dangereux, mais surtout aussi à l'émotion qui l'étreignait.

Et, remarquant au corsage une rose rouge épinglée, il ajouta :

– Cette rose pourpre sur votre poitrine est d'un fort bel effet... elle tranche admirablement. Aurait-elle une signification ?

– Elle pourrait être un symbole, en effet,

répondit Nicole assez légèrement en regardant sa fleur.

Harry sourit, et un peu taquin, pour briser la glace.

– « Rose rouge, vif amour ! » explique, il me semble, le langage des fleurs.

– C'est possible, répliqua Nicole sur le même ton enjoué, mais... je puis me tromper... écarlate ne veut-il pas dire aussi « sanglante chose » ?

Il ne put réprimer une grimace de protestation.

– Oh ! que prétendez-vous là, lady Blackenfield ? Du sang, sur votre robe, serait une chose affreuse.

Elle eut un fugitif sourire d'excuse.

– Je parle des couleurs... une tache rouge à l'endroit du cœur a toujours été l'emblème d'une blessure mortelle... Vous voyez, lord Blackenfield, qu'il vaut mieux ne pas chercher le langage des choses.

Elle affectait une insouciance de bon aloi, gardant bien à la conversation son ton léger de badinage mondain. Cependant, Harry la

dévisageait. Ni le ton, ni les mots, ne trompaient son âme inquiète : il savait que, sous son apparente frivolité, chaque parole avait une signification précise...

– Une blessure ? répéta-t-il. S’il en était ainsi, Nicole, n’est-il pas une main qui pourrait, seule, la panser ?

– Véritablement, je n’en sais rien, avoua-t-elle avec grâce, en jetant un regard rapide sur son mari. Je n’ai jamais approfondi la question... Je crois, cependant, ajouta-t-elle, la voix moins assurée, que les baisers de mon fils sont capables de faire des miracles, puisqu’ils m’ont appris à sourire de nouveau.

– Oui, convint le jeune homme gravement. J’ai souvent pensé que mon petit Mick tenait notre bonheur dans ses mains.

Cette constatation, exprimée devant Nicole, émouvait singulièrement celui qui l’avait faite.

La jeune femme comprenait-elle l’amertume cachée que révélaient de telles paroles ? Lui, Harry, le lord orgueilleux, s’en remettant aux

maines innocentes d'un enfant pour faire renaître un bonheur évanoui !

C'est que, si proche de lui, elle lui paraissait encore bien lointaine, sa petite Nicole !

Quelle calme assurance !... quelle voix ferme et indifférente !... Elle n'était pas troublée par la crainte de déplaire, elle !

Combien de fois, déjà, avait-il rêvé à cette première rencontre avec sa femme, enfin retrouvée ?

De loin, il se croyait très sûr de lui : il irait à elle, il s'excuserait... puis il lui parlerait d'amour... oh ! des mots qui troublent et amollissent les plus belles résistances !... Il l'aimait tellement que ce serait très doux d'être sincère et d'égrener à ses pieds la litanie passionnée des amoureux.

Mais, voilà que toutes les belles phrases préparées ne pouvaient plus sortir... l'occasion de les dire manquait peut-être... Nicole était si distante, si réservée... Voilà, elle le forçait à être correct... calme... réservé... comme s'il y avait eu

des dizaines de paires d'yeux à les regarder.

À ce moment, le maître d'hôtel ouvrit la porte communiquant avec la salle à manger.

Il annonça, d'un ton un peu pompeux pour la circonstance, puisqu'ils n'étaient que deux :

– Lady Blackenfield est servie.

Nicole tressaillit. C'était la première fois que le serviteur usait de ce titre avec elle. Habituellement, il se contentait du classique « Madame est servie » ; il devait, certainement, en avoir reçu l'ordre de Harry.

Dans la salle à manger, deux couverts étaient mis à chaque extrémité d'une grande table de chêne, séparant les convives de toute la longueur du meuble sombre.

Avant d'y prendre place, Harry regarda cette disposition un peu solennelle :

– Est-ce vous, lady Blackenfield, qui avez donné des ordres pour les couverts ?

Elle secoua négativement la tête, un peu amusée du cérémonial observé.

– Non ! c’est Barthey. Il est habitué, je pense...  
quand vous êtes ici...

Harry montra du doigt la place qu’il devait occuper.

– Ne trouvez-vous pas que, si loin de vous, j’ai l’air d’être en pénitence ?

Nicole sourit et elle eut un geste qui voulait dire qu’elle n’y était pour rien.

– Ce doit être, je suppose, la coutume à Sea-Foam.

– Oui... peut-être du temps de ma vénérable aïeule ! Si vous le permettez, aujourd’hui, nous allons rapprocher les assiettes, qui semblent se lancer, de loin, des regards de chiens de faïence... Je crois que c’est le cas ou jamais d’employer cette expression.

– Comme vous voudrez, acquiesça-t-elle.

Elle l’aida à déplacer les lourds flambeaux d’argent, les fleurs et les surtouts.

Ce fut lui qui disposa leurs couverts, l’un en face de l’autre, dans le sens, cette fois, de la largeur de la table.

Un peu amusés, ils se hâtaient comme s'ils avaient joué un bon tour au maître d'hôtel.

Ses yeux virent tout de suite que la belle ordonnance de la table était rompue et son air marqua quelque désapprobation.

– Je pense, Barthey, que vous trouvez que c'est mieux ainsi, observa gaiement Harry devant le visage un peu rigide du vieux.

– Oh ! mylord, j'ai mis le couvert comme il a toujours été coutume de le faire à Sea-Foam.

– Vous êtes certainement dans le vrai, Barthey, mais il m'a paru que les coutumes n'avaient été établies par nos parents que pour permettre à leurs descendants de les chambarder.

– Si Sa Grâce est satisfaite ainsi, tout est bien, répliqua le vieil homme avec une certaine habileté, en faisant Nicole juge du débat.

Pour le moment, « Sa Grâce » était un peu gênée du blâme indirect donné par le maître d'hôtel qui estimait, probablement, dans sa cervelle étroite de valet stylé, que c'était à lady Blackenfield de faire respecter les traditions.

Cependant, Nicole eut le courage de donner son avis dans ce petit débat :

– Tous ce qui plaît à votre maître, mon bon Barthey, me paraît infiniment préférable au maintien d'une habitude plus ou moins justifiée... Cette table est très longue et, quand il n'y a pas de nombreux convives, elle est plus accueillante, le couvert mis de cette manière.

– Je ferai donc en sorte qu'il soit disposé ainsi tous les jours.

Le ton du serviteur était intraduisible.

Cette fois Blackenfield éclata de rire.

La mine pincée du vieillard le réjouissait véritablement.

– J'ai toujours pensé, expliqua-t-il en se mettant à table, que nos pères devaient être extrêmement portés sur la bouche... Ces tables anciennes ont été construites pour des gens qui voulaient, avant toute chose, avoir devant eux de grands et nombreux plats... Ceux qui y prenaient place étaient donc, obligatoirement, beaucoup plus soucieux de s'emplir l'estomac que de faire

la cour à leurs vis-à-vis féminins.

– C'est un point de vue que je n'avais pas examiné, fit Nicole en riant.

– Eh bien ! songez-y en ce moment, jolie madame...

Il mit familièrement ses deux coudes sur la table et se pencha vers elle.

– Imaginez à votre place une de mes jolies aïeules quand elle avait votre âge... et admettez que je remplace celui qu'elle avait élu... Autour de nous, les serviteurs vont et viennent ; vous êtes ravissante, lady Blackenfield, et je voudrais vous le chuchoter d'un peu plus près... Impossible de vous le dire discrètement à l'oreille, cette largeur de table nous divise impitoyablement... elle ne permet même pas à mes pieds de rejoindre les vôtres !...

« Donc, je me penche au-dessus de mon assiette... je me penche sur vous le plus possible... et de ma voix la plus douce, la plus sincère, j'essaye de vous faire mon compliment.

« Écoutez ça, Nicole, comme c'est facile...

avec tous nos serviteurs à l'entour !... Je commence :

« Vous êtes délicieuse, ce soir, ma charmante... Vos yeux brillent comme des escarboucles et cette mouche assassine au coin de vos lèvres mignonnes a un petit air effronté qui semble exiger des baisers...

Nicole l'écoutait, un peu railleuse.

Il s'était arrêté pour reprendre haleine, mais d'une voix plus assourdie, il continua :

– Darling, je suis heureux, ce soir, de vous avoir là, en face de moi... Il y a des mois que j'aspire après cette minute... et le beau rêve s'est réalisé ! Ma petite fée... ma petite Nicou... est-ce que réellement je l'ai retrouvée ? Entièrement ?... pour toujours ?

Nicole, les lèvres entrouvertes, avec un sourire à demi charmé, paraissait écouter d'une oreille complaisante quelque histoire amusante. Aux derniers mots de son mari, elle avait baissé les yeux. Il était évident qu'elle ne voulait pas permettre à sa déclaration de prendre un tour

personnel.

Harry, dépité de son impassibilité, se redressa d'un coup. Et, voyant le maître d'hôtel immobile auprès d'eux, il l'interpella presque brutalement :

– Eh bien ! Barthey ? Vous écoutez, naturellement, comme faisaient jadis tous vos devanciers. Vous avez pu juger de l'effet d'un pareil marivaudage avec un meuble comme celui-ci entre deux partenaires ! Des goinfres, nos aïeux ! Je vous dis qu'ils ne pensaient qu'à se remplir la panse.

Le vieux serviteur sourit avec indulgence à la sortie du jeune maître qu'il avait connu tout enfant.

– Il y a temps pour tout, lord Blackenfield, répliqua-t-il familièrement ; les tables étaient larges et les lits très étroits... ceci compensait peut-être cela !

Cette fois, Nicole éclata de rire ; cette réponse hardie, qu'elle n'aurait jamais osé faire à son mari, l'avait mise en gaieté, d'autant que Harry, emporté par la discussion, était resté un instant

interloqué.

À ce moment, le repas fut troublé par la présence de la nurse écossaise, derrière la porte que le maître d'hôtel l'empêchait de franchir.

– Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiéta Nicole qui avait aperçu la blouse bleue de la jeune fille.

– Pardonnez-moi, madame, d'oser vous déranger, répondit de loin l'arrivante. C'est à cause du petit Mick... Il refuse de dormir. Voici une heure qu'il pleure.

– Comment, il pleure ?

– Oui... il réclame son papa et sa maman... Je ne voulais pas déranger lord et lady Blackenfield, mais je crains qu'à force de pleurer il ne se rende malade.

Nicole s'était déjà dressée. Cependant, elle hésita à quitter la table comme tout son instinct l'y conviait. Elle savait que c'était absolument incorrect de la part d'une maîtresse de maison, et elle n'oubliait pas que son mari, autrefois, n'admettait aucun laisser-aller.

Ses yeux emplis d'incertitude allèrent vers

celui-ci.

Le jeune homme perçut l'embarras de la jeune mère. Intimement, il fut touché de son hésitation, mais comprit que c'était à lui, le père, d'avoir toutes les indulgences, ce soir-là.

Il se leva et, raillant sa propre faiblesse, il dit :

– Allons-y tous les deux, puisque Mick nous fait l'honneur de nous réclamer l'un et l'autre.

Nicole le remercia d'un regard de gratitude. Elle exprima cependant ses regrets.

– Je suis confuse, vraiment... Cette histoire est un peu ma faute ! j'ai trop gâté Mick depuis que je l'ai retrouvé... Je le confesse, c'est moi qui, tous les soirs, assistais à son coucher.

– Après une si longue séparation, je comprends qu'il vous était difficile de faire autrement.

Il ne vit pas l'expression attendrie et reconnaissante qui voila, un instant, les doux yeux féminins. Mais, comme il la prenait par le bras pour l'aider à gravir l'escalier un peu raide, Nicole se laissa faire.

Et, dans ce rapprochement, l'homme trouva le courage d'avouer ses propres torts :

– J'ai aussi beaucoup gâté Mick, reconnut-il. Il vous évoquait à moi... Devant sa ressemblance avec vous, j'étais sans force pour lui résister.

– C'est déplorable, reconnut-elle. Heureusement, Mick a une bonne nature ; il n'abuse pas trop de notre faiblesse.

– Je crois, cependant, qu'il sera nécessaire que nous nous appuyions l'un sur l'autre pour lui résister... Nos deux énergies ne seront pas de trop pour faire plier sa volonté, car s'il vous ressemble physiquement, Nicole, je crois qu'il possède mon caractère énergique et autoritaire.

– Ce sera un homme, murmura-t-elle pensivement.

– Oui... un homme maladroit et despote... un homme qui fera pleurer la femme qu'il aime... tout en l'adorant, cependant...

Nicole ne répondit pas. Elle se dégagea doucement du bras qui essayait de la retenir et elle pénétra dans la chambre de son fils qu'elle

entendait pleurer.

Quand Mick aperçut ses parents, il leur tendit les bras en sanglotant :

– Mon papa ! ma maman !

– Eh bien ! *darling*, qu'est-ce qu'il y a ?

– Mick était tout seul !... plus de papa ! plus de maman !... Pauvre petit Mick !

Il avait noué ses petits bras autour du cou de Nicole et continuait de pleurer.

– Alors, quoi, mon bonhomme ? On n'est plus un grand garçon ! On a peur comme un petit baby !

Harry avait saisi aussi le bambin dans ses bras. De cette façon, il étreignait à la fois son fils et Nicole que le bambin ne lâchait pas.

– Hop ! Mick ! Regardez papa et souriez vite !

L'enfant tourna ses yeux vers son père en faisant la lippe.

– Mick n'a pas dit sa prière avec papa... Mick n'aura plus de vraie maman.

Blackenfield se mit à rire.

– Vous êtes un petit tyran, Mick. Je crois que vous cherchez tous les motifs d’être grognon, ce soir. Il fallait la faire seul, votre prière, vieux garçon.

– Non, pas tout seul ! Avec papa... comme là-bas... Mick veut !

Harry regarda Nicole d’un air exagérément navré :

– Et voilà ! Que vous disais-je ? Cet enfant a une volonté terrible.

La jeune mère sourit avec indulgence. Elle sentait que le père était, à cette minute-là, incapable de tenir tête à l’enfant.

– Allons, fit-elle, en intervenant avec énergie. Il faut être sage, maintenant, et dormir, *darling*. Un enfant qui aime bien sa maman, s’endort gentiment.

– Mick faire d’abord sa prière.

– Eh bien ! Faites-là, honey dear<sup>1</sup>.

– Avec papa, s’entêta l’enfant.

---

<sup>1</sup> Miel chéri.

La nurse, discrètement, s'était éloignée, depuis que les parents étaient entrés dans la chambre de Mick.

Ils étaient donc seuls, tous les trois.

Harry regarda son fils, puis sa femme, puis encore l'enfant.

Il avait l'impression que c'était un peu humiliant, cette chose qu'exigeait le bambin : dire devant Nicole la prière répétée quand elle n'était pas là...

Mais cette prière n'était-elle pas aussi, pour celle qui revenait, la preuve que son mari avait toujours espéré son retour ?

Cela le décida... Au surplus, il ne lui déplaisait pas de forcer un peu la volonté de Nicole. Quelque chose comme du chantage... puisque la mère ne pourrait pas rester sourde à la voix innocente de son fils.

Cette pensée de pression, de chantage, l'excitait même : il y avait toujours en lui un peu du gamin impétueux qu'il avait été autrefois.

– Alors, mon bonhomme, nous disons notre

prière ?

– Oui... avec papa !

– Évidemment, avec moi ! Comme deux pauvres malheureux que nous sommes quand maman n'est pas là...

Son regard, légèrement railleur, effleura le doux visage de Nicole.

– Le Ciel nous exaucera peut-être cette fois... Mettez-vous à genoux, Mick, et croisez gravement vos petites mains.

Et, la main posée à plat sur la tête bouclée du petit, les yeux rivés sur ceux de sa femme qui s'étonnait d'un tel acte de foi chez son mari, Harry accompagna, en sourdine, la prière de l'enfant :

– Seigneur Dieu, rendez-moi ma petite maman. Faites-la revenir de son long voyage, car c'est le plus cher désir de mon papa...

On devine l'effet qu'une pareille prière put faire sur la sensibilité de Nicole. Ses yeux subitement se mouillèrent d'une douce et involontaire rosée.

Et comme elle était tout à coup fort émue et qu'elle sentait monter en elle des sanglots intempestifs, elle quitta précipitamment la chambre.

Ce fut Harry qui coucha son fils et borda sa petite couverture.

– Dormez maintenant, chère petite vieille chose. Je crois que, cette fois, un ange a écouté votre prière. Bonsoir, mon garçon.

Il embrassa Mick distraitement. Il avait vu l'éclat humide des yeux de Nicole et tout son être, bouleversé d'émotion, aspirait à la rejoindre.

Passant à proximité de sa chambre, il s'arrêta et écouta, indécis.

La jeune femme n'était sûrement pas retournée à la salle à manger ; elle avait dû se réfugier chez elle.

Il hésita à peine ; sa main tourna doucement le bouton de la serrure.

Dans le grand silence de la pièce ouatée d'ombre, un beau rayon de lune étalait sa traîne d'argent.

Harry aperçut sa femme allongée sur un divan bas ; la tête enfouie dans des coussins, elle pleurait toutes les larmes de son corps.

– Non, Nicole ! fit-il. Ne pleurez pas... Je vous en prie, n'ayez plus de chagrin... J'ai eu de grands torts vis-à-vis de vous... Pardonnez-moi et laissez-moi vous les faire oublier.

Elle le laissa la prendre dans ses bras. Serrée sur cette poitrine d'homme dont elle percevait les battements de cœur, elle oublia tous ses griefs.

– C'est moi qui ai eu tort. Je n'aurais pas dû partir. Une mère ne doit pas quitter le père de son enfant, une femme doit rester avec son mari... Harry, je vous ai fait de la peine et j'ai été très malheureuse.

– Ah ! mon doux cœur ! J'ai tellement été stupide et aveugle... Ma violence fut inqualifiable, elle n'a eu qu'une excuse, et encore en est-ce une ? J'étais ivre !... Vous ne pouvez pas comprendre ce que l'ivresse peut faire faire et dire à un homme déjà un peu jaloux.

– J'aurais dû essayer de vous corriger... de

vous montrer votre erreur... J'ai manqué à mes devoirs d'épouse.

– Ne dites pas ça, *darling*... ma petite fée jolie. J'ai si bien compris tous mes torts, que mes lèvres n'ont pas touché un verre de whisky depuis votre départ... Je ne bois plus, chère Nicou... vous n'avez plus à craindre rien de ma part... mon doux cœur retrouvé... Comme je vais vous faire oublier le passé !

Dans la grande salle illuminée, où la table mise attendait toujours ses convives, le vieux Barthey s'impatientait.

– Tout de même, il n'est pas permis d'interrompre pareillement un dîner, monologuait-il à mi-voix, avec indignation. C'est bien la première fois que je vois cette chose déraisonnable. Feu lady Blackenfield n'a jamais commis une telle incorrection !...

Et au bout d'un moment, comme il ne voyait toujours personne venir :

« Faut-il, oui ou non, desservir ? se demandait-il. Vont-ils redescendre manger ?... Qu'est-ce que peut faire un serviteur de bonne maison, comme moi, avec des maîtres aussi bizarres ? Cette jeune lady ne fait même pas respecter l'heure des repas !... Quelles mœurs, mon Dieu !... Où allons-nous ?... Ce doit être ça qu'on nomme la décadence française !... »



Cet ouvrage est le 383<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.